

# HISTOMAG'44

N° 71 - MAI/JUIN 2011



Premier bimestriel historique gratuit

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés



## SPECIAL FRONT DE L'EST (1<sup>ère</sup> PARTIE)



Avec la participation de

**Antony Beevor, Omer Bartov, Eddy de Bruyne...**




# HISTOMAG'44



Modèle N° 1

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

METROPOLE



**LIGNE EDITORIALE**

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre rédacteur en chef.

Contact : [Histomag@39-45.org](mailto:Histomag@39-45.org)

Le Ministre de la Guerre. Le Ministre de la Marine. Le Ministre de l'Air.



## REDACTION

Rédacteur en chef :

*Daniel Laurent*

Conseillers de rédaction :

*Prosper Vandembroucke et Vincent Dupont*

Responsables qualité :

*Nathalie Mousnier, Germaine Stéphan  
et Laurent Liégeois*

Responsable mise en page :

*Alexandre Prétot*

Responsables rubriques :

*Jean Cotrex et Philippe Massé*

## AUTEURS

*Omer Bartov  
Kristián Bene  
Antony Beevor  
Frédéric Bonnus  
Eddy de Bruyne  
Jean Cotrex  
François Delpia  
Jean-François Dorville  
Daniel Laurent  
Philippe Massé  
Alexandre Prétot  
Xavier Riaud  
Alexandre Sanguedolce  
Antoine Schoen  
Michel Wilhelm*

## SOMMAIRE

N°71

L'édito	3
Dossier : Le Front de l'Est, 1ère partie	
- Barbarossa : Pourquoi diable Hitler s'est-il lancé dans cette aventure ?	4
- La Directive 21	5
- De la Blitzkrieg à la guerre totale	8
- Etat de santé de l'Armée Rouge	15
- Le Contingent dit de la Jeunesse du 10 mars 1942 en faveur de la Légion Wallonie	17
- Les samizdats allemands sur le front de l'est	21
- Les Roumains à l'Est	24
- La contribution de la République du Biélorussie à la victoire de la seconde guerre mondiale	29
- Yakovleva Antonina Petrovna	34
- Le corps d'armée rapide hongrois dans les combats du front de l'Est en 1941	38
Jean Moulin - Un héros disparu trop tôt	43
L'ossuaire du mont d'Huisnes	50
Le coin lecteur	52
Les abris de la Ligne Maginot	55
BTP : Blockhaus type R515	56
Modelisme - Le Fw190A	58
Annonce - Marche de l'association France 44	61
Communiqué de presse	62





## L'édito

Par Daniel LAURENT

Chères lectrices, chers lecteurs,

Pour cette édition, votre Histomag'44 s'est attaqué à forte partie : Le Front de l'Est.

Souvent peu abordé en détails en Occident, cet aspect de la Seconde Guerre mondiale mérite que l'on s'y intéresse de près, ce qui explique pourquoi la seconde partie de ce dossier ne sera publiée que dans notre numéro suivant tant notre moisson d'articles passionnants fut riche.

En effet, le Front de l'Est a généré environ 80 % des pertes de la Wehrmacht. C'est là que s'est joué l'écroulement du Reich nazi. Entre les silences dus à la « Guerre froide », les grandes célébrations du Débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, les immenses sacrifices consentis par l'Armée rouge et le fait que nous, les Européens de l'Ouest, avons été débarrassés de la peste brune en grande partie grâce à leur bravoure, cette reconnaissance est souvent passée sous silence.

Il est aujourd'hui temps de s'en rappeler, (ou de s'instruire selon l'âge du lecteur) et, s'il est normal que nous soyons reconnaissants envers les GI's américains, les Tommies britanniques et les Fusiliers Canadiens venus mourir en France, nous devons l'être au moins autant envers les Frontoviks morts très loin de notre sol mais en y réduisant la Wehrmacht en cendres.

Certes, pour certains, s'incliner avec respect et gratitude devant les immenses sacrifices consentis par l'Armée rouge et les peuples soviétiques revient à en faire autant devant un certain Iosif Vissarionovitch Djougachvili plus connu sous le nom de Staline.

Nous ne pouvons que leur suggérer de s'exprimer à ce sujet sur notre forum et, pour notre part, nous nous contenterons de paraphraser Sir Winston Churchill : « Si Monsieur Hitler envahissait l'enfer, j'aurais un mot aimable pour le Diable. »

Je me permettrais également de citer une dame d'un âge respectable, qui a vécu cette époque, au sujet de l'image que l'Armée rouge avait en France durant la guerre :

« Je trouve que c'est une très bonne idée de faire connaître l'action et la mentalité de l'Armée « Rouge ». À la Libération, les seules connaissances que nous avions sur le sujet étaient la puissance de cette Armée, le courage des soldats (assimilés dans notre esprit aux cosaques le couteau entre les dents), leur attitude envers les pauvres Berlinoises (et -oises surtout) violées, assassinées, (et nous on pensait "bien fait, c'est leur tour... ils l'ont bien cherché".)

On était très soulagés de leur intervention et quelque part, on frémissait de crainte de les voir arriver jusque chez nous, tellement on nous avait "bourré le crâne" avec leur manque d'humanité et d'esprit civique. C'est

sûr, ils venaient tous des steppes de Sibérie !!! et vivaient à l'état quasi sauvage. Encore maintenant, on ne connaît guère l'homme (et la femme) de la rue, pas ou peu de reportages sur la vie ordinaire des Moscovites, les enfants dans les écoles (à part les nœuds blancs dans les cheveux et l'uniforme), les mouvements d'ensemble des enfants (très réussis d'ailleurs).

Par contre, on était très informés sur la Loubianka, le grand magasin d'État hors de prix réservé aux étrangers et dont j'ai oublié le nom (le Goum ou quelque chose comme ça), les dénonciations, les gens devenus des automates, mais aussi le merveilleux métro et les défilés avec fusées devant les "responsables" alignés faisant un petit geste de bienveillance de temps en temps.

Ce serait intéressant de savoir ce qu'est devenue la si puissante URSS morcelée maintenant.

Détail horrible : on a vu des marins soviétiques du "Sedov" rhabillés par l'Intendance de notre Marine (sans col bleu ni pompon rouge) déambuler dans l'arsenal de Brest, appareil photo en mains... Mon père a dû se retourner dans sa tombe ! »

C'est avec une certaine satisfaction, pour ne pas dire fierté, que l'équipe de l'Histomag'44 vous livre dans ce numéro des articles inédits de professionnels de haut niveau comme Omer Bartov, Antony Beevor, Eddy de Bruyne, François Delpla et le Docteur Xavier Riaud.

Je rappelle que l'Histomag'44, tout en étant très fier de bénéficier de l'aide d'historiens professionnels, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Une idée, un projet, contactez la rédaction !

À bientôt.





## Barbarossa : Pourquoi diable Hitler s'est-il lancé dans cette aventure ?

Par François Delpla

**L**e nazisme est une folie individuelle qui a trouvé, grâce à divers facteurs, le moyen de déteindre sur des milliers de personnes et d'affecter le destin de chaque être humain. Dans ce délire, l'idée que les Juifs sont l'ennemi irréductible de l'Allemagne et que "ce sera eux ou elle" est fondamentale. Cet ennemi est capable de toutes les dissimulations : il importe de surenchérir sur lui, aussi, dans ce domaine. Hitler est, d'autre part, un fou très réaliste, qui apprécie les rapports de forces sans beaucoup se tromper.

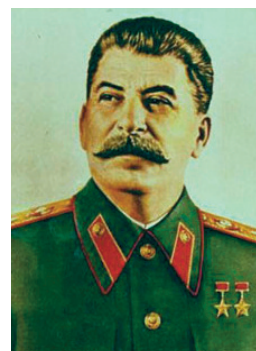
Sa folie est donc tout sauf un projet de destruction universelle et, au bout du compte, d'autodestruction (comme le croyaient la plupart de ceux qui le disaient fou, jusqu'à une époque récente). Elle passe par la destruction du communisme russe, une "entreprise typiquement juive", avec la complicité des bourgeoisies occidentales -si juif que soit, lui aussi, le capitalisme ! Car les bourgeois, contrairement aux Juifs, cela se domine, se met au pas... et se dispute aux Juifs. Et puis l'Angleterre est forte, les Etats-Unis plus encore, tandis que la Russie décadente est une proie toute trouvée pour agrandir le Reich et le rendre inexpugnable.

L'erreur de voir dans le nazisme un processus de destruction aveugle et voué à l'échec (étrangement parente de la vision nazie des Juifs parasites dont le triomphe serait "la couronne mortuaire de l'humanité") débouche tout naturellement sur une erreur monumentale concernant sa victoire de mai-juin 1940 contre la France : ce serait une "étrange victoire", inattendue du Führer lui-même ! Tout au contraire, il s'agit de l'aboutissement logique d'un parcours jusque là sans faute (sinon morale !). L'Angleterre n'a plus qu'à faire la paix, et doit se résigner à ce que tôt ou tard le Reich se repaisse des meilleurs morceaux de l'URSS.

Winston Churchill est un antinazi de toujours qui parvient au pouvoir par hasard le jour même de l'offensive allemande, et ce à la faveur d'une crise intérieure où son antinazisme était autant, sinon plus, un handicap qu'un atout. Il lui faut, pour maintenir son pays dans la guerre de façon unijambiste après la perte de l'allié français, une force et une énergie de Titan, permettant d'entretenir une flammèche guerrière en attendant le renfort des deux alliés encore possibles, l'URSS et les Etats-Unis. Déconcerté par cette situation imprévue, Hitler comprend vite qu'il a le choix entre deux options : soit vider la querelle avec Londres en bouleversant de fond en comble l'idéologie et la planification nazies, soit jouer lui-même la montre en menaçant l'Angleterre de façon périphérique dans l'espoir que sa bourgeoisie fasse les comptes, estime que ce n'est pas à elle de se ruiner pour renverser le nazisme et change de premier ministre; dans cette hypothèse, il va lui suggérer plus ou moins lourdement qu'il se prépare à attaquer l'hydre communiste russe.

Le choix de la seconde option relève donc d'un calcul assez rationnel. En adoptant la première (l'assaut frontal contre la Grande-Bretagne et ses colonies), Hitler aurait consolidé Churchill et se serait fait des Etats-Unis un ennemi mortel : le résultat n'était pas acquis d'avance<sup>1</sup>, tandis que l'assaut contre la Russie, à la condition expresse qu'elle s'écroule vite, l'aurait mis dans une position très forte. Mais il semble qu'il n'ait pas perdu beaucoup de temps à faire ses calculs : dès que la foudre de Mers el-Kébir (3 juillet 1940) a frappé, à travers les marins français, l'esprit du dictateur, en lui enseignant que la chute de Churchill était désormais imprévisible, il commence à réorienter (à partir du 13 juillet) les esprits de ses généraux vers un proche assaut contre la Russie.

Tout bien considéré, ce choix est une folie, dans un sens un peu différent de ce qu'on entend habituellement par là. C'est l'une des deux façons rationnelles possibles de s'extraire du terrible piège où la ténacité churchillienne a enfermé le Reich. Mais elle est choisie d'une façon tout à fait irrationnelle : Hitler se dit que la Providence (avec laquelle il a partie liée depuis son séjour à l'hôpital militaire de Pasewalk, en novembre 1918 !) lui envoie, en plaçant cet "ivrogne enjuivé" à la tête de ses ennemis, une épreuve qui l'oblige à frapper plus vite et plus fort les sous-hommes slaves, perclus de judéité, qui peuplent les vastes espaces orientaux.



<sup>1</sup> : Ce point est développé dans mon article sur le périple du ministre japonais Matsuoka au printemps de 1941, Histoire(s) de la Dernière guerre n° 10, mars 2011.



## La directive 21

Le Führer et Commandant suprême de la Wehrmacht

Grand-Quartier Général

Le 18.12.40

OKW/WFSt/Abt.L (I) N° 33 408/40 g.K.Chefs.

*Geheime Kommando-sache*

### Instruction N° 21, hypothèse Barbarossa

Les forces allemandes doivent être préparées à abattre la Russie soviétique en une campagne rapide ("cas Barberousse") avant même la fin de la guerre contre l'Angleterre.

L'armée de terre devra à cet effet engager toutes les unités disponibles sous réserve que les territoires occupés soient assurés contre toute surprise.

Pour la Luftwaffe, il y aura lieu de libérer, pour le soutien de l'armée de terre dans la campagne à l'est, des forces aussi importantes que possible de telle façon que l'on puisse compter sur un déroulement rapide des opérations terrestres et que les dommages causés aux territoires est-allemands par les attaques aériennes ennemies soient aussi limités que possible. La formation du centre de gravité à l'est sera limitée par l'obligation que l'ensemble du territoire d'armement et de combat que nous dominons soit largement protégé contre les attaques aériennes ennemies et que les opérations offensives contre l'Angleterre, et en particulier contre ses importations, ne soient en aucun cas paralysées.

Le centre de gravité de l'engagement de la Kriegsmarine reste, même pendant la campagne à l'est, directement axé contre l'Angleterre.

J'ordonnerai la concentration contre la Russie, le cas échéant, huit semaines avant le début des opérations envisagées.

Les préparatifs qui nécessitent un temps de mise en train plus long seront, dans la mesure où ils ne sont pas encore engagés, immédiatement commencés, et devront être terminés au plus tard le 15-V-1941.

On attachera une importance toute spéciale au fait que les intentions offensives ne doivent en aucun cas être décelées.

Les préparatifs du commandement supérieur doivent avoir lieu sur les bases suivantes :

#### I. Intention générale :

Le gros de l'armée de terre russe se trouvant en Russie occidentale doit être anéanti par des opérations hardies comportant des pénétrations en profondeur de grandes unités blindées, et la retraite d'unités capables de combattre dans l'immensité du territoire russe doit être empêchée.

Au cours d'une poursuite rapide, on devra alors atteindre une ligne depuis laquelle l'armée de l'air russe ne pourra plus attaquer le territoire du Reich allemand. L'objectif final de l'opération est de se couvrir contre la Russie asiatique à partir d'une ligne générale Volga-Arkhangelsk. Ainsi, si les circonstances l'exigent, le dernier territoire industriel restant en Russie, près de l'Oural, pourra être mis hors d'état de service par la Luftwaffe.

En conséquence de ces opérations, la flotte russe de la Baltique perdra rapidement ses points d'appui et sera mise hors de combat.

Dès le début des opérations, on empêchera par des coups violents une intervention efficace de l'armée aérienne russe.

#### II. Les alliés à prévoir et la tâche à eux réservée :

1. Sur les ailes de notre opération, on peut compter sur la participation active de la Roumanie et de la Finlande à la guerre contre la Russie soviétique.

La forme sous laquelle les forces armées de ces deux pays seront soumises au commandement allemand lors de leur intervention sera convenue et déterminée en temps utile par le commandement supérieur de la Défense nationale.



2. La Roumanie aura pour mission de soutenir avec des forces choisies, tout au moins dans ses débuts, l'attaque de l'aile sud allemande, de fixer l'adversaire là où les forces allemandes ne seront pas engagées et, pour le reste, d'assurer les services auxiliaires dans les territoires de l'arrière.

3. La Finlande couvrira la concentration des troupes allemandes du groupe nord, détachées de la Norvège (unités du groupe 21) et opérera conjointement avec ces troupes. En outre, la prise de Hangö sera également l'affaire de la Finlande.

4. On peut compter avec la possibilité que les chemins de fer et les routes suédoises soient mis à la disposition des troupes allemandes du groupe nord pour leur concentration, au plus tard à partir du début des opérations.

### III. Conduite des opérations:

#### A) Armée de terre (en accord avec les propositions qui m'ont été soumises):

Sur le théâtre d'opérations divisé en une moitié sud et une moitié nord par les marais du Pripet, le centre de gravité sera appliqué au nord de ce territoire. On y prévoira deux groupes d'armées. Celui des deux groupes qui sera placé au sud-centre du front général - aura pour tâche de disperser les forces ennemies en Russie Blanche avec des unités blindées et motorisées particulièrement fortes qui attaqueront depuis le secteur situé autour et au nord de Varsovie. Les conditions seront ainsi créées pour faire exécuter un mouvement tournant par de fortes unités des troupes rapides en direction du nord afin d'anéantir, en collaboration avec le groupe d'armées du nord opérant à partir de la Prusse orientale dans l'axe général de Leningrad, les troupes ennemies combattant dans la région de la Baltique. Seulement après l'exécution de cette tâche d'extrême urgence, qui doit être suivie par l'occupation de Leningrad et de Kronstadt, on pourra continuer les opérations offensives pour s'emparer de l'important centre d'armement et de transit de Moscou.

Seul un effondrement surprenant et particulièrement rapide de la capacité de résistance russe pourrait justifier que l'on visât simultanément les deux objets.

La tâche la plus importante du groupe 21 reste, même pendant les opérations à l'est, la protection de la Norvège. Les autres forces disponibles au nord (corps de montagne) seront engagées d'abord à la couverture du territoire de Petsamo et de ses mines de fer ainsi que du détroit de l'océan Glacial Arctique pour ensuite, en collaboration avec des forces finnoises, pousser en direction du chemin de fer de Mourmansk et interdire le ravitaillement du territoire de Mourmansk par voie de terre.

Savoir si une telle opération exécutée par des forces allemandes importantes (deux ou trois divisions) peut être effectuée à partir du secteur de Rovaniemi et plus au sud dépend de la bonne volonté de la Suède à mettre à notre disposition ses chemins de fer pour une telle concentration.

Le gros de l'armée finnoise aura pour mission, en accord avec les progrès de l'aile nord allemande, de fixer le plus grand nombre possible de troupes russes par une attaque à l'ouest ou sur les deux côtés du lac Ladoga et de prendre possession de Hangö.

De même, en ce qui concerne le groupe d'armées engagé au sud des marais du Pripet, on devra s'efforcer, par une opération concentrique avec des ailes renforcées, d'obtenir l'anéantissement complet des forces russes se trouvant en Ukraine et encore à l'ouest du Dniepr. A cet effet, le centre de gravité devra être formé dans l'axe général de Kiev, à partir du secteur de Lublin, tandis que les forces se trouvant en Roumanie formeront au-delà du Prouth inférieur un saillant d'encercllement lancé en profondeur. L'armée roumaine aura pour tâche de fixer les forces russes qui s'y trouveront.

Dès que les batailles au sud et au nord des marais du Pripet auront été gagnées, il y aura lieu de s'efforcer, dans le cadre de la poursuite:

Au sud: de s'emparer rapidement de l'important bassin d'industrie de guerre du Donetz;

Au nord: d'atteindre rapidement Moscou. La prise de cette ville signifiera un succès politique et économique important et, en outre, la saisie du plus important embranchement ferroviaire.

#### B) Luftwaffe:

Sa mission sera de paralyser et d'éliminer autant que possible l'action de l'armée de l'air russe ainsi que de soutenir les opérations de l'armée de terre sur ses centres de gravité. Notamment celui du groupe d'armées du centre et celui du groupe d'armées du sud. Les chemins de fer russes devront être coupés selon leur importance pour les opérations et attaqués sur les objectifs importants les plus proches (passages des fleuves) qui devront être pris par des opérations hardies exécutées par des troupes parachutées ou aéroportées.

Afin de pouvoir concentrer toutes les forces contre l'aviation ennemie et pour le soutien direct de l'armée de terre, on renoncera pendant les opérations principales aux attaques contre l'industrie d'armement. Ces attaques ne seront reprises qu'après la conclusion des opérations de mouvement et en particulier contre les territoires de l'Oural.



### C) Kriegsmarine:

Dans la guerre contre la Russie, la Kriegsmarine aura pour tâche d'empêcher l'irruption des forces maritimes ennemies venant de la Baltique et de protéger nos propres côtes. Comme une fois que Leningrad sera atteinte, la flotte russe aura perdu son dernier point d'appui et sera alors dans une situation désespérée, il y a lieu d'éviter auparavant des opérations maritimes importantes.

Après l'élimination de la flotte russe, il y aura lieu d'assurer le trafic normal maritime dans la Baltique, qui comportera également le ravitaillement destiné à l'aile nord de l'armée de terre (dragage des mines).

IV. Toutes les dispositions prises par Messieurs les Commandants en chef sur la base de cette directive doivent faire clairement comprendre qu'il s'agit de mesures de prudence pour le cas où la Russie devrait modifier son actuelle attitude à notre égard. Le nombre des officiers qui devront, dans un bref délai s'occuper des travaux préparatoires doit être maintenu aussi faible que possible. Des collaborateurs supplémentaires ne devront être mis au travail que le plus tard possible et ne devront être informés que dans la mesure strictement nécessaire à l'accomplissement de leur tâche de détail. Faute de quoi, il y aurait danger que la divulgation de nos préparatifs, dont l'exécution n'est pas encore fixée dans le temps, ne provoquât les plus graves difficultés politiques et militaires.

V. J'attends les rapports de Messieurs les Commandants en chef sur leurs intentions ultérieures concernant la base de cette directive.

Les préparatifs envisagés de la part des différentes armes me seront soumis par l'O.K.W. ainsi que le calendrier prévu pour leur réalisation.

Adolf Hitler

**Geheime Kommunikation** *idofache* *11.06.44*  
Der Führer und Oberste Befehlshaber der Wehrmacht  
OKW/WFS/Abt. L(I) Nr. 33 408/40 gX Gh  
F.H. Qu., den 18.12.43  
F. H. Qu. *18.12.43*  
**204**  
Chef Sache  
Nur durch Offizier  
9 Ausfertigungen  
2 Ausfertigung  
Weisung Nr. 21  
Fall Barbarossa.  
Die deutsche Wehrmacht muss darauf vorbereitet sein, auch vor Beendigung des Krieges gegen England Sowjetrußland in einen schnellen Feldzug niedersuwelen (Fall Barbarossa).  
Das Heer wird hierzu alle verfügbaren Verbände einzusetzen haben mit der Einschränkung, dass die besetzten Gebiete gegen Überraschungen gesichert sein müssen.  
Für die Luftwaffe wird es darauf ankommen, für den Ausfeldung so starke Kräfte zur Unterstützung des Heeres freizumachen, dass mit einem raschen Ablauf der Erdoperationen gerechnet werden kann und die Schädigung des ost-deutschen Raumes durch feindliche Luftangriffe so gering

- 2 -





## La Blitzkrieg selon Omer Bartov

Résumé par Eric Giguère

Histomag'44 remercie Monsieur Omer Bartov de nous avoir confié un épais document qui a été ici résumé et traduit par Éric Giguère avec, bien entendu, l'autorisation de l'auteur.

### La puissance du mythe

La *Wehrmacht* a mené deux types de guerre différents quoique étroitement liés et appelés à se chevaucher entre 1939 et 1945. Le premier, qu'on connaît mieux sous le nom de *Blitzkrieg*, impliquait des attaques massives sur des fronts étroits, menant à l'encerclement de forces ennemies considérables dans le but d'anéantir le potentiel politique et militaire de l'ennemi, tout en minimisant les pertes du côté des assaillants. Le deuxième se résumait à une défense opiniâtre et coûteuse le long de larges fronts statiques, ou en retraites progressives d'où on lançait quelques attaques locales avec des effectifs réduits pour ralentir l'adversaire. Ce dernier reposait sur l'édification de fortifications et sur la ténacité des troupes, beaucoup plus que sur la vitesse et l'audace. D'un côté, la *Blitzkrieg* misait sur l'intensité d'une brève confrontation nécessitant un arsenal limité, sans effet majeur sur l'économie à long terme. De l'autre, un concept que l'on peut qualifier de guerre totale, une sorte de répétition de la Grande Guerre (que les Européens et plus particulièrement les Allemands espéraient éviter) exigeant une profonde restructuration de l'économie et de l'industrie, en mobilisant davantage la population afin de regarnir les troupes et produire des quantités énormes de matériel tout en maximisant leur utilisation, afin de rassasier l'appétit vorace d'une telle forme de guerre.

Dans ce document, deux points seront décortiqués plus spécifiquement :

**1-** Mise en évidence de la différence entre les effets de la *Blitzkrieg* telle que conduite par la *Wehrmacht* au début de la Seconde Guerre mondiale, et l'impression qu'elle a laissée non seulement sur ceux qui l'ont subie mais aussi sur ceux qui l'ont mise en pratique.

**2-** Décortication des images de la *Blitzkrieg* autant durant la guerre qu'après la chute du régime nazi et observations sur certaines des manifestations les plus problématiques et dérangementes de la représentation de la machine de guerre allemande.

### Réalités et impressions

Dans le but d'éviter une répétition de la très coûteuse guerre des tranchées de 1914-1918 sur le front occidental, de nouveaux types d'armes ont été développés. Intrigués par les nouvelles technologies, les États européens tentèrent de trouver l'utilisation militaire idéale pour ce genre d'innovations. Leurs conclusions différaient cependant grandement et bien qu'il y ait eu consensus quant à l'importance d'utiliser les chars et l'aviation modernes au cours de conflits éventuels, seule la *Wehrmacht*, récemment mise sur pied, utilisa la toute nouvelle *Blitzkrieg* dans la phase initiale de la Seconde guerre mondiale.

Dès le début, il était clair pour tous les concepteurs et

planificateurs de la *Blitzkrieg*, que l'impression qu'elle laisserait sur l'adversaire serait primordiale, d'autant plus que le but recherché était la démoralisation autant que la destruction. Les victoires rapides remportées grâce aux incursions en profondeur, coupant l'ennemi de son ravitaillement et rendant les communications difficiles, produisaient un effet énergisant, propice à contrer la fatigue pour les assaillants.



Bundesarchiv, Bild 103-1087-1210-502  
Foto: Hoffmann, Heinrich | September 1939

**Escadrille de Stukas, « l'artillerie volante » de la Wehrmacht**

Les Allemands furent dangereusement efficaces dans ce domaine et les généraux les plus réticents à cette forme de guerre acquirent une confiance grandissante quant aux aptitudes guerrières de leurs hommes suite aux victoires rapides pendant la campagne de l'Ouest, parmi les plus grandes et les moins coûteuses de l'Histoire. C'est probablement pourquoi cette campagne ne fut jamais analysée assez clairement et que les aspects du combat qui auraient pu faire tourner la grande victoire allemande en désastreuse défaite furent négligés, voire ignorés. De la même façon, l'échec de la Bataille d'Angleterre n'empêcha pas les leaders militaires germaniques de planifier une campagne de plus grande envergure en Union soviétique où les éléments que l'on soupçonnait de former le talon d'Achille de l'Armée allemande à l'ouest se retrouvèrent amplifiés. On négligea donc la production de matériel en sous-estimant les capacités de l'ennemi et la durée du conflit, et l'Armée allemande, toutes proportions gardées, se révéla moins puissante que celle du conflit précédent.

La *Blitzkrieg*, ironiquement, aveugla les Allemands à un point tel que la situation qu'ils espéraient éviter (répétition de la Grande Guerre) s'imposa inévitablement à eux et transforma les victoires rapides en défaites coûteuses sur des positions statiques. Les Allemands ont choisi cette tactique de guerre-éclair sous la contrainte des carences de son industrie et de son potentiel humain. On oublia ce fait évident qui se noya dans l'ivresse des premières victoires. Nous y reviendrons plus tard, mais exami-



-nons d'abord les forces en présence au cours du conflit.

Nous savons aujourd'hui que, contrairement à l'image véhiculée à l'époque, la *Wehrmacht* était en fait numériquement et, en certains cas, qualitativement inférieure à ses opposants lors de ses plus grands succès. Par exemple, seulement 700 chars allemands sur 2 500 possédaient le blindage, la vitesse et la puissance de feu pour rivaliser efficacement avec les 3 400 engins alliés. L'utilisation de ces chars en Panzerdivision, organisées ensuite en puissants groupes de Panzer, concept innovateur mais pas totalement inconnu, donna l'illusion d'une supériorité numérique et technologique du côté de la *Wehrmacht*. Cette impression était amplifiée par l'avantage réel que possédaient les Allemands au niveau de l'Armée de l'air. Face aux 4 000 appareils opérationnels de la *Luftwaffe*, les Alliés opposaient 3 000 avions, incluant ceux stationnés en Angleterre. Et, en comparaison avec les 1 500 bombardiers de l'Armée de l'air allemande, arme indispensable, les Alliés ne possédaient que 700 engins pour la plupart obsolètes. Il n'en demeure pas moins que c'est encore la façon d'utiliser les engins qui fit la différence, plus que la qualité et le nombre. L'incompétence de l'Armée française dans ce domaine peut se vérifier dans le fait qu'elle possédait plus d'appareils au sol vers la conclusion du conflit qu'au début des hostilités. La *Luftwaffe*, quant à elle, utilisait ses engins comme « artillerie volante » opérant en coopération parfaite avec les unités au sol. La ligne Maginot, sur laquelle on fondait tant d'espoir, se révéla inutile face à cette nouvelle forme de combats, immobilisant une énorme quantité de soldats inactifs ainsi qu'une grande part de l'artillerie alliée.



**La plupart des chars allemands du début du conflit étaient faiblement blindés et armés**

En dépit de l'impression initiale créée par la vitesse et le caractère décisif de la victoire allemande, il serait erroné de la voir comme inévitable. Premièrement, notons que seulement 7 % des forces allemandes étaient vraiment modernisées (10 divisions de Panzer sur un total de 141 composées en majorité d'infanterie). En deuxième lieu, la *Blitzkrieg*, par définition, exigeait une percée en profondeur que l'ennemi aurait pu retourner à son avantage en exploitant la faiblesse de son agresseur par une contre-attaque sur les arrières laissés sans protection suffisante. En extrapolant, le succès de la *Blitzkrieg* allemande à l'Ouest dépendait alors de son caractère inédit et de l'incompétence du commandement

ennemi. La campagne de Pologne aurait dû servir d'enseignement aux Alliés pour s'adapter aux tactiques allemandes afin de combattre plus efficacement.

Les succès de la *Blitzkrieg* à l'ouest abusèrent les Allemands quant à leurs chances de répéter l'exploit pendant la campagne contre les Russes ou, plus précisément, leur croisade antibolchévique. D'autant plus que la superficie et le potentiel humain et mécanique favorisaient les Soviétiques ; les victoires remportées dans la phase initiale de *Barbarossa* rendent donc un vibrant hommage aux qualités de tacticiens des officiers et aux aptitudes pour le combat des soldats de la *Wehrmacht*, tout en mettant en évidence les carences dans le commandement soviétique et le manque d'entraînement (et non de détermination) de ses soldats. Il suffit de rappeler que face aux 15 000 chars (dont près de 2 000 excellents engins modernes) de l'Armée Rouge, les Allemands attaquèrent avec 3 600 chars (dont 450 à peine pouvaient rivaliser avec les blindés soviétiques) ; de plus, la *Luftwaffe* n'avait que 2 500 appareils à opposer aux 9 000 de l'ennemi, une infériorité numérique difficile à rattraper malgré la qualité inférieure des avions soviétiques.

Le vaste territoire russe obligea la *Wehrmacht* à diviser ses forces en plusieurs petits groupes où étaient dilués ses équipements plus modernes. À l'automne 1941, la superficie du front avait presque doublé, passant de 1 300 à 2 400 km et faisant s'étirer sur 1 600 km les lignes de ravitaillement. L'insuffisance de moyens motorisés du dispositif logistique de la *Wehrmacht*, les infrastructures primitives des routes en Union soviétique, et la différence dans l'écartement des rails du système ferroviaire russe, semèrent la confusion au point de paralyser complètement la *Blitzkrieg* allemande. Sachant cela, on peut seulement se demander comment la *Blitzkrieg* a pu se rendre aussi loin.

Dès le moment où la *Blitzkrieg* a échoué, la production, la capacité industrielle, les ressources humaines et matérielles, l'organisation et les habiletés techniques, tous ces éléments devinrent plus importants que les tactiques, l'entraînement et le courage. Dans ce domaine, l'Allemagne n'avait aucune chance de rivaliser avec ses ennemis. Une conséquence intéressante de ce changement fut la transformation de l'image de la guerre que nous verrons plus loin.



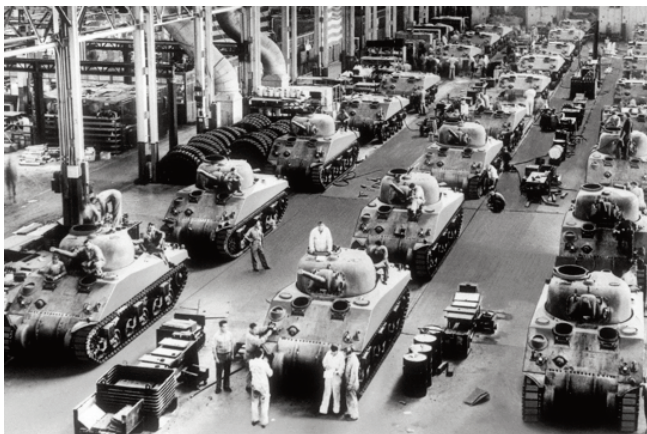
**L'état des routes russe sonne le glas de la *Blitzkrieg***



L'écart grandissant entre la production de l'Allemagne et celle des Alliés peut être évalué selon certains critères révélateurs. Entre 1940 et 1941 la production de chars allemands s'éleva de 2 000 à près de 5 000. On doubla le nombre de divisions blindées, mais on réduisit le nombre de chars du tiers dans chacune d'elles. Néanmoins, l'expansion des forces armées était insuffisante par rapport à celle des Soviétiques et aux pertes d'équipement immenses subies par les Allemands.

En comparaison, moins de 400 chars modernes ont été produits en Union soviétique en 1940, mais ce nombre s'éleva à 1 500 dans le premier semestre de 1941 avant de grimper à 5 000 pour la deuxième moitié de l'année, malgré la perte de régions industrielles vitales. À ce moment, l'Allemagne ne semblait pas s'engager dans le concept de guerre totale puisque entre 1940 et 1941 ses dépenses en production de matériel de guerre augmentèrent à peine. Durant la même période, les Britanniques, les Russes et les Américains, collectivement, doublèrent presque leurs dépenses dans ce domaine, pour atteindre le triple du montant octroyé par le III<sup>ème</sup> Reich, et ce même si les États-Unis étaient encore loin du sommet de leur effort de guerre.

L'augmentation de la production allemande en 1941-1942 s'avéra insuffisante pour combler les lacunes imposées par le manque de motorisation de l'infanterie sur un aussi vaste territoire. La *Wehrmacht* dut se résoudre à mener une guerre défensive sur le front Est après avoir lancé ses dernières attaques majeures pendant l'offensive d'été de 1942 et celle de Koursk en 1943, et après un dernier soubresaut pendant l'hiver 1944 sur le front occidental avec *Wacht am Rhein*. Quelques exemples suffiront à démontrer qu'en dépit des efforts gigantesques de l'Allemagne pour augmenter sa production d'armes, elle avait peu de chance de rivaliser avec ses ennemis dans ce domaine. Au niveau des chars, en 1944, le III<sup>ème</sup> Reich avait atteint une production annuelle de 27 000. Déjà en 1943, la Russie en produisait 30 000 ; l'Angleterre, en 1942-1943, 36 000 ; le total des États-Unis vers la fin de la guerre, 90 000. Du côté de l'aviation, l'Allemagne produisait 40 000 appareils en 1944 ; l'Union soviétique, 30 000 annuellement vers la fin du conflit ; les Américains, 100 000 chasseurs et 90 000 bombardiers. Si nous ajoutons les 4 millions de véhicules en tous genres produits par l'industrie américaine, les chances de victoires de l'Allemagne semblaient très minces.



Usine de chars Sherman

## Controverse et historiographie

Deux controverses majeures se sont développées autour du concept de la *Blitzkrieg*, risquant conséquences et implications. L'une est en lien avec les relations entre les pressions intérieures et la politique étrangère, notamment au sujet de la décision de faire la guerre ; l'autre concerne le lien entre la guerre et l'implantation de politiques criminelles par le régime nazi, particulièrement en ce qui touche la « Solution finale ». Ces deux controverses sont cruciales non seulement pour mieux comprendre les grandes implications de la *Blitzkrieg*, mais plus important encore, pour l'analyse de l'essence même du III<sup>ème</sup> Reich et, plus généralement, de la relation entre la guerre moderne et l'État.

Pendant les deux premières décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, on a cru de façon générale que la *Blitzkrieg* avait été utilisée comme la stratégie la mieux adaptée au III<sup>ème</sup> Reich afin d'accomplir sa politique militaire d'expansion. Suite aux victoires surprenantes survenues dès la campagne de Pologne jusqu'aux premiers succès de *Barbarossa*, on a cru que l'Allemagne avait préparé sa machine de guerre en conséquence et on a imputé ses défaites à des impondérables et des erreurs politiques. Au milieu des années 60 cependant, cette théorie a été remise en question par bon nombre d'historiens qui prétendaient, en se basant sur de nouvelles preuves ou une interprétation différentes des anciennes, que les Nazis avaient été obligés de prendre cette voie par une série de contraintes socioculturelles, économiques et politiques. Il est légitime de se demander alors pourquoi un pays décidé à mener une guerre à si grande échelle était si mal préparé ? Un examen minutieux des conditions économiques qui sévissaient en Allemagne entre 1930 et 1938 semble apporter un élément de réponse dans un État où on désirait éviter de s'attirer la grogne populaire en faisant peser de lourdes charges sur le peuple par nombres de sacrifices et de privations.

Hitler réalisa donc que seuls deux choix s'offraient à lui : ou bien il diminuait la vitesse de réarmement du pays, ou bien il lançait une guerre dans le but de s'approprier les ressources étrangères et la main d'œuvre forcée en territoire conquis. La première option impliquait d'oublier ou de reporter les plans d'expansion ; la deuxième, obligeait le pays à faire la guerre sans être complètement prêt à toute éventualité. Le mécontentement populaire risquant d'ébranler le régime, Hitler opta donc pour la ruse afin d'attaquer sous de faux prétextes pour tenter de garder les autres nations hors du conflit le plus longtemps possible. Il utilisa seulement le matériel nécessaire sans mobiliser la totalité des infrastructures pour éviter de payer le même prix que lors de la Grande Guerre.

Et ce plan fonctionna jusqu'à l'hiver 1941-1942, où la guerre totale s'imposait comme la seule solution pour sauver une Allemagne dont le sort semblait déjà scellé. L'agitation populaire et/ou la théorie du « coup de poignard dans le dos » n'avaient maintenant plus rien à voir avec le destin funeste qui guettait l'Allemagne et c'était maintenant les technocrates pondérés et rationnels du Reich comme Albert Speer qui prônaient la mobilisation totale alors que des cerveaux beaucoup moins brillants avaient déjà anticipé le désastre.

Au cours des dernières années, certains chercheurs ont avancé l'argument que le risque de troubles à l'intérieur du pays n'a jamais existé ou n'a pas inquiété les leaders nazis outre mesure. La *Blitzkrieg* n'aurait donc pas remplacé la guerre totale, mais aurait été mise en œuvre comme tactique innovatrice sans pour autant abandonner l'idée d'une mobilisation générale.



**Albert Speer**  
« technocrate pondéré et rationnel du Reich »

Les critiques à propos de la thèse de la « crise intérieure » sont importantes non seulement parce qu'elles remettent en question plusieurs concepts de base sur l'essence de la *Blitzkrieg*, mais aussi parce qu'elles font partie intégrante des études récentes sur le III<sup>ème</sup> Reich. L'interprétation marxiste antérieure a relégué la notion nationale-socialiste de *Volksgemeinschaft* au rang de mythe propagandiste, et s'est efforcée de fournir des preuves que l'adhésion des travailleurs était due à leurs intérêts, ou à l'opposition manifestée envers le régime. Des études récentes, bien qu'elles se soient aussi penchées sur la question, ont préféré se concentrer sur la résistance passive au régime par une grande partie de la société (souvent la classe moyenne), ou par certains groupes de jeunes anticonformistes. L'interprétation marxiste typique qui insiste sur l'importance de la politique intérieure ne s'est pas révélée aussi probante que par le passé. Finalement, la *Blitzkrieg* est toujours demeurée pour plusieurs une tactique militaire plutôt que le résultat de forces et pressions complexes à l'intérieur d'un régime totalitaire en crise. Certes, cette critique, aussi persuasive soit-elle, n'a pas été en mesure de démolir l'ensemble des interprétations antérieures, et a laissé intactes plusieurs des connexions les plus intrigantes et subtiles qui se sont tissées entre la guerre, la société, les régimes totalitaires et les conditions économiques préexistantes. L'important à nos yeux dans cette critique, est qu'elle met un voile sur les différences entre la *Blitzkrieg* et la guerre totale et qu'elle présente la première seulement comme une version ou une élaboration de la dernière, sans nier cependant qu'elle fut un aspect capital de l'État nazi.

En attendant, l'importance des rapports entre la guerre et la politique intérieure a été mise en lumière selon une perspective différente. Au cours des débats sur les origines de la « Solution finale de la question juive en Europe », certains chercheurs ont prétendu que la décision d'initier les tueries massives avait été prise seulement après l'invasion de l'Union soviétique, que le génocide pouvait être relié à la progression de la campagne de Russie. Cette interprétation appartient à ce qu'on appelle l'école « fonctionnaliste » ou « structuraliste », terme inventé par les mêmes

chercheurs qui insistaient sur le rapport entre la politique intérieure et la décision de faire la guerre. Réciproquement, l'école « intentionnaliste » voyait *Barbarossa* au mieux comme l'occasion de (mais certainement pas la cause ou l'impulsion pour) planifier le génocide. Selon cette dernière, les plans auraient été conçus auparavant, peut-être même avant l'avènement d'Hitler au pouvoir.

Les « fonctionnalistes », rejetant ces interprétations reposant sur la finalité, désiraient prouver que cette décision avait fait son chemin jusque dans les hautes sphères du régime. Pour eux, le génocide avait commencé par une série d'initiatives locales de la part de sous-officiers, avant d'être adopté et mis en pratique comme politique du régime. Dans leur esprit, puisque la *Shoah* par balles avait commencé seulement après l'invasion de la Russie, et que la construction des camps d'extermination avait débuté uniquement à l'automne 1941, il était clair qu'un lien existait entre les opérations militaires et la « Solution finale », d'autant plus que la brutalité des combats fournissait le contexte propice à rendre de telles actions acceptables.

Deux interprétations contradictoires du lien entre la *Blitzkrieg* et le génocide ont été suggérées. La première soutient que l'échec de la « race aryenne » à vaincre son ennemi juré, le Bolchévique, causa une telle frustration aux Nazis, qu'ils se retournèrent contre les Juifs, le seul ennemi qu'ils étaient encore en mesure de détruire. Cette interprétation d'origine marxiste se rapproche d'une thèse révisionniste qui, dans son interprétation ultérieure, invoqua l'argument que l'Allemagne avait déclenché une guerre préventive contre les hordes bolchéviques, craignant une attaque de la part de Staline. Bien au fait des atrocités commises par le dictateur russe contre son propre peuple, les Nazis adoptèrent, voire copièrent simplement les mêmes méthodes. Cette interprétation sert de justification aux Nazis, convaincus qu'ils étaient en droit de détruire un ennemi en utilisant ses propres méthodes.

La thèse contraire affirme, quant à elle, que le massacre des Juifs commença bien avant que la Wehrmacht ne subisse de défaites majeures. Ainsi, on a prétendu qu'au lieu d'être une décision prise sous le coup de la frustration, la mise en œuvre du génocide est survenue au moment où Hitler croyait avoir vaincu la Russie, lui laissant les mains libres pour accomplir « sa » mission : débarrasser le monde des Juifs.



« ...lui laissant les mains libres pour accomplir « sa » mission : débarrasser le monde des Juifs. »



Malgré ces différents points de vue, il existe une unanimité presque complète sur le rapport (mais pas sur la nature de ce rapport) entre la *Blitzkrieg* et la mise en œuvre du génocide.

Passons maintenant à un autre aspect du rapport entre la guerre et le génocide. La *Blitzkrieg*, comme nous l'avons vu, a été présentée par quelques chercheurs comme une tentative résolue d'éviter la guerre totale. Il subsiste toutefois quelques doutes quant aux liens entre la guerre totale et la version nazie du génocide qu'on appelle industrialisation des exécutions massives. Après tout, c'est la Grande Guerre qui fut la première guerre totale, industrielle et moderne, responsable de la mort de millions de soldats sur un laps de temps relativement court. Les camps de la mort de la guerre 39-45 sembleraient inconcevables sans la boucherie survenue sur le front occidental en 14-18. Maintenant, j'oserai affirmer que même s'il est important de reconnaître les liens entre les aspects stratégiques, politiques et idéologiques de la *Blitzkrieg* d'un côté, et la nature des régimes totalitaires, des politiques intérieures et du génocide de l'autre, nous devons aussi attirer l'attention sur le fait que ce type de guerre ne peut être dissocié de la guerre totale comme phénomène de société moderne industrialisée. Plutôt, la *Blitzkrieg* devrait être vue comme un aspect, ou une ramification, de la guerre totale, une tentative de la remanier ou de la rendre plus efficace sans s'éloigner des caractéristiques originales de la guerre moderne. En ce sens, on peut affirmer que, même si l'Allemagne nazie a essayé d'éviter la guerre totale dans le domaine militaire et économique, elle a certainement fait tout ce qui était en son pouvoir pour accomplir une mobilisation psychologique totale de la population, autant qu'elle a travaillé à une élimination complète de ses ennemis, ou de ceux qu'elle percevait comme tels.

La *Blitzkrieg* nazie ne devenait donc pas une alternative à la guerre totale, mais plutôt une tentative d'adapter la guerre moderne aux politiques intérieures et extérieures, aussi bien qu'aux visées expansionnistes allemandes et à l'idéologie nazie. La conception de la guerre par les Nazis était basée sur une domination totale et une extermination impitoyable. Alors, l'admiration encore palpable de nos jours pour la machine de guerre nazie, même quand elle est uniquement orientée sur un aspect purement militaire, est particulièrement dérangement, puisqu'elle entraîne une fascination implicite pour les massacres et la destruction totale. C'est cette question que j'aimerais développer dans les paragraphes suivants.

## Images et représentation

L'image de la *Blitzkrieg* allemande, rapide, meurtrière, presque clinique, cette combinaison de chars rugissants et de bombardiers en piqué hurlants, de brillants officiers et de soldats chantant et sifflant pendant leur marche victorieuse, furent propagées dès le début autant parmi la population allemande que chez les voisins du Reich, amis ou ennemis, durant les phases initiales du conflit. C'était une image puissante et persuasive puisqu'elle correspondait de près à la réalité. Mais la différence entre cette propagande et la réalité sur le terrain fut peut-être l'aspect le plus choquant de la *Blitzkrieg* à mesure que le scepticisme du public grandissait. Car, même si les chars rugissaient, les *Stukas* hurlaient, et la *Wehrmacht* accumulait les victoires, les soldats, eux, ne souriaient

probablement pas toujours.

La propagande allemande se servait de ces images pour intimider ses ennemis, impressionner ses alliés, et exalter les ardeurs de son peuple. D'autres nations, comme la France, les ont utilisées pour expliquer leurs défaites, en exagérant grossièrement l'écrasante supériorité numérique et technologique de la *Wehrmacht* pour camoufler l'incompétence des généraux et politiciens. Néanmoins, puisque l'image se révéla si utile pour expliquer ce qui aurait été autrement plus difficile à admettre, on l'a généralement accepté comme argent comptant à l'époque et cette impression a persisté longtemps après la fin de la guerre.



« La propagande allemande se servait de ces images pour intimider ses ennemis... »

Plus on avançait dans le conflit et plus la *Blitzkrieg* cédait le pas à une guerre totale, plus l'image se transforma au point même d'inverser les rôles. L'ennemi se retrouva dans la peau d'automates inhumains alors que le soldat allemand démuné fut porté au rang de surhomme. Ainsi, alors qu'en 1940 les qualités humaines et la machine étaient soudées dans la *Blitzkrieg* allemande, en 1944, le courage allemand faisait face aux engins étrangers, et le *Geist* (Esprit) allait naturellement l'emporter dans ce qu'on appellerait désormais le *Materialschlacht* (Bataille du matériel).

Bien sûr, cela n'arriva jamais. Pas plus que les images antérieures ne disparurent aussi, puisque les grands héros des dernières années du conflit sont demeurés les maîtres de la machine comme les pilotes de la *Luftwaffe*, les équipages de *U-boote* et les *Panzertruppen*, autant que les engins eux-mêmes, comme les chars « Tigre » et « Panther », les premiers avions à réaction tels que le *Messerschmitt 262*, et, par-dessus tout, les missiles V-1 et V-2, ces armes impersonnelles, modèles de la guerre technologique, le *Wunderwaffen* qui ne put faire tourner la chance et transformer la guerre moderne, ce que la bombe atomique réussit à accomplir ailleurs dans le monde. À la fin de la guerre, les différents belligérants possédaient deux images contradictoires de leur guerre. Pour les Allemands, les victoires rapides et

disciplinées du début contrastaient avec les défaites chaotiques de la fin. Les images du début décrivait les bombardements allemands sur les villes étrangères comme faisant partie d'un triomphe expéditif, alors que ceux des Alliés sur le *Reich* étaient considérés comme exagérés, images qui enfermaient le vainqueur dans un rôle moral inférieur, lui accordant la supériorité du nombre et la capacité de production au détriment des vertus humaines et des qualités technologiques. Ces deux images pouvaient être disséminées plus facilement en Occident puisqu'elles jouaient sur le sentiment de culpabilité des libérateurs prenant conscience des bombardements terroristes sur les villes allemandes et sur l'abandon de l'Europe de l'Est aux mains du pouvoir politique soviétique. Ce sentiment reposait également sur l'hypothèse que les crimes du régime devaient être attribués uniquement aux SS alors que le soldat de la *Wehrmacht* menait une guerre propre.



**La tombe du SS hauptsturmführer Michael Wittmann est une des plus visitées du cimetière allemand de La Cambe**  
**« ...les grands héros des dernières années du conflit sont demeurés les maîtres de la machine... »**

L'image de la *Blitzkrieg* a continué à jouer un rôle prépondérant dans la période d'après-guerre également. Non seulement pour l'Allemagne, mais pour quiconque désireait faire la guerre, en propager l'idée, ou la représenter sur film, en tant que réalité ou fiction. La *Blitzkrieg* avait beau, comme je l'ai soutenu, être une simple version de la guerre totale, elle en vint à servir de contre-image à l'autre conflit, celui-là même qu'on ne voulait plus voir se reproduire. Sa représentation demeura séduisante pour tous ces jeunes hommes de nationalités et de générations différentes qui n'hésiteraient pas à y prendre part si l'occasion leur en était donnée. C'est une représentation héroïque, rapide, dangereuse, exaltante, glorieuse et enivrante d'une guerre vieille de 70 ans, mais paradoxalement futuriste.

Cette transformation de la *Blitzkrieg* en guerre propre, genre de guerre à laquelle quiconque aimerait participer si elle ne peut être évitée, n'est pas l'apanage d'adolescents en manque de sensations, mais aussi de sobres (quoique ambitieux) généraux. Le général de blindés israélien Yisrael Tal (Talik), par exemple, est reconnu pour avoir fait tourner la guerre du désert de 1967 contre l'Égypte en *Blitzkrieg* et pour s'être comparé au général de Panzer favori de Hitler, Heinz Guderian. De la même façon, on ne peut nier

que le général américain Norman H. Schwarzkopf a été dépeint (certainement pas involontairement) comme le meneur d'une *blitzkrieg* style 1991, contenant tous les éléments nécessaires tels que : pertes négligeables, quantités immenses de matériel sophistiqué, résultats immédiats, et destruction massive de l'ennemi. Mais pendant que cette guerre propre nous est arrivée de l'Allemagne (en ignorant naïvement bien sûr les composantes essentielles de ce type de guerre comme de terroriser la population par les bombardements concentrés sur des villes ouvertes), nous assistons maintenant à une transformation troublante de la *Blitzkrieg* en spectacle médiatique.



**Blitzkrieg d'hier...**



**... et d'aujourd'hui**

Par définition, la *Blitzkrieg* est en partie image et en partie réalité. Ses composantes sont les actions militaires et leur représentation médiatique. La propagande a toujours été d'importance capitale pour son succès, tout comme les sirènes inoffensives mais terrorisantes des bombardiers en piqué, dont les effets démoralisants surpassaient largement leur pouvoir destructeur. De nos jours, nous pouvons voir les images des combats en direct, sans savoir quelle sera l'issue de la bataille. Quoique les reportages soient diffusés en direct, ils n'arrivent pas à nous atteindre dans notre vie de tous les jours et provoquent l'indifférence plutôt que la compassion, le détachement au lieu de la sympathie. Nous prenons pour acquis que notre quotidien et la guerre qui se déroule au loin ne sont mis en relation que par l'écran de télévision et que nous pouvons couper ce lien à notre guise en appuyant sur un bouton.

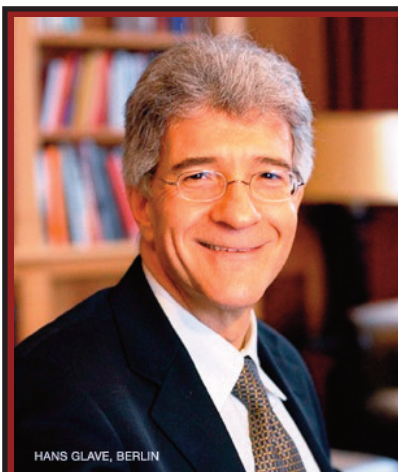


En conclusion, j'aimerais aussi mettre l'accent sur les liens entre les différents aspects de la *Blitzkrieg* qui ont été abordés antérieurement. Nous avons pu constater que, même si la *Blitzkrieg* pouvait être motivée par un désir de minimiser les coûts de la guerre tant qu'il est question de son propre peuple, elle était étroitement liée au déchaînement d'une politique de génocide chez les populations étrangères. C'est que, en essayant de limiter la guerre à l'intérieur du pays, elle devenait une guerre totale vis-à-vis de ses ennemis et de ceux qu'on percevait comme tels. Nous avons également vu que la dépendance de la *Blitzkrieg* aux images était non seulement une condition préalable nécessaire pour sa réussite, mais a aussi joué un rôle dans la fascination qu'elle a perpétué chez les générations d'après-guerre. Nous pouvons donc affirmer qu'il existe un rapport entre l'image anesthésiée de la *Blitzkrieg* disséminée dans les médias populaires et les reportages de guerre contemporains en temps réel et dont les effets semblent se traduire par de la curiosité et de l'indifférence, plutôt que par de la compassion et une mobilisation politique. En reconnaissant ces liens il serait légitime de ressentir un profond malaise quant au potentiel de notre civilisation. À titre d'exemple hypothétique, comment réagirions-nous aujourd'hui à un reportage en direct de CNN à partir d'Auschwitz, nous montrant les chambres à gaz en opération, les crématoires fumants, l'arrivée de nouveaux transports, tous en temps réel ? Comment cette réalité affecterait-elle la nôtre ? Pensons aux reportages en direct du Rwanda, de la Bosnie, du Kosovo, de la Somalie, de la Chine, aussi bien que des centres-villes des États-Unis, et nous aurons la réponse. En ce sens, nous pouvons peut-être affirmer que la *Blitzkrieg* était beaucoup plus qu'une nouvelle stratégie, parce qu'elle faisait partie intégrante du processus de développement de l'homme moderne qui a perfectionné son habileté à participer tout en restant détaché, à observer avec fascination tout en demeu-

-rant indifférent, à se concentrer sur une explosion extraordinaire d'énergie et de passion pour ensuite la mettre calmement en veilleuse et vaquer à ses occupations. Peut-être est-ce là l'essence même de la *Blitzkrieg*, puisqu'elle était après tout, une tentative de déchaîner une guerre destructrice pendant qu'on prétendait que rien de bien important (au moins pour la population du pays) ne se passait vraiment. Dans le même ordre d'idées, nous pouvons également affirmer que la *Blitzkrieg* a été la manifestation parfaite de la modernité, puisqu'elle supposait que la normalité était une composante essentielle et simultanée des atrocités, ou, en termes propres, elle anticipait le phénomène du reportage en temps réel, le symbole de l'acceptation indifférente de l'homme contemporain et sa fascination détachée pour la mort et la destruction.



**Exode en direct ?**



HANS GLAVE, BERLIN

**Omer Bartov est professeur d'histoire, professeur distingué d'histoire européenne et professeur d'études allemandes à l'Université Brown à Providence.**

**Il est né en Israël et a étudié à l'université de Tel Aviv et au St. Antony's College d'Oxford.**

**En tant qu'historien, M. Bartov est surtout connu pour ses études sur l'armée allemande dans la Seconde Guerre mondiale.**

**Il a contesté l'opinion populaire selon laquelle l'armée allemande a été une force apolitique qui avait peu d'implication dans les crimes de guerre ou les crimes contre l'humanité durant la Seconde Guerre mondiale.**

**Il a avancé la thèse que la Wehrmacht a été une institution profondément nazie qui a joué un rôle clé dans l'Holocauste dans les zones occupées de l'Union soviétique.**

**Bibliographie(source wikipedia) :**

- **The Eastern Front, 1941-1945: German Troops and the Barbarization of Warfare**
- **Historians on the Eastern Front Andreas Hillgruber and Germany's Tragedy" pages 325-345 from Tel Aviver Jahrbuch für deutsche Geschichte, Volume 16, 1987**
- **Hitler's Army**
- **Murder in Our Midst**
- **Mirrors of Destruction**
- **Germany's War and the Holocaust, Cornell University Press**
- **The "Jew" in Cinema, Indiana University Press, 2005**
- **Erased: Vanishing Traces of Jewish Galicia in Present-Day Ukraine, 2007**
- **Mirrors of Destruction: War, Genocide and Modern Identity, Oxford Univ. Press, 2000**

## Quelques éléments de réflexion sur l'état bucco-dentaire des soldats de l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale

Par Xavier Riaud\*

(\* Docteur en Chirurgie Dentaire, Docteur en Épistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire.

**S**elon Alex Peregudov (2009), « Vers 1940, toute la population du pays reçoit l'aide dentaire gratuite grâce au développement permanent de la dentisterie soviétique. La Seconde Guerre mondiale stoppe complètement ce développement. Pendant les années de guerre, la santé publique bolchevique perd 6 000 hôpitaux, 33 000 polycliniques, 655 maisons de repos, 976 sanatoriums, 60 fabriques et usines de l'industrie médicale. Pendant le conflit, l'aide dentaire se tourne particulièrement vers le traitement des blessés. Plus de 200 000 médecins travaillent avec dévouement au front et à l'arrière. Les spécialistes ont aidé plus de 10 millions de blessés. »



**Professeur David Abramovitch Entine**  
chef du Département de stomatologie militaire de 1940 à 1946

Le même auteur (2009) ajoute : « Selon les données du professeur D. A. Entine, l'un des fondateurs et le chef du département de stomatologie militaire, 63 % des soldats avec des blessures maxillo-faciales ont reçu une aide spécialisée au front. Pendant les hostilités, les chirurgiens-dentistes élaborent les bases scientifiques du traitement des blessures maxillo-faciales, en utilisant diverses structures d'appareils et de prothèses pour immobiliser les fractures des mâchoires, perfectionnant les méthodes de prévention des complications de telles blessures. Dès 1943, le nombre de nouvelles institutions dentaires, ainsi que celui des institutions restaurées après leur destruction pendant la guerre, s'accroît sans arrêt. »

Peregudov (2009) affirme de plus : « Vers 1945, proportionnellement au nombre d'avant-guerre, il y en a 92 % dans les villes et 80 % à la campagne. Pendant la période de l'après-guerre, le ministère de la Santé de l'URSS adopte beaucoup d'actes et de directives pour organiser et améliorer le service dentaire dans le

pays. [...] Il n'y a que trois usines pour fabriquer des biens d'équipement et des matériaux dentaires, dont la technologie reste toujours la même. L'assistance dentaire reste gratuite grâce aux matériaux et à un équipement bon marché. [...] Le ministère de la Santé de l'URSS introduit des normes de durée de visite chez les chirurgiens-dentistes, 20 minutes pour les traitements conservateurs, 30 minutes pour les traitements prothétiques. »

Ceci perdure jusque dans les années 1990. Avec la Guerre froide, le régime soviétique instaure une autarcie absolue sur les nouvelles technologies qui ne parviennent pas sur le sol russe, contribuant à mettre un frein majeur à l'évolution de la dentisterie dans ce pays.

Il est évident que le régime stalinien a favorisé le développement de la dentisterie pendant la Seconde Guerre mondiale au profit des soldats et de l'armée exclusivement, ceci évidemment au détriment des populations civiles qui étaient délaissées. Il est évident que bon nombre des structures précédemment décrites n'ont concerné que les grandes villes soviétiques et que le paysan du fin fond de l'Oural, par exemple, n'a pas eu accès aux soins dentaires, si ce n'est à des extractions dentaires souvent réalisées dans les conditions les plus précaires. Il est enfin évident qu'il n'existait aucune hygiène dentaire accessible pour ce même paysan qui voyait ainsi sa bouche se détériorer au fil du temps, sans parler des atteintes irréversibles provoquées par le scorbut (avitaminose C) lié à un régime alimentaire carencé, altérant davantage sa dentition.



Avant l'assaut...

<http://ww2total.com>



A l'instar des pays occidentaux qui pouvaient réformer si l'état bucco-dentaire du soldat était calamiteux, ou tout du moins ordonner sa remise en état fonctionnel, un soldat ne pouvant être opérationnel sur le front s'il ne mangeait pas ou souffrait des dents, les Russes ne s'embarrassaient pas de tels scrupules. Leur armée, réputée pour avoir un fond quasi inépuisable de soldats, envoyait ses hommes au front sans se soucier de la vie humaine, véritable chair à canon.



*Quelques instants de repos*

<http://englishrussia.com>

réaliser dans leurs camps de prisonniers. En effet, l'ingestion régulière de quantités infinitésimales de fluor réduit la capacité d'une personne à résister à la domination. Cette personne devient donc soumise à la volonté de ceux qui désirent la gouverner. L'entreprise I.G. Farben était chargée de contaminer les eaux allemandes. Les Russes en ont fait tout autant avec leurs prisonniers.



*Prisonniers de guerre russes à Mauthausen*

<http://www.edupics.com>

Il convient de plus de dire un mot sur le général d'armée Constantin Rokossovski (1896-1968), fait héros et maréchal de l'Union soviétique. Il aurait été dentiste dans sa prime jeunesse avant de devenir le militaire qui a brillé à la bataille de Kursk (1943). Lors des purges staliniennes, emprisonné et torturé en 1937, il perd 9 dents pendant sa détention.



*Maréchal Constantin Rokossovski*

Enfin, quand les Nazis d'Hitler ont envahi la Pologne, les états-majors allemand et russe ont discuté de science et de guerre. Ils ont échangé des idées, des plans et du personnel. Le projet de contrôler la masse par la contamination de l'eau avec du fluor a particulièrement intéressé les communistes russes qui y voyaient une façon idéale d'imposer le communisme au monde entier. C'est ce qu'ils se sont employés à

## Références Bibliographiques :

- Archives du musée de l'histoire de l'Université d'État de médecine et de stomatologie de Moscou, Moscou, 2009.
- Peregudov Alex, Les particularités du développement de l'odontostomatologie pendant la période soviétique. 70 ans d'aide dentaire gratuite en Russie, in *Actes de la Société française d'histoire de l'art dentaire*, <http://bium.univ-paris5.fr>, 2009 ; 14 : 56-59.
- <http://fr.wikipedia.org>, Constantin Rokossovski, 2010, pp. 1-4.
- U.S. Public Health Service, Fluoride-The modern day DDT, <http://www.home.interkom.com>, 1997, pp. 1-2.



## Dur et pur<sup>1</sup> : le contingent du 10 mars 1942, dit de la jeunesse, en faveur de la Légion Wallonie

Par Eddy De Bruyne

Quels mobiles poussèrent Maurice, dit John Hagemans<sup>2</sup>, le Prévôt de la Jeunesse rexiste, à verser dans la collaboration militaire en mars 1942 alors qu'il avait refusé d'en faire autant en août 1941 ?

Pour comprendre ce cheminement, un retour en arrière s'impose.

Bien avant 1940, dès 1936 exactement, certains milieux admirateurs de régimes autoritaires avaient estimé que la formation de la Jeunesse, telle qu'elle était conçue à ce moment, pêchait par le cloisonnement, sinon le sectarisme : *Jeunes Gardes Socialistes*, d'une part ; *ACJB (Action Catholique de la Jeunesse Belge)*, d'autre part. Dans cette même ACJB, des sections séparées selon les classes sociales, *Jeunesse Estudiantine-JEC*, *Jeunesse Ouvrière Catholique-JOC* etc. -, ne faisaient qu'accentuer ce cloisonnement. Même au sein du scoutisme deux clans rivalisaient, le BP (neutre) et les BSB (catholiques). Les Rexistes, quant à eux, estimaient que la formation de la Jeunesse ne pouvait se placer qu'au-dessus des divisions, des luttes, des étiquettes politiques et des efforts de propagande.

Dès 1936, plusieurs tentatives furent faites par un groupe réduit autour du Comte Xavier de Hemricourt de Grunne, ami personnel du Roi Albert Ier, et bien animé d'un souffle tout spécial par John Hagemans, étudiant en archéologie folklorique, ex-communiste repentini devenu adepte du Verdinaso<sup>1</sup>.

Les avatars du début, les ingérences du clergé notamment, amenèrent Xavier de Grunne et Hagemans à former un groupement neutre et apolitique, *l'Association pour le Camping et le Tourisme - A.C.T.*, en fait un moyen à peine déguisé pour contourner la loi de 1934 sur les milices privées.

La guerre vint interrompre les activités d'Hagemans. Celui-ci fut fait prisonnier mais libéré rapidement. Après la campagne des *Dix-Huit Jours*, les jeunes qu'Hagemans avait formés se retrouvèrent, sans se concerter, dans les rangs du Mouvement de Rex, mais désiraient toutefois se différencier des autres corps alors existants et qui, selon eux, reprenaient les défauts des partis d'avant-guerre.

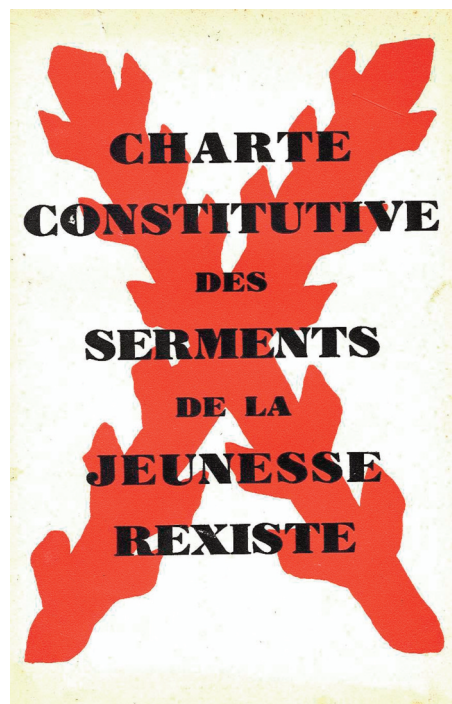
En décembre 1940, Degrelle nomma Hagemans *Prévôt de la Jeunesse rexiste* et le chargea d'élaborer celle-ci. C'est donc au sein de Rex que fut recréé le mouvement spécifique qui porterait le nom de *Jeunesse Rexiste*.

1 : Cri de ralliement des Serments de la Jeunesse Rexiste

2 : La Hulpe, le 27.03.1914. Descendant d'un banquier, arrière petit-fils d'un archéologue qui fut député, petit-fils de Maurice Hagemans (1852-1917), peintre paysagiste de renom, petit neveu d'un diplomate et d'un général.

3 : *Verbond van Dietsche Solidaristen*, groupe national-corporatiste dirigé par Joris Van Severen, assassiné à Abbeville en mai 1940 par des militaires français.

J.R. Hagemans allait rédiger une Charte de la Jeunesse Rexiste et de ses Serments. L'esprit de discipline y était développé à outrance, *Plier ou Partir*, telle était la devise.



En 1941, ces Serments de la J.R. se transformèrent en *Organisation de la Jeunesse Nationale-Socialiste - O.J.N.S.*, le Prévôt affichant de plus en plus une admiration béate pour la *Hitler-Jugend* (il rencontra Baldur von Schirach), dont il convoite les ressources pour financer son propre mouvement de Jeunesse. C'est qu'il désire imposer celle-ci comme seule et unique organisation de Jeunesse d'Ordre Nouveau en Wallonie et dont, bien sûr, il serait le Chef unique et incontesté.

En fait, Hagemans rêvait de former une jeunesse politique à idéologie nationale-socialiste basée sur :

- l'idée bourguignonne, rêve de Joris Van Severen, dont il était un disciple, et qui devait conduire à la reconstitution des XVII Provinces<sup>4</sup>;
- les Saga scandinaves et islandaises qu'Hagemans n'hésita pas à qualifier de "tradition nationale";
- le sentiment national;
- le principe selon lequel les Wallons représentaient un type moyen-germanique.

C'est dans cet état d'esprit qu'il fut décidé, lors du premier appel pour la Légion Wallonie en juillet 1941, que la Jeunesse rexiste partirait en bloc ou pas du tout. Non pas qu'il y eut incompatibilité idéologique - plusieurs chefs insistèrent et pas mal de jeunes

4 : Ensemble de territoires regroupés au XVIème siècle par les ducs de Bourgogne et l'empereur Charles Quint, qui en fit un État.



désiraient se porter volontaires - mais parce qu'Hagemans et ses responsables, plus particulièrement le groupe liégeois autour du futur chef d'État-major Jean-Pierre Quoirin<sup>5</sup>, étaient d'avis que le travail de formation des jeunes cadres n'était pas suffisamment avancé pour permettre l'abandon de ceux-ci devant les tendances sectaires des politiciens du Mouvement de Rex.

Pour apaiser les esprits et faire patienter les plus exaltés, Hagemans écrit :

*[...] Nous sommes vraiment à la pointe du combat national-socialiste dans ce pays. D'ailleurs, cela est logique, normal, juste. N'êtes-vous pas les Fils des volontaires de la Légion, mes camarades ? N'êtes-vous pas les Volontaires de la Légion restés au pays ?*

Les relations de la Prévôté avec la *Militärverwaltung* à Bruxelles n'étaient pas des meilleures. En février 1942, Victor Matthys, le chef du Mouvement de Rex en l'absence de Degrelle, fit connaître à John Hagemans la teneur d'une lettre émanant de l'*Oberfeldkommandantur* de Bruxelles par laquelle toute activité politique lui était dorénavant interdite, y compris la direction de la J.N.S.

Cette interdiction n'était pas un fait isolé puisque, à la même époque, plusieurs groupements d'Ordre Nouveau se virent opposer la même interdiction. Cette ingérence allemande émanait du département de la *Reichsjugendführung* qui, contrairement à ce qui s'était passé en Flandre, était mécontente de la lenteur apportée dans les efforts d'une unification de la Jeunesse d'Ordre Nouveau en Wallonie.

Des tensions s'étaient développées entre Hagemans et le lieutenant Rudolf Hemesath<sup>6</sup>, chargé de la coordination des Mouvements de Jeunesse d'Ordre Nouveau en Belgique. Dans un courrier adressé à un des ses proches collaborateurs, le Prévôt se laissait aller aux confidences suivantes :

*[...] Je sors de chez Hemesath qui part aussi au front, figure-toi (j'ai presque envie de rester ici du coup). Il est tout retourné en tous cas, a l'air très sensible à notre volonté de combattre "pour de bon" et a manifesté l'intention d'assister dimanche à notre réunion, puis de voir mon cadre. Je voudrais bien lui laisser une impression de force organisée et surtout que son remplaçant à Bruxelles, dont j'ai fait la connaissance en même temps, a l'air extrêmement bien disposé (tout autre chose que Hemesath !) [...].*

La mesure d'interdiction coïncidait étrangement avec un revirement spectaculaire dans l'attitude d'Hagemans. Alors que le 1er février 1942, dans un article paru dans le *Pays Réel*, il était encore question de la "*Légion de dedans*" (c'est-à-dire au pays), à peine quinze jours plus tard, il lançait son appel pour le front de l'Est. La décision était tombée le 10 février 1942. Dans une lettre confidentielle à son adjoint direct, il annonça :

*[...] il faut que nous, J.N.S., nous soyons les premiers à répondre, cette fois, à l'appel pressant du Chef ! J'ai*

**5** : Bressoux, le 25.01.1915. Chef d'état-major de la J.R. (depuis 17.01.1942). À la dissolution de la Jeunesse rexiste, il passera à la Jeunesse Légionnaire comme Inspecteur général.

**6** : Lt de la *Heer*. Délégué plénipotentiaire de la *Reichsjugendführung* (02.1941) en Belgique avec rang d'*Oberbannführer*.

*décidé que notre action se manifesterait désormais par la présence d'un groupe de combat (150 hommes) à la Légion. Nous aurons l'honneur de combattre en unité autonome sous l'étiquette de la J.N.S. Décision très grave, mais qui est EXACTEMENT dans la logique de notre action [... Plus loin encore ...] il me faut 150 engagements [...] je suis fort sceptique sur nos possibilités [...] je désire parler dimanche [15.02.1942] aux J.N.S. liégeois et alentours. Il faut que tous les J.N.S. y soient... les étudiants de l'Association des Étudiants Wallons (ADEW) de Léon Debotte doivent (tu parles !) m'entendre aussi ce même dimanche, évidemment pas ensemble car tu connais la susceptibilité des gens antirexistes qui s'y cachent. [...] ne rien dire ou faire savoir, par quelque moyen que ce soit, à ma femme, que je prévois samedi [...].*

Bref, tout comme Degrelle en 1941, Hagemans, poussé par les événements, n'eut plus d'autre moyen de sauvegarder son œuvre que de faire un détour par la collaboration militaire.

Douze jours après l'annonce de sa décision de recruter au sein de la J.N.S. un groupe de combat pour la *Légion Wallonie*, Hagemans dressa un bilan : septante-deux jeunes s'étaient portés volontaires<sup>7</sup>.

Recrutés en majeure partie parmi les cadres, Hagemans avait dû, pour arriver à ce résultat, littéralement écrémer son Mouvement. Restait la base dont l'engagement dépendait du choix fait par les chefs locaux. Celle de la province était plus difficile à manipuler parce que moins sous l'emprise charismatique du Prévôt. Les parents aussi étaient un obstacle majeur au renforcement du contingent de la Jeunesse, car plus d'un parent était opposé au projet de départ. Il y en eut même qui ne réussirent à récupérer leur fils qu'en dernière instance, dans le train en partance pour le camp d'instruction à Meseritz !



**Grand'Place à Bruxelles, départ du contingent du 10 mars 1942 (Coll. E. De Bruyne)**

Dans sa hantise d'atteindre absolument 100 volontaires (dans un premier temps Hagemans avait parlé de 150), il se tourna vers d'autres horizons. Se souvenant qu'il avait fait un stage au Service des *Volontaires pour le Travail en Wallonie-SVTW* -

**7** : Roland Devresse dans *Les Volontaires de la Jeunesse à la Légion Wallonie* - Chapitre II : *Le Recrutement du 2ème contingent de la Légion Wallonie*, p. 55. Inédit. Mai 1991. R. Devresse terminera la guerre comme SS-*Ustuf.* de la *Division Wallonie* et participera aux combats à l'Oder.

Hagemans fit une tentative de ce côté :

[...] *que nos camarades des Volontaires du Travail abandonnent en foule la pelle pour l'honneur de porter les armes [...]* (Pays Réel du 26 février 1942).

Les jeunes de conviction d'Ordre Nouveau non affiliés à un organisme structuré, peu nombreux d'ailleurs, qui se présentèrent au bureau d'engagement furent systématiquement approchés par Hagemans et... portés d'office sur les listes de la J.N.S.

Les officiers J.N.S. de Bruxelles, le fief d'Hagemans, étaient peu nombreux mais tous avaient répondu à l'appel de leur chef. La majorité des gradés du *Serment-École Joris Van Serveren* (Bruxelles) en avait fait autant. À eux seuls, ils représentaient un tiers des effectifs. Les Liégeois, par contre, qui ont toujours fait preuve d'un esprit de fronde et qui au fond n'ont jamais accepté ce "*Flamin*" (« Flamand » en Wallon, lisez Hagemans), étaient plus réticents que leurs camarades des autres provinces. La défection du Chef de Pays de Liège, Jean Massart, était symptomatique du désaccord qui existait entre le clan liégeois et Hagemans à qui l'on reprochait une attitude trop servile vis-à-vis de Degrelle. (Le groupe liégeois avait démissionné en bloc après le *Heil Hitler* proféré à Liège par le Chef du Mouvement de Rex le 5 janvier 1941). Un autre Liégeois, et non des moindres puisqu'il s'agit de Jean-Pierre Quoirin, chef de la Prévôté de la J.N.S., resté au pays pour épauler Roger Derwael, Prévôt en l'absence d'Hagemans parti pour le Front de l'Est, ne cacha pas son indépendance d'esprit et ne ménagea pas ses critiques. Ouvertement hostile à l'engagement de la Jeunesse dans les rangs de la *Légion Wallonie*, il se fit huer sur le quai d'embarquement de la Gare Nord lorsqu'il extirpa du train un jeune J.N.S. qui avait fugué pour s'engager et que ses parents réclamaient. Le Chef de Pays de la province de Hainaut, par contre, fut de la partie. Des six chefs de Serment que compta Bruxelles/Brabant, quatre suivirent leur Chef. Liège en fournit deux sur quatre, Namur était au complet avec deux Chefs de Serment tandis que le Hainaut afficha le plus beau score : 10 Chefs de Serment sur 10.



**Chevalier fidèle du Serment Notger I/10 de Liège**  
(Coll. E. De Bruyne)

En définitive, on peut avancer que le contingent Hagemans du 10 mars 1942 était composé d'un tiers de gradés, d'un tiers de candidats-gradés des

*Serments-Écoles* et le reste de Chevaliers<sup>8</sup> issus du rang. Hagemans n'avait pas été en mesure de fournir beaucoup plus. Il avait écrémé les cadres de son Mouvement et vidé les rangs des aînés en âge de porter une arme, les plus jeunes étant âgés de 15 ans.

Le 10 mars 1942, Hagemans, aidé par l'adjudant légionnaire Fernand Foulon<sup>9</sup>, l'adjoint de Jean Vermeire<sup>10</sup> dépêché en Belgique après les combats de Gromowoja-Balka fin février 1942 avec une mission de recrutement, parcourut les wagons à la recherche de jeunes volontaires qui ne faisaient pas partie de la J.N.S. et les affilia, également d'office. Cette manière de procéder peu orthodoxe lui permit de gonfler ses effectifs à 147 hommes.

En entraînant tous ces jeunes au front, Hagemans prenait une lourde responsabilité morale vis-à-vis des parents. Ces derniers furent-ils dupes ? Hagemans a-t-il volontairement ou involontairement minimisé l'action qu'il allait entreprendre ? Les parents reçurent-ils des garanties quant au non-engagement de leur enfant en zone de combat ? Lui-même a-t-il obtenu des engagements formels de Degrelle, d'une part, de l'autorité allemande, plus particulièrement la *Kommandostab Z<sup>11</sup>*, d'autre part ?

Questions délicates auxquelles il est difficile d'apporter une réponse claire. Il semble que vis-à-vis des parents, l'on ait délibérément laissé se propager l'idée que l'incorporation de la Jeunesse ne serait qu'une période spéciale de formation physique et de discipline d'une durée de six mois dans le camp de la Légion à Meseritz ; qu'en tout état de cause il ne pouvait être question de tâches de combat ou d'occupation pour le compte des Allemands, mais d'une simple utilisation d'installations et de moyens de ravitaillement, dont on ne pouvait disposer en Belgique.

Mais alors, que penser du projet de la lettre collective du 28 février 1942, non publiée, - et pour cause -, à l'intention des [...] *camarades restés au pays* [...] <sup>12</sup>.

[...] *Nous reviendrons avant que rentre la Légion toute entière [...]* *Ceux que le Destin aura marqués pour rester là-bas, aux confins du monde civilisé, nous vous rapporterons pieusement leurs noms et le récit de leurs souffrances [...]*.

**8** : Membres des *Serments de Chevaliers*. Un *Serment de Chevaliers* comporte deux équipes de *Chevaliers-francs* (douze à quatorze ans) et deux de *Chevaliers-fidèles* (quatorze à dix-huit ans). En l'espèce, il s'agit de *Chevaliers fidèles*.

**9** : Londres, le 18.03.1916. Employé. L.W. (08.08.1941). Cours d'officier à la *SS-Pz.Gren. Schule* de Kienschlag-Neweklau, 1<sup>e</sup> session (01.05.1944 - 09.09.1944). *SS-Ustuf.* (09.11.1944). *SS-Ustuf.* et Cdt de la *Cie Flak* de la *28.SS-Freiw.Gr.Div. Wallonien* (11.1944).

**10** : Londres, le 28.09.1918. Journaliste au *XXe Siècle*. L.W. (08.08.1941). Officier de liaison de Degrelle auprès du *SS-Hauptamt* à Berlin (06.1943-08.1944). Après-guerre, il sera à la base de la mise sur pied de l'*Asbl Les Bourguignons*, association regroupant les anciens combattants du Front de l'Est wallons. Décédé le 21.09.2009.

**11** : Organisme militaire chargé de la liaison entre l'administration militaire de l'Occupant et les formations paramilitaires d'Ordre Nouveau.

**12** : Documents Roland Devresse. – Archives de l'auteur.

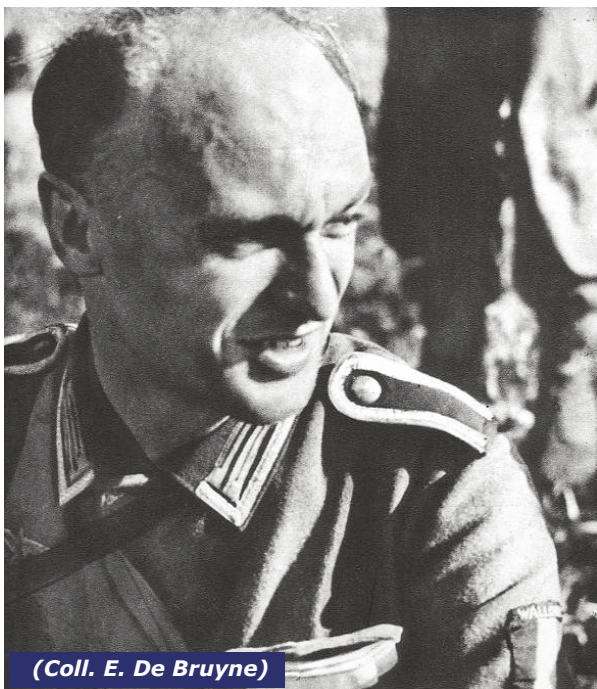


A peine arrivé au *Regenwurlager*, Hagemans fit, fin avril 1942, un rapide aller retour en Belgique. À l'occasion de ce déplacement, il se plaignit du non respect des conditions promises, notamment, et entre autres, la promesse que la formation théorique des cadres serait uniquement de son ressort, tandis que pour la formation pratique – lisez militaire –, il se ferait aider dans cette tâche par d'autres légionnaires du premier contingent.



Cachet du camp d'instruction de la Légion Wallonie. (Coll. E. De Bruyne)

L'instruction du deuxième contingent fut confiée, on le sait, à des Allemands. Il n'est pas exclu qu'Hagemans se soit rendu compte, un peu tard, de l'impossibilité de voir ses projets réalisés. Sa désillusion fut telle qu'il conseilla à certains de ses proches collaborateurs de ne jamais s'engager dans la *Légion Wallonie*.

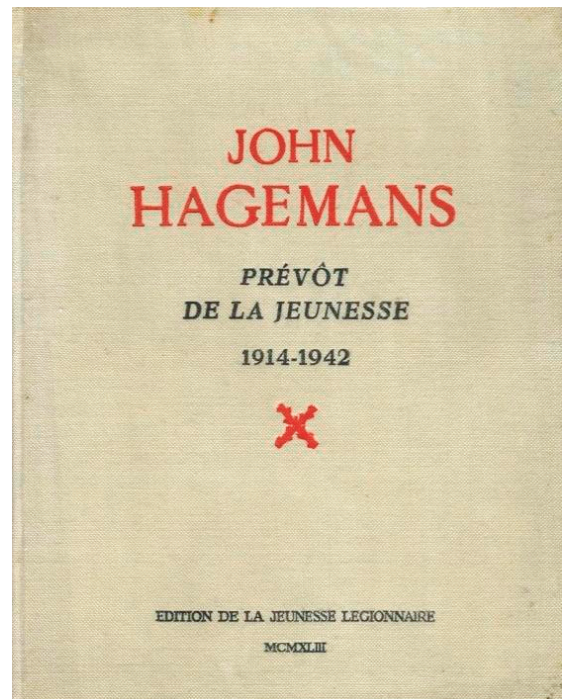


(Coll. E. De Bruyne)

Le sous-officier Hagemans est tombé à Tcherjakow (Caucase) le 26 août 1942, mortellement blessé par un éclat d'obus. Il fut promu *Leutnant* à titre posthume.

Qu'advint-il des jeunes qu'il avait entraînés sur le Front de l'Est ?

Au lieu d'être renvoyés dans leurs foyers comme ils s'y attendaient, ils continuèrent à servir dans les rangs de la Légion et furent jetés, au sein de la 3e Cie (dite de la *Jeunesse*) de la *Brigade d'Assaut Wallonie*, dans les durs combats de Tcherkassy avant de se retrouver en Estonie et ensuite en Poméranie et sur l'Oder, la plupart comme sous-officiers aguerris, une poignée comme officiers de front ; d'autres, plus nombreux, ne revinrent jamais.



(Exemplaire de luxe. Coll. E. De Bruyne)



## Les samizdat allemands sur le front de l'Est

Par Antony Beevor

Article inédit en anglais, tiré par l'auteur des archives russes. Traduction en français d'Yvonnick Bobe, traduction du dernier paragraphe, en allemand dans l'original, de Prosper Vandenbroucke.

Pendant mes recherches dans les archives russes, principalement au TsAMO, le Centre des Archives du Ministère de la Défense à Podolsk, je suis tombé sur un certain nombre d'exemples de samizdat<sup>1</sup> écrits par de simples soldats allemands sur le front Est. Ils ont été trouvés par des soldats de l'Armée Rouge, dans la plupart des cas apparemment, dans les poches des morts, ou, dans le cas de l'écrit le plus subversif, caché dans la doublure d'une capote. L'éventail est large, comprenant une parodie de Lili Marlene, des graffiti anti-guerre, un tract politique acerbe appelant au renversement d'Hitler, et des parodies d'ordres, à la fois drôles et, par moments, d'un sérieux révélateur. Seule la parodie de Lili Marlene était en allemand original. Tous les autres étaient des traductions en russe par les interprètes de l'Armée Rouge.

### Le samizdat de Noël 1941

« Noël n'aura pas lieu cette année pour les raisons suivantes : Joseph a été mobilisé dans l'armée. Marie est entrée dans la Croix-Rouge. L'Enfant Jésus a été évacué à la campagne avec les autres enfants (pour fuir les bombardements). Les Rois Mages n'ont pas obtenu de visa car ils n'ont pu prouver leurs origines aryennes. Il n'y aura pas d'étoile à cause du blackout. Les bergers sont devenus sentinelles et les anges sont désormais opérateurs téléphoniques. La mangeoire a été réquisitionnée par le Parti National Socialiste. La crèche est devenue une position de DCA. Le foin a été confisqué par l'armée. Il ne reste que l'âne, et personne ne peut fêter Noël seulement avec un âne. »\*

\*"Je ne comprends pas", a noté dans la marge un officier de renseignement de l'Armée Rouge. "D'où cela provient-il ?".



1 : Pamphlets

### Graffiti anti-guerre

Le Feldmarschall von Reichenau, commandant en chef de la 6ème Armée, explosa de rage en découvrant les exemples de graffiti suivants : « Nous voulons retourner en Allemagne » ; « On en a assez de tout ça » ; « On est sales et on a des poux et on veut rentrer chez nous » ; et « On n'a pas voulu cette guerre ». Reichenau, bien que reconnaissant que « de telles pensées et humeurs » étaient le « résultat d'une grande tension et de privations », rendit tous les officiers entièrement responsables des « dispositions morales et politiques de leurs troupes ».



### Un appel à la révolte de soldats allemands.

Ceci a été trouvé par un russe dans la doublure de la capote d'un soldat allemand tué en février 1942 près de Kaluga :

Comité des Soldats allemands

Lettre du Front n° 3 "La vérité, rien que la vérité".

Camarades, qui n'est pas dans la merde jusqu'au cou ici sur le front Est ? Et pour nous, on en a assez. Lorsqu'on lit le Journal du front, il semble que nous, les cochons du front, allons serrer les dents cet hiver, nous taire et attendre le printemps, mais personne ne peut parler d'attendre car les Russes ne restent pas les deux pieds dans le même sabot.

Ils nous battent ici, et nous devons fuir en abandonnant armes et équipements. Ceux dont le cerveau n'est pas gelé par le froid russe peuvent constater que la guerre contre la Russie est déjà perdue et que l'armée allemande sombre lentement et sûrement. Avant que le soleil puisse nous réchauffer de nouveau, nous aurons tous péri. Notre supériorité aérienne a disparu et en Afrique, où il est connu qu'il n'y a pas d'hiver sibérien, nous sommes battus par les Anglais. Maintenant l'Amérique est également entrée en guerre contre nous et nous savons qu'en 1918, l'entrée en guerre de l'Amérique fut la raison principale de la défaite allemande. Le diable sait ce que cette maudite guerre apportera au printemps à nos soldats et aux gens ordinaires en Allemagne. Les officiers supérieurs, les Nazis et les soi-disant autorités s'engraissent de la guerre. Le peuple n'a rien à part les souffrances et nous mourons en masse de la façon la plus misérable. Cette guerre est injuste ; c'est une guerre impérialiste absolument criminelle, menée au profit de ploutocrates allemands. C'est une guerre criminelle déclenchée par Hitler et elle conduit l'Allemagne en enfer.

Nous ne pouvons pas hésiter. Qui nous aidera si nous ne nous aidons pas nous-mêmes ? Il n'y a qu'une seule possibilité - arrêter cette guerre aussitôt que possible. Hitler doit être chassé et nous les soldats



*pouvons le faire. Le destin de l'Allemagne est entre les mains de ceux du front. Notre slogan pourrait être "À bas Hitler - Pour une paix rapide et honorable !".*

*Que faut-il faire ? Nous, qui croyons dans la fin de la guerre, devons nous unir. C'était difficile plus tôt, mais c'est maintenant possible, car nous ne sommes pas seuls. Nous sommes nombreux. Notre premier but doit être de constituer des comités de soldats dans chaque unité, chaque régiment, chaque division. Les choses bougent partout. Il y a un nouvel état d'esprit dans l'armée. Des groupes de camarades se forment - des comités de soldats œuvrant pour la paix pour sauver l'Allemagne des griffes de la guerre d'Hitler.*

*Camarades ! Si tu connais deux camarades qui pensent comme toi, teste-les et agit. Trouve des gens qui pensent de la même façon et formez un comité de soldats pour lutter contre la guerre.*

*Contre les mensonges nazis ! Pour la vérité des soldats ! La guerre signifie la mort de l'Allemagne.*



## Permission au pays

*Après les épreuves et le revers cinglant de la fin 1941 devant Moscou, les soldats allemands reçurent des consignes avant d'être autorisés à rentrer en Allemagne : « Lorsque vous êtes en permission, vous êtes sous la loi militaire et vous êtes toujours passible de punition. Ne parlez pas des armes, des tactiques ou des pertes. Ne parlez pas des mauvaises rations ou d'injustices. Le service de renseignement de l'ennemi est prêt à exploiter cela ».*

*Certains soldats produisirent leurs propres consignes humoristiques pour ceux qui retournaient dans la Mère Patrie. Elles en révèlent beaucoup à propos des effets brutaux du service sur le front Est.*

*« Notes aux permissionnaires. À conserver dans votre livret militaire.*

*Vous devez vous souvenir que vous entrez dans un pays National Socialiste dont les conditions de vie sont très différentes de celles auxquelles vous vous êtes accoutumés. Vous devez montrer du tact envers les habitants, vous adapter à leurs coutumes et réfréner les habitudes que vous appréciez tellement.*

*Vous devez faire attention à ce qui suit :*

### 1. Lors des trajets en train :

*Ne montez pas automatiquement dans les wagons de marchandises ou les wagons à bestiaux. Dans la Reichbahn il y a des voitures spécifiques pour les humains. Vous ne devez pas emporter les sièges et les vitres. Vous devez attendre d'être revenu en Russie pour le faire.*

### 2. Logement :

*Quand vous essayez de trouver un endroit pour passer la nuit, il n'est pas recommandé d'entrer simplement dans une maison et de s'allonger sur le plancher ou sur la cuisinière. L'étonnement du propriétaire de la maison serait compréhensible. Essayez de vous rappeler que de toute façon il y a une place pour vous...*

### 3. Passer la nuit :

*Les cuisinières que vous trouvez en Allemagne ne sont pas appropriées pour dormir dessus. Il y a à la place des objets rectangulaires recouverts de blanc que*

*vous trouverez dans les chambres. Ils peuvent être utilisés sans danger pour dormir, mais dans les cas où vous les trouvez à demi occupés, vous devez d'abord vérifier des détails personnels. Ce n'est pas parce que vous êtes un rude soldat que vous devez dormir sur un tas de foin.*

### 4. La nourriture :

*Ne défoncez pas le parquet ou autres sortes de plancher car les pommes de terre sont stockées ailleurs.*

### 5. Chauffage :

*Ce n'est pas utile de fracasser une maison abandonnée pour obtenir du bois de chauffage car les Allemands les construisent en pierre. En outre vous vous exposez à une réaction déplaisante de la bureaucratie Nationale Socialiste.*

### 6. Hygiène :

*Il n'est pas d'usage de sortir avec un seau pour chercher de l'eau. Laissez les habitants locaux vous montrer les robinets.*

### 7. Installations sanitaires :

*Des bassins bas en porcelaine d'une forme particulière avec un cadre de bois servent à certains usages au sujet desquels vous aurez avantage à interroger votre hôtesse. Après avoir fait d'une façon particulière, tirez sur la chaîne sur le côté. Ne soyez pas effrayé par le bruit. Ces bassins ne sont pas adaptés pour vous laver la figure ou vous raser.*

### 8. Couvre-feu :

*Si vous oubliez votre clé, essayez d'ouvrir la porte avec l'objet de forme ronde. N'utilisez une grenade qu'en cas d'extrême urgence.*

### 9. Les visites :

*En rendant visite, vos connaissances peuvent être surprises si vous inspectez le canapé pour voir s'il y a des punaises ou d'autres insectes avant de vous asseoir.*

### 10. Relations avec la population civile :

*En Allemagne, une personne qui porte des vêtements féminins n'est pas nécessairement un partisan. Mais, en dépit de cela, elle est dangereuse pour quiconque en permission du front, et le risque ne doit pas être sous-estimé. Leurs tentatives pour vous approcher doivent se heurter à un ferme "Comprends pas !"*

### 11. Habillement :

*Les mitrailleuses, les grenades et les bottes de combat ne sont pas de bon goût en retournant dans la Mère Patrie.*

### 12. Comportement dans les lieux publics :

*Dans les cafés et les théâtres, vous n'êtes pas obligés de vous mettre en position de défense tout azimut.*

### 13. Défense contre les partisans :

*Il n'est pas nécessaire de demander le mot de passe aux civils et d'ouvrir le feu si la réponse n'est pas la bonne. Si vous soupçonnez quelqu'un d'être un partisan, il faut aller à la police.*

### 14. Attention aux conversations :

*L'idée selon laquelle la population civile allemande ne comprend pas lorsqu'un militaire parle de façon cavalière est fautive. Ainsi, il est inenvisageable de dire à une jolie femme : "Toi la malpropre pleine de poux, ça ne te ferait pas de mal de te laver". Elle peut comprendre et être offensée. Dans ces cas là il vaut mieux parler en russe.*

## 15. Défense contre les animaux :

*Les chiens avec une mine attachée sur eux sont une spécialité de l'Union Soviétique. Au pire, les chiens allemands mordent mais ils n'explorent pas. Abattre chaque chien, bien que ce soit recommandé en Union Soviétique, ferait mauvais effet en Allemagne et vous devez l'éviter.*

## 16. Les dangers de l'excès d'alcool :

*Après le programme de traitement vers l'abstention subi sur le front Est, vous pourriez souffrir de conséquences catastrophiques en retournant à une consommation normale d'alcool. À la frontière, un permissionnaire serait bien avisé d'acheter un biberon gradué. Il devra boire une quantité plus importante chaque jour. Avant la fin de la permission, il devra inverser le processus et boire progressivement de moins en moins.*

## 17. Paiement des marchandises et des services :

*Selon des rumeurs avérées en Allemagne, il existe de nombreuses manières de dépenser l'argent. La plus habituelle est d'utiliser de la vraie monnaie. Des tickets ou des documents de réquisition avec un timbre de la Poste aux Armées ne seront pas acceptés par les gens sérieux.*

## 18. En général :

*En retournant à la Mère Patrie ne parlez pas de l'existence paradisiaque en Union Soviétique sinon tout le monde voudra venir ici et gâcher votre confort idyllique. »*



## Les poux et l'épouillage (anti-Nazi)

La nouvelle « Lili Marlene »

« Sous la lanterne, dans la petite maison

Ce soir je suis assis, et cherche un nouveau pou

Lequel m'a gâché toute la journée.

Et qui ne me dis rien de cette "Guerre éclair"

Ainsi va chaque journée, c'est une vraie plaie

En-dessous de ma chemise et tout autour de mon ventre

Là grouille, la vermine dénommée Gestapo et il n'y a rien de très sain

C'est pour cela que je me sens un petit vermisseau

Mais j'en suis vite venu à bout

Sa fin est une victoire.

Cela ira ainsi pour tous les poux

Si Hitler était un gros pou

J'aurais fait un bon ménage et un bon boulot

Ainsi je pourrais rentrer à la maison

(ou : alors il me renverra à la maison)

Et une fois là, l'épouillage pourra continuer

Au niveau de tous les poux nazis et avec grand bruit

Un jour ce sera le printemps et viendra le mois de mai

Et alors la plaie aura disparu pour l'éternité

La bande à Hitler aura vécu et je verrai tes yeux

Alors ce sera très beau ; n'est-ce pas Lili Marlene ? »

## Lili Marleen

Version originale de Lale andersen - 1938

Vor der Kaserne

Vor dem großen Tor

Stand eine Laterne

Und steht sie noch davor

So woll'n wir uns da wieder seh'n

Bei der Laterne wollen wir steh'n

Wie einst Lili Marleen.

(chorus) Wie einst...

Wie einst Lili Marleen.

(chorus) Wie einst Lili Marleen.

Unsere beide Schatten

Sah'n wie einer aus

Daß wir so lieb uns hatten

Das sah man gleich daraus

Und alle Leute soll'n es seh'n

Wenn wir bei der Laterne steh'n

Wie einst Lili Marleen.

(chorus) Wie einst...

Wie einst Lili Marleen.

(chorus) Wie einst Lili Marleen.

Schon rief der Posten

Sie briefen der Zapfenstreich

Ich kann drei Tage kosten

Kam'rad, ich komm ja gleicht

Da sagten wir auf Wiedersehen

Wie gerne wollt ich mit dir geh'n

Mit dir Lili Marleen?

(chorus) Mit dir...

Mit dir Lili Marleen?

(chorus) Mit dir Lili Marleen.

Deine Schritte kennt sie,

Deinen schönen Gang

Alle Abend brennt sie

Doch mich vergaß sie lang

Und sollte mir ein Leids gescheh'n

Wer wird bei der Laterne stehen

Mit dir Lili Marleen?

(chorus) Mit dir...

Mit dir Lili Marleen?

(chorus) Mit dir Lili Marleen.

Aus dem stillen Raume,

Aus der Erde Grund

Hebt mich wie im Traume

Dein verliebter Mund

Wenn sich die späten Nebel dreh'n

Werd' ich bei der Laterne steh'n

Wie einst Lili Marleen?

(chorus) Wie einst...

Wie einst Lili Marleen?

(chorus) Wenn sich die späten Nebel dreh'n

(chorus) Werd' ich bei der Laterne steh'n

Wie einst Lili Marleen?

(chorus) Wie einst...

Wie einst Lili Marleen?

(chorus) Wie einst, Marleen...

(chorus) Wie einst, Marleen.





## La participation de la Roumanie à Barbarossa

Par Alexandre Sanguedolce

**L**a Roumanie sort victorieuse et sans gloire de la Première Guerre mondiale et peut ainsi agrandir considérablement son territoire en se voyant attribuer la Transylvanie, la Bessarabie, la Bucovine et la Dobroudja. Afin de contrecarrer l'irrégentisme hongrois, elle va former la Petite Entente avec la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie sous l'égide de la France.

La crise économique des années 30, l'afflux de différentes nationalités par les nouvelles provinces dont les Juifs de Bessarabie et de Bucovine, la crainte de la contamination bolchevique par le tout-puissant voisin soviétique, la montée du fascisme, offrent aux partis d'extrême droite une tribune au Parlement. Parmi une multitude de partis, celui de Corneliu Zelea Codreanu appelé le Capitaine : la Garde de Fer. Il sera renommé à maintes reprises après dissolutions et reconstitutions et va jouer un rôle important dans le rapprochement avec l'Axe.

Le 10 février 1938, le roi Carol II impose une dictature royale, gouvernant sans le Parlement puis dissout les partis le 30 mars suivant. Codreanu est emprisonné et la Garde dissoute. Jugé et condamné à 10 ans de travaux forcés pour sédition, il est mystérieusement assassiné lors d'une "tentative d'évasion" alors que le roi est à Berchtesgaden auprès de Hitler.



**Le roi Carol II de Roumanie (1893-1953)**

Après les Accords de Munich, le 30 septembre 1938, les démocraties occidentales abandonnent l'Europe Centrale et Orientale à Hitler qui va redécouper les

frontières et redistribuer les territoires qui avaient été concédés lors des traités de paix de la Première Guerre mondiale.

En accord avec le pacte Ribbentrop-Molotov, signé le 23 août 1939, l'Allemagne et l'URSS se partagent les zones d'influence et les alliés de la Petite-Entente tombent tous sous le joug nazi. La Roumanie se retrouve isolée diplomatiquement. Le 28 juin 1940, elle doit rétrocéder à l'URSS la Bucovine du Nord et la Bessarabie.

Suite du 2ème partage de Vienne, le 30 août 1940, la Hongrie récupère la Transylvanie du Nord, quant à la Bulgarie, elle récupère en partie la Dobroudja, dans le delta du Danube, le 7 septembre 1940, après les accords de Craiova.

Ces pertes de territoires provoquent des troubles dans tous le pays et Carol II doit se résoudre à faire appel au général Antonescu, qui a la confiance des Allemands. Le 4 septembre 1940, le général s'attribue les pleins pouvoirs et demande au roi d'abdiquer en faveur de son fils Mihail. Le 6, Carol II part en exil et ne reverra plus jamais la Roumanie.

Le général Antonescu, militaire conservateur, gouverne avec les légionnaires de la Garde de Fer, d'inspiration quasi fasciste et antisémite, qui compte pas moins de cinq membres dans le gouvernement dont Horia Sima, successeur de Codreanu, au poste de vice-président. L'État Légionnaire est proclamé.

Le 23 septembre, Antonescu signe le pacte tripartite. Cependant, les légionnaires sèment des troubles dans le pays entier, Hitler choisit la carte « Antonescu », qui réprime durement un putsch de la Garde le 22 janvier 1941, Horia s'enfuyant en Allemagne, Hitler comptant l'utiliser comme moyen de pression contre le général. Antonescu prend le titre de Conducator.<sup>1</sup> La Roumanie bascule définitivement dans le camp de l'Axe, et voit dans la croisade contre le bolchevisme le moyen de récupérer la Bucovine et la Bessarabie.



**Le général Ion Antonescu (1882-1946)**

## L'Armée roumaine

Deux armées roumaines prennent part à Barbarossa : la 3ème armée du général Dumitrescu et la 4ème armée du général Ciuperca, en tout 21 divisions, 300 000 hommes dont une division d'élite : la Division de la Garde Royale. Il est à noter que les pertes territoriales ont amoindri le potentiel militaire.

La division d'infanterie roumaine s'inspire du modèle allemand : 3 régiments à 3 bataillons, un groupe de reconnaissance, un bataillon de pionniers d'assaut et 2 régiments d'artillerie.

Il existe 2 types de régiment d'infanterie :

- *vanatoari*, titre honorifique pour les régiments d'élite type chasseurs à pieds
- *dorobanti*, l'infanterie classique territoriale.

## Équipement du soldat roumain

Signe distinctif du soldat roumain, le casque d'acier hollandais modèle 23/27 est adopté en 1939. Il est courant de voir également des casques Adrian.

La coiffure traditionnelle est la capela remplaçant la boneta.



Casque hollandais M23

L'armement pour le fantassin est le fusil ZB 24 de 7,92 mm de fabrication tchèque, avec 2 cartouchières contenant 5 lames chargeurs de 5 cartouches.

L'arme de soutien est le FM ZB 30, calibre 7,92 mm fabriqué sous licence, adopté par l'armée britannique sous la dénomination Bren.



Fusil ZB24 proche dérivé du Mauser 98 de 1914

## La cavalerie

Les régiments de cavalerie sont de 2 types :

- *Rosiori*, l'élite de la cavalerie, regroupant 12 régiments
- *Calasari*, la cavalerie territoriale, 13 régiments.

Ces différences s'estomperont pour ne devenir qu'honorifiques. Il existe également un régiment de la Garde Royale.

## La 1ère Division blindée

Commandée par le général Ion Sion, elle regroupe le 1er régiment blindé, 1 régiment d'artillerie, 2 régiments de Vanatoari motorisés, 1 compagnie anti-chars, 1 compagnie anti-aérienne, 1 bataillon de reconnaissance et 1 bataillon de pionniers motorisés. Les blindés sont des R-2 (Skoda LT VZ 35 de fabrication tchécoslovaque).

## Ordre de bataille au 22 juin 1941

### Groupe d'armées Général Antonescu

- 3ème Armée roumaine du Général Petre Dumitrescu
- Corps de montagne, Général Aramescu : 1ère, 2ème et 4ème Brigades de montagne ;
- Corps de cavalerie, Général Racovita : 5ème et 8ème brigades de cavalerie ;
- IV Corps, Général Satanescu : 6ème et 7ème D.I.

Mission : reprendre la Bucovine du nord

- 4ème Armée roumaine du Général Nicolae Ciuperca
- IIIème Corps, Général Atanasiu : 35ème D.I. (res.), 15ème D.I. ;
- Vème Corps, Général Laventi : 21ème D.I., Division de la Garde Royale ;
- XIème Corps, Général Aurélian : 1ère et 2ème Brigades Infanterie de Forteresse.

Objectif : Chisinau( Kishinev).

- IIème Corps d'armée : 9ème et 10ème D.I.

Mission : protection des flancs, le long de la mer Noire.

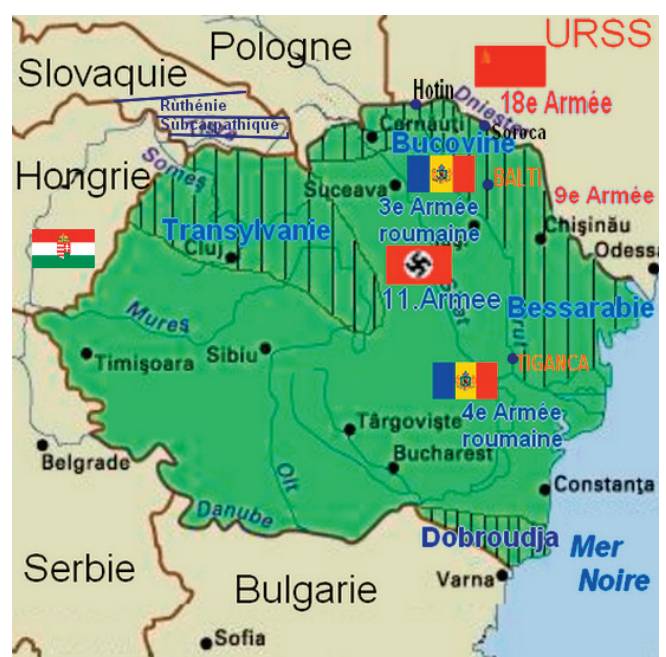
### 11. Armée du Général von Schobert

- XI. Armeekorps, Général von Kortzfleisch : 76. I.D., 293.I.D., 1ère D.B. roum., 6ème D.Cav. roum ;
- XXX. Armeekorps, Général von Salmuth : 198. I.D.,

8ème, 13ème et 14ème D.I. roum ;

- LIV. Armeekorps, Général Hansen : 50.I.D., 170 I.D., 5ème D.I. roum.

Objectif : Balti, Duborassy.



Disposition des forces à la veille de l'attaque



## Forces aériennes

GAL (Grupul Aerian de Lupta) Groupe Aérien de Combat du Général Celareanu.

- 1e Flotilâ Bombardement : 1er Grupul B. (SM-79B), 4ème Grupul B. (PZL - 37A) et 5ème Grupul B. (He-111 H3) ;
- 2e Flotilâ bombardement : 2ème Gr.B. (Potez 632), 82ème Gr.B. (Bloch 210) et 18ème Gr.B. ( IAR 37) ;
- 2e Flotilâ Observatie : 11, 12, 13 et 14 Grupul Observatie (IAR 37/38) ;
- 1e Flotilâ Vânătoare (chasse) : 5ème Gr.V. (HE-112 B), 7ème Gr.V. (BF-109 E) et 8ème Gr.V. (IAR 80).

La force aérienne royale roumaine (FARR) dispose d'une flotte aérienne hétéroclite provenant de Pologne (suite à la saisie d'appareils trouvant refuge en Roumanie en 1939), de France (principal fournisseur), de Grande-Bretagne (12 Hurricane et 40 Blenheim) puis, avec le renversement d'alliance, d'Allemagne et d'Italie.

Le GAL dispose, avant le déclenchement de Barbarossa, de 253 avions dont 205 opérationnels.



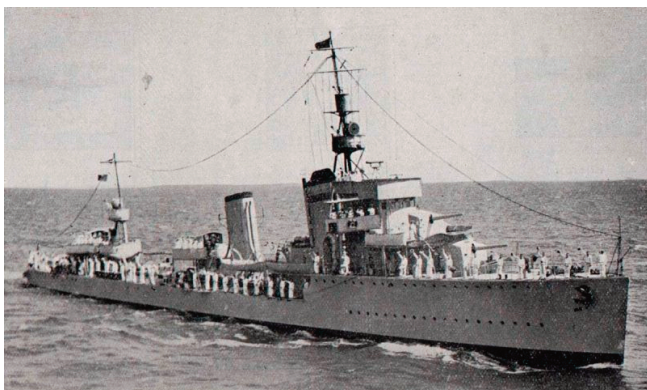
**Chasseur IAR80 de fabrication roumaine**

## Forces navales

La marine royale roumaine est composée de la flotte de mer et de la flotte fluviale.

### La flotte maritime

- 4 destroyers : NMS Regele Ferdinand, NMS Regina Maria, NMS Marasesti, NMS Mrarasti



**Destroyer de classe Regele Ferdinand  
Construit en Italie 1928-1929**

- 3 avisos : NMS Ghiculescu, NMS Stih, NMS Dumitrescu

- 3 corvettes : NMS Naluca, NMS Simeul, NMS Sborul
- 1 sous-marin : NMS Delfinul
- 3 torpilleurs : NMS Viforul, NMS Vijelia, NMS Viscolul
- 5 navires poseurs de mines.



**Sous-marin Delfinul  
construit en Italie en 1930**

### La flotte fluviale

Elle compte 7 monitors, 4 torpilleurs et 5 patrouilleurs. Une flottille de 20 hydravions et 6 batteries côtières complètent l'arsenal de la marine roumaine.

### Le déclenchement des hostilités.

Antonescu rencontre Hitler à Munich le 12 juin 1941 et est mis au courant des projets d'invasion de l'URSS. Le Conducator s'étant engagé dans la croisade contre le bolchevisme, comptant sur le nationalisme roumain pour récupérer la Bucovine du Nord et la Bessarabie annexées par le puissant voisin soviétique, il pense, en apportant une aide massive à l'Allemagne, récupérer la Transylvanie au détriment de la Hongrie.



**Antonescu et Hitler en 1941**

### Le début des combats

Les 3ème et 4ème armées roumaines, avec la 11. Armee du général von Schobert, positionnées le long du Prut, doivent rester sur leurs positions, attendant les instructions de l'OKW pour passer à l'offensive. Cette « drôle de guerre » consiste en des coups de mains, des activités de patrouilles et de pillonnages d'artillerie.

## Bataille navale en Mer Noire.

Le premier gros affrontement entre la Roumanie et l'Union Soviétique n'est pas une bataille terrestre mais se déroule sur les flots de la Mer Noire.

Les destroyers *Moskva* (classe Leningrad), et *Kharkov* quittent le port de Sébastopol suivis du croiseur lourd *Voroshilov* et d'une task force pour attaquer le port roumain de Constanza.

Le sous-marin roumain Delfinul repère les 2 destroyers qui ouvrent le feu (à 5 h 00) à 24 000 m sur les installations portuaires, faisant mouche sur la gare où un train de munitions explose, ainsi que des réservoirs de carburant.

Deux destroyers roumains prennent en chasse leurs homologues russes : le *Regina Maria* et le *Marasti*, et ouvrent le feu ainsi que les batteries d'artillerie côtières.

Les navires soviétiques lancent des fumigènes pour s'enfuir. À 5 h 20, le *Moskva* s'illumine, touché : les versions diffèrent mais vraisemblablement c'est une mine roumaine qui cause sa perte.

Sur les 344 membres d'équipage, seuls 69 peuvent être secourus par la marine roumaine et les hydravions, le *Kharkov*, impuissant ne peut que prendre la fuite, endommagé.

Pendant ce temps, le reste de la task force, approchant des côtes roumaines couvrent la retraite du *Kharkov*, mais le *Voroshilov* étant endommagé par une mine, les navires s'éloignent de la côte roumaine.



**Destroyer russe Moskva de classe Leningrad**

## Opération Munchen : La reconquête de la Bucovine du Nord et de la Bessarabie (du 2 au 25 juillet 1941).

### Les opérations en Bucovine du Nord

Le 2 juillet 1941, la 7ème D.I. de la 3ème Armée roumaine (général Dimitrescu) démarre l'offensive générale, en franchissant le Prut, après un pilonnage d'artillerie. La 18ème Armée soviétique, talonnée par les Allemands, parvient à contenir les Roumains mais doit se replier derrière le Dniestr.

Le Corps de montagne du général Avramescu atteint Cernauti, capitale de la Bucovine du Nord le 5 juillet. La prise de la ville d'Hotin achève la conquête de cette province et la 3ème armée se déploie le long du Dniestr à la poursuite des troupes soviétiques en retraite.

Ces opérations s'achèvent le 9 juillet, la province était reconquise en une seule semaine.

### Les opérations en Bessarabie

La 11ème Armée du général von Schobert démarre l'offensive en engageant la division blindée roumaine en direction de Soroca sur le Dniestr puis en la redéployant pour prendre la ville de Balti le 12 juillet. Chisinau (Kishinev), capitale de la Bessarabie est repris le 16.

Au sud, la division de la Garde Royale et la 21. Div. Inf. (4ème armée) rencontrent une forte opposition à Tigança, sur le Prut, l'artillerie soviétique pilonnant ces positions. L'appui aérien du GAL permet d'en venir à bout, mais les lignes adverses ne sont franchies que le 15 juillet, au prix de fortes pertes. Le Dniestr est atteint le 25 juillet.

La Bucovine du nord et la Bessarabie retournent à la Roumanie au bout d'une campagne de 3 semaines : l'affront de l'année précédente est lavé. Néanmoins, le prix humain est assez élevé : 4 271 tués, 12 326 blessés et 6 168 disparus.

### Du Dniestr à Odessa :

Après avoir reconquis les provinces orientales, la 3ème armée roumaine reprend l'offensive sur les talons de la 18ème armée russe et prend position sur la rive opposée du Dniestr. La STAVKA ordonne d'éradiquer les têtes de pont mais l'arrivée de la Brigade de Montagne roumaine refoule la contre-offensive. Afin de poursuivre la retraite des armées soviétiques, un détachement motorisé « colonel Radu Korn » est mis sur pied. Le 10 août, sur le Bug, les Roumains rencontrent d'autres alliés de l'Axe : le *Corps Mobile hongrois*, leurs ennemis héréditaires.

### Le siège d'Odessa (8 août-16 octobre 1941)

La 4ème armée roumaine du général Ciùperca se voit attribuer la mission (directive n°31) de prendre la ville portuaire d'Odessa au bord de la mer Noire. C'est une ville puissamment fortifiée (POO : district de Défense d'Odessa), protégée par 3 lignes de défense : la première, longue de 80 km à 25/30 km du centre d'Odessa, la seconde longue de 25 km à 6/8 km et la troisième à l'intérieur de la ville. Le général Safronov est le commandant de l'armée du Littoral regroupant la 25ème et 91ème division de fusiliers, la 9e division de cavalerie, la 421ème division d'infanterie de marine, 1 régiment du NKVD soit 35000 hommes et 140 pièces d'artillerie. Lors du siège, des renforts seront acheminés par la mer, la garnison atteindra alors 80000 à 90000 hommes.

La base navale est dirigée par le contre-amiral Joukov. Le croiseur Komintern sert d'appui feu avec d'autres navires de la Flotte de la Mer Noire.

### L'attaque frontale

2 corps d'armée doivent s'emparer de la ville portuaire : le 3ème Corps (3ème D.I., 7ème D.I. et 11ème D.I.) venant par l'ouest et le 5ème Corps (15e D.I., 1e Brigade de Cavalerie et la 1e Division Blindée). L'état de siège est proclamé à Odessa. Le 10 août la 1ère DB réussit à s'approcher de la 2ème ligne de défense mais est stoppée par la résistance acharnée des défenseurs. Le 13, l'encerclement complet est réalisé.

Après avoir marqué une pause, l'offensive reprend le 15 août, mais les assiégés réussissent à repousser les assauts de la Garde et se permettent de mener des contre-offensives. Le GAL (*Grupul Aerian de Lupta* :



groupe aérien de combat) avec l'aide de la Luftwaffe, va opérer en soutien des troupes au sol.

## L'attaque sur les flancs.

Une nouvelle offensive le 18 août permet un gain de positions assez important sans toutefois entamer les défenses soviétiques. Le 28, les 1e, 4e et 11e Corps repartent à l'assaut mais ne peuvent perforer le rideau défensif et doivent à leurs tours repousser des contre-attaques.

Début septembre, malgré l'ampleur des moyens mis en œuvre, le siège s'éternise et des renforts sont acheminés. Du côté des assiégés, la flotte de la Mer Noire ravitaille la ville et convoie des troupes également.

## Le Conducator prend les affaires en main.

Le nouveau et autoproclamé maréchal Antonescu arrive sur place pour superviser les opérations le 17 septembre. Le général Ciuperca est limogé et remplacé par le général Iacobici. Une opération amphibie permet de faire débarquer la 157ème division de fusiliers. L'artillerie roumaine s'étant rapprochée des défenses commence à bombarder le port. Le GAL et la Luftwaffe s'en prennent aux dépôts de munitions, aux réservoirs d'eau et d'essence. L'aviation roumaine ne dispose plus que de 91 appareils en état de vol en raison du manque de pièces de rechange pour des avions provenant de divers horizons.

Mi-septembre, l'armée roumaine n'est toujours pas en mesure de prendre la ville.



## La fin du siège.

En raison de l'avancée de von Manstein en Crimée, la STAVKA décide d'évacuer Odessa. Une opération de diversion va permettre l'évacuation de la garnison.

L'ordre d'évacuation commence le 6 octobre au nez et à la barbe des Roumains. Pendant une dizaine de jours 86000 combattants sont exfiltrés, ainsi que 150000 civils. L'aviation roumaine manquant d'avions torpilleurs ne peut empêcher leur embarquement. Le 16 octobre, les troupes roumaines pénètrent dans Odessa.

La défense héroïque durant 73 jours valut à Odessa la médaille d'or et la médaille de l'Ordre de Lénine.

Les pertes des deux camps s'estiment à 17729 morts, 63345 blessés et 11471 disparus pour les Roumains et 16578 morts ou disparus et 24600 blessés dans les rangs soviétiques



**Infanterie roumaine**

<http://www.flamesofwar.com>



**La forteresse d'Odessa, abandonnée par sa garnison**

<http://la-guerre-au-jour-le-jour.over-blog.com>

## La contribution de la République de Biélorussie à la victoire de la Seconde Guerre mondiale

Par l'Ambassade de Biélorussie en France

**A** la veille d'un événement important, le 66ème anniversaire de la libération de l'Europe des occupants hitlériens et de la fin de la Seconde Guerre mondiale, il convient de se rappeler quel prix payé par les Biélorusses qui ont lutté pour la liberté au sein de l'Union Soviétique et pour la victoire commune sur le nazisme.

Le 22 juin 1941, le territoire de Biélorussie fut le premier à subir des bombardements massifs (dizaines de milliers de tonnes de bombes d'aviation et de tirs d'obus d'artillerie) qui préparaient la route pour les divisions blindées du groupe d'armées « Centre » – le plus puissant des trois groupements fascistes sur le front Oriental. Et la Biélorussie, dès le premier jour de la guerre, qui est entrée dans l'histoire de notre pays sous le nom de « Grande Guerre nationale », érigea une vive résistance face aux occupants, pourtant persuadés de leur impunité.



### Des combats héroïques

Le matin du 22 juin, le lieutenant biélorusse P. Riabtsev détruisit, le premier dans l'histoire de la Grande Guerre nationale, un avion ennemi au-dessus de la ville de Brest, puis ce fut l'instructeur politique en chef A. Danilov qui en fit de même aux alentours de la ville de Grodno. Malgré les pertes colossales de notre aviation – jusqu'aux trois quarts de la flotte furent détruits sur les aérodromes – les pilotes firent décoller les avions non endommagés et, presque sans appui, attaquèrent l'ennemi. Au cours de cette première journée de guerre, plus de cent avions allemands furent abattus au-dessus de la Biélorussie, tandis que le 26 juin 1941, Nikolai Gastello et son équipage dirigèrent leur avion en feu vers une colonne de chars et de camions-citernes ennemie, signant une action d'éclat encore très connue chez nous.



«...jusqu'aux trois quarts de la flotte furent détruits sur les aérodromes...»

Réputée également, l'héroïque résistance de la forteresse de Brest dont les défenseurs, bien que blessés, sans nourriture, sans eau et sans médicaments, résistèrent pendant quatre jours aux fascistes avec acharnement et sans espoir de ravitaillement, la forteresse étant totalement cernée.

Non loin de la ville de Grodno, un poste frontière, contrôlé par le lieutenant V. Usov à la tête de quelques dizaines de personnes, pendant une dizaine d'heures, repoussa les attaques de plusieurs bataillons nazis. Personne n'a survécu. La ville de Mogilev a, quant à elle, résisté à l'ennemi pendant 23 jours.

La résistance, rencontrée par les nazis, fit échouer leurs plans d'invasion éclair de la ville de Moscou et ceux de la dislocation et de la destruction de l'Union Soviétique. À la fin du mois de juillet 1941, les armées fascistes furent contraintes de stopper l'offensive sur le front Oriental et de passer à la fortification des flancs du groupe des armées « Centre ». Et au mois d'août, le commandement du Troisième Reich dut reconnaître le fiasco total de sa « guerre éclair ».

### Une idéologie génocidaire

Quand les idéologues hitlériens élaboraient le plan d'asservissement de la population de l'Union Soviétique, ils cataloguaient les Biélorusses comme accommodants, obéissants et prêts à la coopération avec les autorités d'occupation. Selon le plan « Ost », les autorités de l'Allemagne planifiaient de faire disparaître ou de faire émigrer à l'Est les trois quarts de la population biélorusse, selon des critères de race et d'engagement politique, et d'utiliser le dernier quart en tant qu'esclaves agricoles. Ces plans étaient clairement établis dans des documents officiels et secrets de l'état-major allemand qui furent publiés lors du procès de Nuremberg. Les nazis s'étaient fixé pour objectif de transformer la Biélorussie en annexe de ressources agraires de l'Allemagne, en la soumettant aux commissariats du Reich et en attribuant les territoires biélorusses à l'Ukraine, à la Prusse Orientale et à la Lituanie pour établir sur notre terre leur « Ordre nouveau ».

Cet objectif prit la forme **d'un génocide cruel du peuple biélorusse.**



## Des destructions importantes

La tragédie de Khatyn, dont les habitants furent brûlés vifs par les nazis à cause de leur aide aux partisans, est connue. Mais peu de personnes savent que, pendant les trois années de l'occupation de la Biélorussie, 618 villages Biélorusses ont partagé le sort de Khatyn. En effet, durant ces années, 209 villes et localités de Biélorussie, sur 270, furent détruites et brûlées ; sur 9 200 villages, ruinés par les occupants, presque 4 700 furent anéantis avec une partie de leur population et rien que dans la région de Vitebsk, 243 villages furent incendiés deux fois, 83 villages le furent trois fois et 22 villages quatre fois et plus.

Plus de 2,2 millions d'habitants, furent tués par les fascistes en Biélorussie pendant l'occupation et 400 000 habitants envoyés en Allemagne où, soumis aux travaux forcés, beaucoup ont trouvé la mort en territoire étranger. Aucun pays européen n'a connu de telles pertes ni avant, ni après. Pendant trois ans, la machine de guerre hitlérienne tenta de mettre à genoux la République en faisant mourir de faim les vieux, les femmes, les nourrissons, en les livrant aux chiens, par pendaison, brûlés vifs ou enterrés vivants. Sur la terre biélorusse, les fascistes ont organisé 2 700 camps de concentration, des centaines de prisons et de ghettos.

En entrant dans des villes biélorusses libérées, les soldats de l'Armée rouge les trouvèrent presque vides : à Vitebsk, les fascistes avaient tué plus de 50 000 habitants et en avaient déporté 20 000 en Allemagne pour les soumettre aux travaux forcés ; à Moguilev, plus de 70 000 prisonniers de guerre et 10 000 habitants avaient été tués et plus de 2 000 femmes et enfants déportés... Sur une population estimée à 112 000 habitants avant-guerre, il ne restait dans cette ville qu'un peu plus de 10 000 habitants. Durant l'occupation, les fascistes tuèrent et torturèrent 120 000 habitants de la ville de Minsk et en déportèrent 40 000. Au camp de concentration Trostenets, dans la banlieue de Minsk, plus de 200 000 citoyens de l'URSS et de plusieurs pays européens trouvèrent la mort.

Les nazis incendièrent une grande partie de la Biélorussie : plus de 1 200 000 maisons, hôpitaux et écoles furent brûlés ; 85 % des entreprises industrielles, des kolkhozes et des sovkhozes furent détruits et pillés ; les trois quarts des logements et presque tous les bâtiments sociaux furent anéantis, y compris plus de 6 000 écoles, plus de 200 bibliothèques, près de 5 000 théâtres et 2 000 hôpitaux. Presque toutes les capacités énergétiques furent détruites et la superficie des terres cultivées diminua de moitié.

Plus de 50 % de la richesse nationale fut anéantie pendant la retraite de l'armée nazie qui utilisa la tactique de « la terre brûlée ». À Minsk, réduite en ruines, il ne restait plus que quelques dizaines de maisons et 19 entreprises sur des centaines.

À la libération de la République, 3 millions de personnes étaient sans abris et durant l'été 1946, plus de 50 000 familles logeaient dans des huttes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la Biélorussie a perdu plus d'un quart de sa population. C'est l'héritage le plus terrible que l'occupation nazie nous ait laissé.



«...À Minsk, réduite en ruines, il ne restait plus que quelques dizaines de maisons...»

## La résistance

### Les partisans

La Biélorussie est une nation européenne qui a démontré par des actes, et pas seulement par des mots, qu'elle n'accepte pas l'esclavage et le génocide. Tout au long de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, il n'y a pas eu de mouvement de résistance de masse semblable à celui qui s'est déroulé en Biélorussie pendant l'occupation.

Dès le début de la guerre, les premiers détachements de partisans ont commencé à se former spontanément. Le 28 juin 1941 le groupe de V.Korzh, fort de 60 personnes, a engagé le premier combat avec les envahisseurs non loin de la ville de Pinsk tandis que les civils, par milliers, quittaient les villes et les campagnes pour se réfugier dans les forêts.

Plus de 400 000 combattants se regroupèrent au sein d'au moins 200 brigades et 1 500 détachements de partisans, et luttèrent activement sur le territoire Biélorusse. Une grande partie de la population assistait les partisans en leurs portant secours dans la mesure du possible par la fourniture de denrées alimentaires, de médicaments, de logements et d'informations. L'importance des actions engagées, le nombre des combattants, l'envergure du territoire, le niveau du commandement, font que le mouvement des partisans Biélorusses peut être considéré comme une armée régulière luttant sur un vrai front à l'arrière des lignes ennemies et dépassant presque trois fois en nombre les troupes alliées débarquées en Normandie au mois de juin 1944.

Au cours des années de résistance, les patriotes biélorusses tuèrent plus de 500 000 nazis, dont 50 généraux et autres gradés élevés de l'armée allemande, détruisirent presque mille états-majors, firent exploser plus de 800 voies ferrées et presque 5 000 ponts routiers, anéantirent presque 150 000 chars et automitrailleuses, plus une centaine d'avions.

C'est en Biélorussie que la notion de « bataille du rail » est née. À l'automne 1943, pendant les combats en Biélorussie, les partisans réalisèrent une opération de diversion à grande échelle connue sous le nom de « Concert » qui se traduit par une perte de presque 50 % du potentiel des chemins de fer biélorusses et qui provoqua une véritable crise de ravitaillement pour l'armée allemande qui dès lors peina aussi à acheminer ses troupes de réserve sur le front Oriental. À l'été 1944, un formidable coup fut porté par les partisans sur tout le territoire de la Biélorussie occupée : la circulation des trains sur les voies principales fut paralysée, bloquant l'évacuation et la retraite des fascistes.

En tout, durant la guerre, nos partisans firent dérailler plus de 11 000 convois ennemis avec troupes et matériels de combats.



*«...durant la guerre, nos partisans firent dérailler plus de 11 000 convois ennemis...»*

Le commandement de la Wehrmacht fut forcé de détacher des forces considérables pour la lutte contre les partisans, les retirant ainsi des autres fronts en envoyant notamment en Biélorussie des renforts qui auraient pu être utiles ailleurs en Europe. Pendant les trois années d'occupation, les fascistes réalisèrent 140 opérations punitives à grande échelle avec des avions, des chars et de l'artillerie lourde contre les partisans et la population qui les supportait. Les nazis misaient sur l'intimidation des populations mais ils obtinrent l'effet inverse : le mouvement de la Résistance s'élargissait et se faisait rigoureux.

## Les résistants

À côté des partisans, plus de 70 000 résistants antifascistes biélorusses, oeuvrant clandestinement dans les villes et dans les cités rappelaient aux occupants fascistes qu'ils se trouvaient sur la terre d'autrui. Les résistants diffusaient des tracts, sabotaient les entreprises industrielles, tuaient des Allemands, cachait dans leurs maisons des Juifs, des soldats blessés et des officiers de l'Armée rouge. Des dizaines de milliers de personnes doivent leurs vies au courage des résistants : ainsi à Minsk, 10 000 condamnés à mort et des prisonniers du ghetto furent sortis de la ville et conduits chez les partisans grâce aux 9 000 personnes que comptaient les réseaux de résistance dans cette ville. Pendant l'occupation, les résistants réalisèrent plus de 1 500 diversions dont la plus connue fut l'opération de la liquidation du gouverneur fasciste en Biélorussie W. Kube. En 1941-1942, rien qu'à Vitebsk, il y eut plus de cinquante organisations clandestines. Les antifascistes luttèrent contre l'ennemi dans des dizaines de villes : Borisov, Zhlobin, Mosyr, Kalinkovitchi et d'autres. La gloire du groupe de Konstantin Zaslonov, qui opéra dans un des plus grands réseaux de chemins de fer Biélorusses, Orsha, a franchi les frontières du pays.

La Biélorussie ne s'est pas soumise aux fascistes. En 1943, pendant l'occupation, les partisans contrôlèrent 60 % du territoire biélorusse malgré toute la puissance de la machine militaire des nazis et de leurs actions punitives cruelles.

## Les Biélorusses dans l'Armée rouge

Le fait suivant témoigne de l'ampleur du mouvement

populaire en Biélorussie : 100 000 partisans et résistants clandestins biélorusses s'enrôlèrent en 1944 dans l'Armée rouge à l'offensive.

De plus, des dizaines de milliers de nos soldats et officiers, de partisans et de résistants clandestins combattirent en première ligne pour la libération de la Biélorussie durant l'automne et l'hiver de 1943-1944. Aux mois de juin et d'août 1944 le monde entier fut témoin d'une des plus grandes opérations stratégiques de l'Armée rouge de la Seconde Guerre mondiale : l'opération « Bagration » de libération de la Biélorussie, durant laquelle plus de 500 000 soldats et officiers allemands furent tués ou capturés. Près de 30 divisions allemandes disparurent en 10 jours signant la fin du groupe d'armées « Centre ».



*«...Plus de 400 000 combattants se regroupèrent au sein d'au moins 200 brigades...»*

Le succès de cette opération, qui se traduit par l'arrivée de l'Armée rouge aux frontières de l'URSS, contribua à la défaite ultérieure de l'ennemi en Ukraine, aux pays Baltes et en Prusse Orientale. Sans cette victoire en Biélorussie, l'ouverture du Deuxième front en Europe en juin 1944 n'aurait pu aboutir.

Près de 1,5 million de Biélorusses luttèrent contre l'ennemi au sein de l'Armée rouge, montrant des exemples de courage et participant à toutes les grandes batailles de la Grande Guerre nationale.

Le corps de cavalerie conduit par L.M. Dovator, originaire de la région de Bechenkovitchi en Biélorussie, semait la terreur chez les fascistes pendant le combat pour Moscou : sur les arrières de l'ennemi, il détruisait les états-majors et les garnisons, faisait sauter les ponts, anéantissait les lignes de liaison. L.M. Dovator est tombé en héros au mois de décembre 1941.

Des dizaines de milliers de soldats biélorusses luttèrent aux côtés des soldats russes, ukrainiens, kazakhs, tartares, juifs et d'autres nationalités contre les nazis pendant le combat sur l'Arc de Koursk. Le pilote A.K. Gorovets, fils d'un paysan du village de Mochkany, de la région de Vitebsk, en regagnant seul son aérodrome le 6 juillet 1943, engagea un combat contre 20 bombardiers ennemis et en abattit 9. Il est le seul pilote au monde à avoir abattu seul autant d'avions ennemis. A. K. Gorovets périt au cours du combat mais fut, pour la deuxième fois, honoré de la plus haute décoration de l'URSS – le titre de Héros de l'Union Soviétique. Des milliers de Biélorusses trouvèrent la mort sur la terre de Koursk.

Les deux pilotes féminines biélorusses G. I. Dokutovitch et P. V. Gelman participèrent aux combats



pour la presqu'île de Crimée. Durant la guerre P. Gelman réalisa 850 missions de combats – plus que de nombreux hommes.

Ces pilotes, originaires de Biélorussie, se sont rendus célèbres au cours des batailles non loin de la ville de Leningrad et dans le Caucase. Pendant le combat de Stalingrad, la 40ème division de la garde conduite par la pilote, originaire de la région de Mogilev, A. I. Pastrevitch, s'est distinguée par un courage exceptionnel.

Durant la liquidation du groupement d'ennemis Korsougne-Chevtchenko, la brigade blindée conduite par le Colonel M. V. Khotimsky, originaire de Brest, se fit remarquer pour la fidélité et les mérites exceptionnels montrés lors des opérations de guerre.

## La marine biélorusse

À l'automne 1941, dans la région de la Mer Baltique, le vice-amiral V. P. Drozd, originaire de la ville biélorusse Bouda-Kochelev, s'est rendu célèbre lorsque les navires de la marine Baltique sous son commandement effectuèrent une percée de Tallinn à Kronshtadt, sauvant ainsi les défenseurs de la presqu'île Hanko qui furent ensuite envoyés vers le front de Leningrad. V.P. Drozd périt en 1943.

Sur la Baltique nous nous souvenons aussi des combats du Capitaine de corvette S. N. Bogorade, originaire de la région de Vitebsk : son sous-marin coula sept navires ennemis. Le citoyen de Mogilev P. S. Boïtsov, qui servait sur le sous-marin légendaire « C-13 » et faisait peur même aux officiers expérimentés allemands, participa au naufrage de trois navires de transport ennemis. Les marins de la flotte se souviennent et respectent le Biélorusse A. I. Gurin sous le commandement duquel le contre-torpilleur « Grondé » combattit l'ennemi en se montrant digne de son nom.



**Vice-amiral  
Valentin Petrovitch Drozd**

## Les héros et la fin des combats

Durant la guerre, 20 généraux biélorusses furent commandants des armées, près de 40 furent à la tête des états-majors des armées et plus de 50 furent

commandants de corps d'armées. Plus de 300 000 militaires originaires de Biélorussie reçurent une décoration et parmi les 11 600 personnes honorées pendant la guerre du titre de « Héros de l'Union Soviétique » (la plus haute distinction de l'URSS), il y a 441 Biélorusses.

Quand en 1944 l'ennemi fut rejeté au-delà des frontières de l'URSS, les Biélorusses participèrent activement à la libération de l'Europe de la « peste brune », au sein de l'Armée rouge, et ils aidèrent à rendre la paix aux peuples européens.

Le pilote R. V. Boulatsky, originaire de la ville de Bobrouïsk, lutta contre l'ennemi sur les territoires de l'Ukraine, de la Roumanie et de la République tchèque ; il participa aussi à l'assaut sur Berlin, et effectua durant la guerre plus de 180 missions de combat.

Pendant la libération de l'Europe, les soldats biélorusses A. A. Zhuk, A. M. Douleba, A. Y. Lipounov, D. M. Piniaskov, A. A. Minin, Z. R. Lychtchenia, A. K. Chmygoune se rendirent également célèbres.

Les deux derniers fronts de la guerre, en Prusse Orientale, portaient des noms « Biélorusses ».

Durant le forçage des fleuves Neicé et Sprée, l'assaut de Berlin et la libération de Prague, les tankistes de la compagnie du lieutenant-chef A. A. Filimonov, originaire du village de Koutchin dans la région de Korma, se fit également connaître.

25 000 combattants biélorusses périrent dans les combats pour la libération de la Prusse Orientale et pendant l'assaut de Koenigsberg.

Les Biélorusses poursuivirent les fascistes jusqu'au Reichstag et le premier soldat à franchir les portes fut le sergent Petr Piatnitsky, originaire de la ville de Mozyr, qui a péri d'une balle ennemie. Parmi les premiers à participer à l'assaut du Reichstag, figurait aussi le sergent chef L. I. Prigozhy, ouvrier de la ville Bogoushevsk, qui tua dans le bâtiment huit soldats ennemis. Les soldats de transmission biélorusses du régiment d'infanterie numéro 756 K. Y. Kougatch et F. K. Eurch mirent au point la liaison avec le commandement du régiment sous un tir acharné.

## Les Biélorusses en Europe

La contribution des Biélorusses à la Résistance européenne est grande. Dès le début de l'occupation de l'Europe, plusieurs milliers d'entre eux, militaires, partisans et résistants clandestins évadés, ressortissants biélorusses déportés contre leur gré, luttèrent contre l'ennemi aux côtés des antifascistes étrangers loin des frontières de l'URSS.

En Europe, on connaît le nom de L. Y. Manevitch originaire de Moguilev qui entra dans le groupement de résistance du camp de concentration de Mauthausen et qui, après la mort du général D. M. Karbychev chef de ce groupement, se mit à la tête des prisonniers.

Le général D. F. Tsumarov, originaire de Biélorussie, grièvement blessé, fut fait prisonnier. Les fascistes l'envoyèrent dans un camp de concentration où il commença la résistance clandestine. Au printemps 1944, Tsumarov et ses camarades furent fusillés pour organisation d'évasions et propagande.

Les Biélorusses luttèrent aussi contre l'ennemi aux

côtés des partisans italiens. Dans la province d'Alexandrie, Alexandre, étudiant de 19 ans originaire de Minsk, fut un chef adjoint de la 16ème division d'Haribaldi « Vagano ». Alexandre fut tué au mois de décembre 1944 et l'histoire ne se souvient que de son prénom. En Italie A. K. Kiselev, originaire du village de Stary Stan, a aussi trouvé la mort. Il était un des combattants de la brigade d'Haribaldi « Matéothi ». N. S. Frolov, originaire de Biélorussie, âgé de 16 ans fut envoyé aux travaux forcés mais, quand il fut en Italie, il s'évada et rejoignit les partisans pour s'engager dans la lutte. Après l'élimination des fascistes, il reçut « Un Certificat d'honneur du Patriote » du gouvernement italien. Quelques dizaines de combattants originaires de Biélorussie occidentale luttèrent contre l'ennemi en Italie au sein du Deuxième corps d'armée polonais sous le commandement du général V. Anders. Avec les tireurs carpatiques, ils se rendirent célèbres pendant la percée de « la ligne Gustav » non loin de Monte Cassino, au mois de mai 1944, quand les alliés repoussèrent les hitlériens au-delà du Tibre. Les Biélorusses luttèrent aussi au sein d'une autre partie de l'Armée polonaise, formée sur le territoire de l'URSS non loin de la ville de Lenino.

L'ingénieur de la ville de Dzerzhynsk, A. V. Voronkov s'évada d'un camp de concentration et devint chef de l'état-major d'un détachement de partisans puis d'une brigade combattant sur le territoire Belge. Après la défaite des fascistes, il fut honoré du plus haut ordre militaire de la Belgique.

Dans la République Tchèque, la brigade K. Gotvalde lutta contre les Allemands sous le commandement de V. A. Kytinsky, originaire de la région de Lepel. Rien qu'au mois de septembre 1944, la brigade réalisa plus de 160 opérations infligeant des pertes énormes aux fascistes.

Des centaines de Biélorusses luttèrent aux côtés de la Résistance française. Des femmes, évadées au mois de mai 1944 du camp de concentration d'Airouville, créèrent un détachement féminin de partisans conduit par N. I. Lisovets, originaire de la ville de Minsk. Elles menèrent la lutte armée contre les fascistes sur le territoire français. La commandante du détachement N. I. Lisovets et sa compagne de lutte R. Z. Semenova-Fridzon furent promues au grade de lieutenant de l'armée française.

### L'hommage des Biélorusses aux combattants étrangers

Le peuple biélorusse se souvient et respecte aussi profondément les étrangers qui luttèrent pour leur liberté et leur indépendance : les soldats et les officiers de la première division polonaise Tadéouch Kotsuchko, sous le commandement du général Zygmunt Berling, qui subit des pertes énormes pendant les combats pour la libération de la Biélorussie durant l'hiver 1943 ; les antifascistes polonais, lithuaniens, lettons, autrichiens, espagnols, tchèques, roumains et bulgares qui combattirent aux côtés des détachements de partisans Biélorusses, participèrent à la résistance clandestine et qui sont morts en braves. Sur notre terre, un allemand, Héros de l'Union Soviétique Fritz Chmenkel, une résistante clandestine hongroise Tatiana Baouer, une partisane bulgare Lilia Karastoyanova, le commandant d'un détachement de partisans slovaques Yan Nalepka engagèrent leur dernier combat.

Les Biélorusses se rappelleront toujours l'exploit des pilotes français du fameux premier régiment « Normandie-Niemen » qui, pendant les plus dures années de la guerre, luttèrent contre les as fascistes dans le ciel de Biélorussie. Chez nous, nous honorons la mémoire des pilotes disparus, Bruno de Faletan, dont le nom est gravé sur le monument du mémorial près du village de Rylenki dans la région de Vitebsk ; Jacques Gaston, dont les restes reposent dans la fosse commune près de Tolotchine dans la région de Vitebsk ; et aussi leurs 40 camarades tués pendant la guerre aérienne contre l'ennemi. Les écoliers de l'école numéro 9 de la ville de Borisov, où se trouve le musée du régiment français, peuvent nommer chaque pilote du



« Lors de la bataille aérienne pour Doubrovno ont combattu ensemble et sont morts ensemble dans le même avions les aviateurs du régiment Normandie-Niemen Bruno de Faletans et Astakhov Serguei Mikhailovitch »

<http://normandie-niemen.forumpro.fr>  
photo de Serguei Lotariev

« Normandie-Niemen », qui menèrent leurs combats en Biélorussie, et raconter la glorieuse histoire du régiment qui a, à son actif, presque 270 avions allemands abattus. Au pied du monument aux héros, près de l'aérodrome de « Doubrovno » dans le village de Kopti de la région de Vitebsk, qui servait de base pour le régiment pendant la période de la libération de la Biélorussie, les fleurs ne sont jamais fanées...

Pendant les années de la guerre, les Européens donnèrent leur vie pour la liberté de l'URSS et de ses républiques, comme les Biélorusses donnèrent leur vie pour la liberté et l'indépendance de l'Europe.

Il y a 65 ans, notre peuple et cent autres peuples et ethnies de l'URSS ont payé un prix énorme pour la sauvegarde et le développement de la civilisation occidentale. C'est pourquoi les Biélorusses n'accepteront jamais certaines tentatives entreprises aujourd'hui en vue de « réécrire » l'histoire et de diminuer la contribution du peuple soviétique à la victoire commune sur le nazisme pendant la Seconde Guerre mondiale.



Masha Bruskina juste avant sa pendaison à Minsk en octobre 1941

La légende de la pancarte : « Nous sommes des partisans qui ont tiré sur des soldats allemands »

Elle avait... 17 ans



## Yakovleva (née Netchaeva) Antonina Petrovna

Par Jean-François Dorville Jacquin

**J**e suis née en 1926 dans le village de Novomarkovka, district de Kantemirovka dans la région de Voronej. J'ai entendu la nouvelle de la déclaration de la guerre pendant mes cours, à l'école de Médecine de Voronej où je préparais mon diplôme d'infirmière après le collège. C'était ma dernière année d'études.

Tous les étudiants se sont réunis près de la grande radio dans la rue. Personne ne voulait croire à cette affreuse nouvelle. On nous a donné un délai d'un mois pour passer tous nos examens et recevoir des destinations pour notre lieu de travail. J'ai été envoyée à Rossoch. J'y suis restée jusqu'au printemps.

Les Allemands arrivaient. La population civile commençait à s'enfuir. Il y avait plein de gens, de chariots chargés, de chevaux, de vaches...

L'évacuation avait commencé, et il fallait traverser le Don. Les gens fabriquaient des radeaux, ou bien prenaient des petits bateaux de pêche pour y mettre dedans leurs biens et leur bétail. Sur la traîlle à peu près de 3 km de l'endroit où je me trouvais, était rassemblée une énorme quantité de voitures, de gens et de bétail.



Hiver 1941 - Exode des populations devant l'avance allemande

Tout à coup les avions allemands sont arrivés et ont commencé à bombarder. Ce fut l'horreur absolue. En quelques instants, sur le pont il y eut une masse ressemblant à un énorme bifteck haché. J'ai vu des cadavres de gens et de bêtes, les restes de voitures et de bateaux flotter sur le Don.

Je fus sous le choc. Je pleurais. C'est surtout le petit bateau Rosa Luxembourg qui m'a marquée. Il n'avait plus d'équipage, plus de mécanisme de guidage. Il se cognait tout le temps contre la rive et continuait à flotter avec un sifflement triste et désespéré.

Le reste de notre « troupe » est ensuite arrivé dans la région de Vorobyëvka. Affamés, sans argent, ayant perdu tous nos biens pendant le bombardement, nous allions dans les champs avec des draps en guise de sac pour dépiquer le blé avec des bâtons. J'étais avec une camarade de l'école. Nous avons dépiqué beaucoup de blé, et rempli plein de sacs.

Soudain, nos bœufs ont commencé à galoper. Ils ont

eu peur d'œstres (grosses mouches parasites), et du coup tous les sacs remplis de blé tombèrent du chariot. Nous restâmes sans rien.

Deux jours après, deux militaires arrivèrent dans le village. C'étaient les gens du bureau de recrutement de Vorobyëvka. Ils ont dit que tous les réservistes devaient s'annoncer près du bureau de recrutement. C'est comme ça que j'ai eu ma convocation (avis).

Nous avons passé Boutourlinovka, Borisoglebsk. Le point de ralliement se trouvait dans le village de Gribanovka. Là-bas j'ai rencontré un monsieur qui connaissait bien mon père (lui-même au front - ndt).

Il m'a demandé :

- « Comment puis-je t'aider ma petite ? »

- « Envoyez-moi le plus vite possible à l'armée, j'ai faim. » (Jusqu'à maintenant on nous délivrait chaque jour 100g de pain et 100g de semoule).

C'est ainsi que je partis à Moscou pour rejoindre ma future unité. Je me souviens de ma première visite du métro. Avant de descendre, je me suis emmêlé les jambes sur l'escalator, et je suis tombée sur un monsieur devant moi. J'ai fait rire tout le monde. Ma division fut transférée, venant de Stalingrad. Elle était pratiquement détruite. Le point de ralliement était Solnetchnogorsk. La division reçut de nouveaux armements, du personnel, et nous sommes partis au front le 5 janvier 1942.

Arrivés à Bogoutchiar, nous avons traversé le Don en direction de Tchertkovo. L'Ukraine de l'Est passée, nous avons libéré Kiev. Pas loin de Kiev j'ai été blessée au genou, et ai passé 1 mois à l'hôpital.

Je touchais un salaire d'infirmière - 830 roubles, j'avais mon compte à la Caisse d'épargne.

Quand notre division a été encerclée (voir plus loin) j'ai perdu mon livret de la Caisse d'épargne, et avec ça toutes mes économies. Après la sortie d'encercllement, j'ai ouvert un autre compte.

Pendant ma permission en 1944, j'ai ainsi pu donner à maman 400 roubles. Vers la fin de la guerre j'en avais 2 000 ; avec cet argent, mes parents ont pu acheter un cochon (c'était important après la guerre pendant la famine de 1946-47).

Quant à moi, grâce à mes petites économies, j'ai pu partir à Voronej pour chercher du travail.

L'encercllement a eu lieu en direction d'Izum-Borviskoé, toute ma division a été détruite.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais perdu mon livret de la Caisse d'épargne, mais aussi le billet du membre de Komsomol, ce qui était important pour moi.

De plus, la perte de ce document aurait pu avoir des conséquences fâcheuses pour moi (un soldat soviétique ne devait pas perdre ses papiers - ndt).

Heureusement, j'avais eu le temps de cacher ma carte d'identité : je l'ai roulée et mise en haut de la tige de ma botte.

Alors pour moi l'encerclement a commencé le 23 février 1942.

Nous étions arrêtés dans un village.

Tout à coup j'ai entendu des cris : chars allemands, en arrière ! J'ai regardé au loin et j'étais horrifiée : sur toute la ligne de l'horizon il y avait des chars allemands. « *Fuir, il faut fuir, vite !* », cette idée est passée très vite dans ma tête.

Je me suis accrochée au bord d'une charrette avec des soldats et je continuais à courir avec eux. Les soldats m'ont pris par le col de mon manteau vous savez, comme on prend d'habitude les chats et hop ! J'étais dans la charrette.

Nos chevaux au galop, nous essayions de revenir en arrière.

Nous sommes arrivés jusqu'à un village, mais les gars se dirigeaient vers un champ.

Celui-ci étant couvert de neige, nous pouvions alors devenir une cible facile.

J'ai crié :

- « *Tournez dans le village, sinon dans le champ c'est notre mort immédiate.* »

Les gars m'ont obéi.

Après avoir fait quelques centaines de mètres j'ai remarqué un officier soviétique, il gémissait sur la neige. C'était mon commandant. Bien sûr nous l'avons pris aussi. Il était gravement blessé à la hanche. Nous avons ensuite dû de le cacher dans un tas de foin.

Nous sommes entrés dans la première maison du village. 15 habitants s'y trouvaient.

Ensemble, ils se sentaient plus en sécurité.

J'ai vite enlevé mon uniforme, la maîtresse de maison m'a donné sa jupe et sa blouse, sa veste et son foulard. On a vite caché mon sac d'infirmière dans le four.

Et tout à coup on a entendu : « *Gav, gav, gav* », un langage qui ressemblait à l'aboiement des chiens.

C'était les Allemands.

Mes dents cognaient les unes contre les autres.

Les Allemands sont venus en moto et en voiture, toute la rue en était remplie.

Quelques secondes plus tard, plusieurs Allemands sont entrés dans la maison. « *Partizanen ?* »

Ils ont attrapé le maître de maison, un monsieur déjà bien âgé, « *Partizanen ?* » Paf ! une balle dans la tête ; ils en ont pris un autre : paf !

Tous mes camarades-soldats ont été tués de la même manière devant mes yeux.

J'étais parmi les femmes et les enfants, habillée en civil ; c'est ce qui m'a sauvé la vie.

J'avais très peur d'une trahison : j'étais quand même lieutenant dans l'Armée Rouge...

La nuit tomba. Ce village plein d'Allemands était horriblement angoissant.

Une nuit de peur et de cauchemars. Personne ne dormait.

Les Allemands ne dormaient pas non plus.

Il y en avait qui partaient et d'autres qui arrivaient. Tout à coup, on a entendu quelqu'un toquer à la porte. Sursaut général. « *C'est moi, Makarenko, ouvrez-*

*moi.* » C'était le mari d'une des paysannes.

Il avait réussi à s'échapper pendant la tuerie.

Les Allemands avaient tué tous les hommes du village. Il était resté vivant par miracle : les Allemands avaient tiré sur lui plusieurs fois et l'avaient blessé.

Étant tombé, ils avaient dû penser qu'il était mort.

Son visage défiguré par les balles présentait vraiment une image horrible...

Au petit matin j'ai apporté à manger à mon commandant.

Dieu merci, il était toujours vivant.

Je lui ai fait un bandage et nous nous sommes dit adieu.

Il est resté aux bons soins des femmes du village et moi, je suis partie. Depuis je ne l'ai jamais revu.

Il fallait maintenant que je traverse la ligne du front pour rejoindre notre Armée.



**Les allemands viennent de quitter ce village...**

J'ai eu d'autres « aventures ».

J'ai fait la route de Lozovaya jusqu'à Borovaya à pied. Les bottes déchirées, toute épuisée, j'ai commencé à sortir de l'encerclement le 8 mars.

J'ai passé la nuit dans un village Nikolaïevka (Près de Slaviansk).

Le matin je suis partie ; il neigeait beaucoup.

J'ai pris un chemin qui menait vers Severny Donets.



Je contournais une petite vallée quand soudain j'ai vu à quelques pas devant moi deux chenillettes allemandes.

Une des chenillettes était embourbée dans la neige et l'autre essayait de l'en sortir.

Les Allemands m'ont vue toute de suite.

- « *Kome hier, matka* »

- « *C'est ma mort* » ai-je pensé sur l'instant.

Ils m'ont interrogée sur quelque chose, mais je ne comprenais pas.

- « *Ich vershtehe nicht* », c'est tout ce que je pouvais dire.

- « *Ah, idi, (vas-t-en)* », dit l'un d'eux avec exaspération.

Je n'ai pas demandé mon reste. J'ai eu vraiment de la chance.

À présent il fallait traverser Severny Donets.

L'eau glacée montait jusqu'à la ceinture.

J'étais déjà sur l'autre rive, mais celle-ci était tellement escarpée que je n'arrivais pas à sortir de l'eau.

Je tentais de m'accrocher aux herbes sèches, mais elles ne tenaient pas dans ma main.

Je ne peux pas dire combien de temps s'est écoulé, mais j'étais toujours dans l'eau glacée.

En plus, des échanges de tir des deux côtés du fleuve ont aggravé ma situation.

Mes forces me quittaient et le courant a commencé à m'emporter.

Mon regard est tombé sur un vieil arbuste qui me paraissait assez solide.

Je décidai de faire une dernière tentative pour me sortir de là.

Encore un petit effort et je tenais les fines branches. Hourra ! Les racines ne s'arrachaient pas !

Mais je n'avais plus la force de me tirer.

Mes yeux se sont fermés. Toute ma courte vie a défilé dans ma tête, mon village, ma famille, mes amis...

Et brusquement j'ai senti ma main attrapée par une autre. J'ai perdu connaissance.

Quand mon esprit est revenu à lui, je me suis aperçue que j'étais sur le dos de quelqu'un.

Nous étions dans une forêt de pin, le combat continuait, les obus explosaient partout.

J'ai entendu l'aboïement des chiens, donc on n'était pas loin d'habitations.

Dans le village, à côté de la route, j'ai vu un canon de 45 mm et des soldats.

Ils avaient des épaulettes avec des étoiles rouges. Oh la joie ! Les nôtres ! J'étais sauvée !

On m'a fait entrer dans une maison.

Un soldat m'a tendu un verre.

- « *Bois !* »

J'étais horrifiée.

- « *Je ne bois pas.* »

- « *Bois, on te dit, si tu veux pas attraper la crève ! Tu es toute gelée !* »

Ce n'était pas facile d'avaler un verre d'alcool de 70° pour une fille de 19 ans, mais j'étais obligée.

La grand-mère, maitresse de maison, m'a aidée à me laver, surtout mes cheveux longs, m'a donné des vêtements propres, un peigne spécial (j'avais plein de poux) et je suis allée sur le janka (saillant d'un poêle de brique fait pour le couchage- ndt).

J'ai dormi pendant 18 heures sans me réveiller. Les gars entraient dans la maison de temps en temps pour se renseigner sur mon état, ils étaient inquiets :

- « *Est-elle vivante ?* »

À mon réveil j'ai été interrogée sur mon identité.

Heureusement, comme je l'ai dit plus haut, j'avais sauvé mes papiers.

Le lendemain, j'ai été amenée à un état-major, au bureau des effectifs.

Là-bas il y avait déjà beaucoup de gens comme moi, tout juste sortis de l'encerclement.

J'ai été remise à mon unité. J'ai ensuite travaillé dans un camp de prisonniers.

Après j'ai été envoyée en permission.

Grâce à la jeunesse et à la santé, à la volonté et à la foi de gagner, on a pu supporter toutes les difficultés et les horreurs de la guerre.

## Des canons ont été tirés par des chevaux et des voitures ?

Jusqu'à Bogoutchiar (exactement jusqu'au sovkhos « *Kouznetsovski* ») les canons étaient tirés par des chevaux, après par des tracteurs à chenilles : il y avait beaucoup de neige, on faisait avec du bois une espèce de ski, on mettait les canons dessus et on les tirait.



canon anti-char russe de 45mm

## Te souviens-tu de la bataille où il y avait le plus de blessés ?

Les plus grandes pertes subies par notre division l'ont été sur la Visla.

En 4 jours notre division a été « moulue », par la faute de nos éclaireurs.

Les informations sur la disposition des unités ennemies n'étaient pas correctes du tout.

Résultat, les nôtres ont fait une préparation d'artillerie sur un endroit vide, beaucoup plus loin que sur les positions des Allemands, ces derniers n'étant pas touchés.

Quand nous avons commencé à avancer avec la certitude qu'il ne restait pas grand-chose des fascistes, ces derniers nous ont accueillis avec des rafales d'artillerie. Alors là, un vrai « massacre ».

Jamais je n'ai vu autant de blessés.

Presque toute la division a été anéantie. Les infirmiers et les médecins ne dormaient plus, de nuit comme de jour, leurs jambes étaient devenues si gonflées qu'on n'arrivait plus à enlever leurs bottes.

On n'avait le temps ni de se reposer ni de manger. Après la guerre j'ai rencontré le vice-commandant de la division, Litvak, à Naltchik.

C'est lui qui m'a aidée à trouver du travail.

### Comment se comportaient les soldats vis-à-vis de toi ?

Si tu ne donnais pas de prétextes, personne ne t'embêtait.

Mais c'est vrai qu'il fallait quand même faire attention à sa dignité de fille.

Quant aux officiers, il y avait de tout.



*L'armée rouge place des femmes en premières lignes depuis 1917*

### Quels médicaments aviez-vous ?

Aspirine, analguine, beaucoup de matériaux pour faire des bandages, des liquides antiseptiques, pendant la guerre on a commencé à utiliser la pénicilline, d'abord sur les gens gravement blessés ou les officiers supérieurs.

Je ne me souviens pas des médicaments américains, peut-être il y en avait mais comme tout était écrit en latin...

### Comment étiez-vous nourris ?

Pendant 50 ans après la guerre, je n'ai pu manger de haricots blancs.

C'est seulement ces dernières années, après avoir déménagé chez ma sœur, qu'il m'arrive parfois d'en manger à nouveau.

Tous les jours on mangeait des haricots. Il y avait

aussi des pois, différentes sortes de blé, du fromage fondu, des rillettes, du tabac.

Mais ce n'était pas assez pour nous. On était tout le temps affamés.

La victoire m'a trouvée en Tchécoslovaquie.

Nous, les filles-infirmières, dormions, quand un collègue du service est entré sans frapper à la porte et a crié :

- « Les filles, réveillez-vous, la guerre est finie ! »  
- « Cause, notre petit lapin, cause. »

On ne l'a pas cru...

On s'est retourné sur l'autre côté et on a essayé de se rendormir.

Un autre est venu et a répété la même chose.

Toujours pas convaincues, nous nous sommes levées quand-même.

Nous sommes sorties sur le toit : partout des tirs, des accordéons, des danses.

Soudain j'ai vu un soldat : il avait la tête dans un seau et n'arrivait pas à l'enlever.

On a tout de suite compris : il s'était penché pour boire, ivre, et l'anse du seau s'était bloquée derrière sa tête.

On est vite descendu et l'avons sauvé, le gars avait failli se noyer.

Cette histoire a amusé tout le régiment.

On a bien rigolé. Le soir du même jour, on a fait la fête jusqu'à l'aube.

Pendant cette fête, on n'a pas manqué de vodka...



*Yakovleva Antonina Petrovna*





## Le Corps d'armée rapide hongrois dans les combats du front de l'Est

Par Krisztián Bene

Le gouvernement hongrois fait de grands efforts pour moderniser son armée à la fin des années 1930. Le résultat le plus spectaculaire de cette activité est la création du Corps d'armée rapide (*gyorshadtest*), l'unité la plus moderne des forces armées hongroises, qui participe à l'opération Barbarossa en 1941.

### La création de la nouvelle unité

Entre les deux guerres, l'objectif le plus important de l'état-major hongrois est la préparation de l'armée (*Magyar Királyi Honvédség*) pour la participation dans un conflit éventuel contre les pays voisins qui sont, excepté l'Autriche, tous des ennemis potentiels. Étant donné que des territoires importants habités par une population hongroise sont dans la possession de ces États, l'armée hongroise doit être capable de réaliser des opérations offensives contre ces pays pour récupérer ceux-ci. Pour obtenir ce but ambitieux, on a besoin de la réorganisation de l'armée. Les ressources financières et matérielles ne permettent pas de moderniser la totalité des forces armées, mais dans le cadre de la modernisation elles sont complétées par différentes troupes rapides (cyclistes, montées, motorisées et blindées)<sup>1</sup>.

L'état-major de la nouvelle grande unité, le Corps d'armée rapide (*magyar királyi gyorshadtest*), est créé le 1er mars 1940 selon les expériences de la campagne allemande en Pologne en 1939. Cette unité est composée par les 1ère et 2ème brigades de cavalerie, les 1ère et 2ème brigades motorisées établies déjà en 1938-1939. Une brigade de cavalerie est constituée par deux régiments de hussards, deux bataillons d'instruction, un groupe d'artillerie moyenne motorisé, un groupe d'artillerie monté, un bataillon de chars moyens, une batterie d'artillerie antiaérienne, une compagnie de transmissions montée et une compagnie de sapeurs motorisée et le train. Une brigade motorisée est constituée par trois bataillons d'infanterie motorisés, un bataillon d'instruction, un bataillon de chars, un groupe d'artillerie moyenne motorisé, un bataillon de reconnaissance, une batterie d'artillerie antiaérienne motorisée, une compagnie de sapeurs motorisée, une compagnie de transmissions motorisée et le train<sup>2</sup>.

Malgré le fait que le Corps d'armée rapide soit l'unité la mieux équipée et la plus moderne de l'armée hongroise qui regroupe pratiquement la totalité des troupes rapides et de l'armement moderne, il est loin du niveau des unités similaires allemandes ou soviétiques. Le problème le plus important est le nombre et la qualité du matériel utilisé par les unités de chars. Au total, les unités blindées du Corps d'armée rapide ne possèdent que 95 chars légers Toldi<sup>3</sup>, 65 chars légers Ansaldo<sup>4</sup> et 93 automitrailleu-

-ses Csaba<sup>5</sup> qui ne sont pas capables de vaincre leurs homologues soviétiques à cause de la faiblesse de leur armement. Une grande partie des chevaux et des camions utilisés par les troupes sont mobilisés et incorporés depuis la vie civile ce qui empêche leur utilisation efficace et leur maintien dans des conditions de guerre<sup>6</sup>. Les différences de capacité de mouvement parmi les différents types d'unités causent aussi des problèmes : la capacité de marche des troupes montées est de 50 km, celle des unités cyclistes de 70 km, tandis que les brigades motorisées peuvent réaliser 120 km. Ces différences rendent difficile le commandement unifié des troupes ayant des caractéristiques tellement hétérogènes<sup>7</sup>.



Chenillettes Ansaldo 35M hongroises

### Le début des opérations contre l'URSS (27 juin-9 juillet)

Au printemps 1941, le gouvernement hongrois a déjà des informations sur l'offensive allemande contre l'Union soviétique, mais faute de demande officielle de la part de l'Allemagne, il n'offre pas sa participation aux opérations. Cependant plusieurs officiers de l'état-major hongrois, y compris le chef de l'armée, Henrik Werth, désirent participer à la campagne contre l'ancien ennemi communiste lancée le 22 juin et qui peut garantir la position solide de la Hongrie en Europe centrale vis-à-vis de ses voisins. L'adhésion est d'autant plus urgente que les grands rivaux ont déjà décidé : la Roumanie a déclaré la guerre à l'URSS le 22 juin, ainsi que la Slovaquie le 23. C'est pourquoi quand des avions soviétiques attaquent un train et que des avions non identifiés bombardent une ville hongroise, Kassa, les officiers de l'état-major considèrent que ce sont des provocations soviétiques

1 : Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi I. gyorshadtest 1941. évi ukrajnai hadműveletei*, Thèse de doctorat inédite, Zrínyi Miklós Nemzetvédelmi Egyetem, 2009, p. 23.

2 : Sipos, Péter (rédacteur en chef), *Magyarország a második világháborúban*, *Lexikon A-Zs*, Petit Real, 1997, p. 125, 134, 265.

3 : Char léger hongrois de 8,5 t armé d'un fusil antichar de 20 mm et d'une mitrailleuse de 8 mm.

4 : Char léger italien de 3,2 t armé de deux mitrailleuses de 8 mm

5 : Automitrailleuse de 6 t armée d'un canon mitrailleur de 20 et d'une mitrailleuse de 8 mm.

6 : Ungváry, Krisztián, *A magyar honvédség a második világháborúban*, Osiris, 2005, p. 21-22.

7 : Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi... op. cit.*, p. 23.

et convainquent le gouverneur hongrois, Miklós Horthy, de déclarer la guerre à l'Union soviétique le 26 juin<sup>8</sup>.

Le 27 juin, l'armée de l'air hongroise bombarde des villes soviétiques frontalières, le 28, les premières troupes hongroises traversent la frontière et progressent sans rencontrer de grande résistance, car l'Armée Rouge a déjà commencé sa retraite par suite de l'attaque allemande. La Hongrie ne commence la mobilisation de son armée que le 26, ainsi le nombre des troupes disponibles est très limité. Le 30 juin, on crée le groupe Kárpát (*Kárpát-csoport*) constitué de la 1ère brigade de montagne et la 8ème brigade de chasseurs du VIIIème corps d'armée se situant dans la zone frontalière avec l'URSS avec un effectif d'environ 40 000 hommes. Le Corps d'armée rapide, exceptée la 2ème brigade de cavalerie qui est laissée en réserve, est rattaché à celui-ci avec un effectif de 44.444 hommes<sup>9</sup> pour participer aux opérations sur le front de l'Est à partir du 1er juillet<sup>10</sup>.

L'offensive hongroise est lancée le 1er juillet sur un front de 70 km. Les succès initiaux sont encourageants, mais se sont réalisés sans la participation du Corps d'armée rapide dont les unités n'arrivent pas à la zone de rassemblement pour le jour prévu à cause de la distance géographique, (certaines brigades doivent parcourir plus de 400 km jusqu'à la frontière). La première unité rapide déployée le 2 juillet est la 2ème brigade motorisée dont l'avance est freinée surtout par les destructions des routes et des ponts par les troupes soviétiques qui battent en retraite dans toute la région. L'objectif de l'opération hongroise est l'avance jusqu'au fleuve Dniestr sur toute la largeur du front, l'encerclement et l'anéantissement des troupes soviétiques sur la rive occidentale du fleuve. La première partie de l'ordre est réalisée avec succès : les troupes hongroises atteignent le Dniestr le 6 juillet après quelques combats sans importance. Par contre, les unités de l'Armée Rouge peuvent battre en retraite en couvrant leurs mouvements et en démolissant les ponts, ce qui empêche la continuation de l'opération de l'autre côté du fleuve. Malgré certains résultats (quelques centaines de prisonniers, 30 chars et une quantité d'armes capturés), les troupes hongroises ne sont pas capables d'éliminer les Soviétiques à cause de la lenteur de leur progression sur les routes de montagne défoncées et leur avance est stoppée sur la ligne du Dniestr<sup>11</sup>.

### La progression jusqu'au Boug (9 juillet-10 août)

Les ordres du 8 juillet du commandement allemand changent la situation : les unités du groupe Kárpát (la 1ère brigade de montagne et la 8ème brigade de chasseurs) restent derrière le fleuve comme troupes d'occupation pour assurer les arrières tandis que le Corps d'armée rapide renforcé par deux bataillons

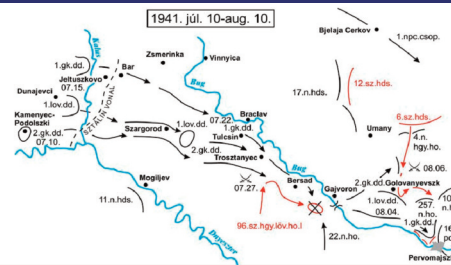
(VIème et VIIIème) continue sa progression vers l'Est dans le cadre du Groupe d'armées Sud<sup>12</sup>.

Rattaché à l'armée allemande, le Corps d'armée rapide doit attaquer vers le sud-est, briser la défense sur l'ancienne Ligne Staline (dont l'armement a déjà été partiellement démonté après l'occupation de la partie orientale de la Pologne) et atteindre le fleuve Boug. L'attaque lancée le 9 juillet progresse bien : les troupes hongroises occupent Kamianets-Podilskvi et brisent la Ligne Staline entre les 19 et 21 juillet.

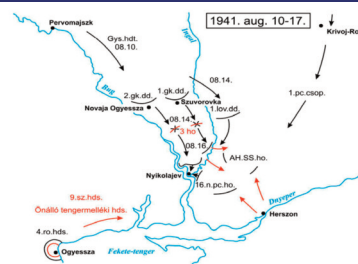
L'accrochage le plus important a lieu dans la région de Petsara où la 1ère Brigade motorisée donne un coup de main à quelques éléments de la 1re division d'infanterie légère allemande encerclée par des troupes soviétiques.



Opérations du 1 au 9 juillet 1941



Opérations du 10 juillet au 10 août 1941



Opérations du 10 au 17 août 1941

Les résultats, connaissant la qualité des chars hongrois sont surprenants : 25 chars détruits, 2 chars et 16 canons capturés, 250 prisonniers. En même temps, les pertes sont aussi considérables : 12 chars (dont 7 réparables), 3 auto-mitrailleuses et 15 camions<sup>13</sup>.

### La bataille de Nikolajev (10-16 août)

Selon l'ordre de l'OKW, dans la phase suivante de la campagne, le Groupe d'armées Sud doit encercler et anéantir les restes des troupes soviétiques à l'Ouest du Dniestr. À cause des grandes distances à parcourir

8 : Dombrády, Lóránd, *Katonapolitika és hadsereg 1920-1944*, Ister, 2000, p. 98-127.

9 : L'effectif total du corps d'armée rapide et du groupe Kárpát est 3.355 officiers, 89.760 hommes, 21.265 chevaux, 3.308 chariots et 5.858 véhicules.

10 : Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi... op. cit.*, p. 26.

11 : Vargyai, Gyula, *Magyarország a második világháborúban*, Korona, 2001, p. 197.

12 : Gosztanyi, Péter, *A magyar honvédség a második világháborúban*, Európa, 1995, p. 44.

13 : Szabó, Péter-Norbert, Számvéber, *A keleti hadszíntér és Magyarország 1941-1943*, Püedlo Kiadó, 2003, p. 16.



il n'y a que deux unités au sein du Groupe d'armées qui peuvent réaliser cet exploit : le 1er groupe de Panzers et le corps d'armée rapide. Ainsi le 10 août, ce dernier est rattaché au premier et ils sont envoyés pour couper la voie de retraite des armées du Front de Sud soviétique. La mission de l'unité hongroise est l'occupation du grand nœud de communications, la ville de Nikolajev au bord de la mer Noire<sup>14</sup>.

Pour la réalisation de cette tâche, on établit une force spéciale : le groupe Kempf constitué par la 16ème division d'infanterie motorisée, la 16ème division blindée (allemandes) et les trois brigades du corps d'armée hongrois. C'est la 1ère brigade motorisée qui commence l'opération le 10 août contre les 130ème, 164ème et 169ème divisions d'infanterie de la 17ème armée soviétique. Malgré la résistance soviétique, l'unité hongroise renforcée par la 2ème brigade motorisée progresse et n'est qu'à 20 km de Nikolajev le 15 août. Cette brigade atteint la ville le 16, mais faute de carburant, ne peut pas continuer son attaque, ainsi la ville sera occupée par des troupes allemandes, mais la participation hongroise est aussi nécessaire pour ce résultat. Pendant ce temps-là, la 1ère brigade de cavalerie est rattachée à la brigade SS Leibstandarte Adolf Hitler qui attaque la ville par l'est<sup>15</sup>.

Malgré la prise de Nikolajev, l'opération ne se solde que par une victoire partielle étant donné que le commandement soviétique ordonne la retraite de ses troupes qui réalisent le mouvement vers l'Est d'une manière disciplinée. Par conséquent, l'Armée Rouge connaît un échec et subit des pertes considérables (entre autres, 2.600 prisonniers), mais elle peut prendre de nouvelles positions défensives à l'est<sup>16</sup>.

### Les batailles défensives au long du Dniepr (30 août-6 octobre)

Le corps d'armée est envoyé sur la rive occidentale du Dniepr pour assurer la défense de l'aile des troupes allemandes en pleine progression. Ce déplacement prend 10 jours pour l'unité qui a déjà épuisé ses réserves de carburant et a perdu une grande partie de ses chevaux dans une chaleur qui dépasse souvent les 40° C. L'unité hongroise doit occuper un front de 200 km le long du Dniepr et le défendre contre les attaques des 12ème et 18ème armées soviétiques qui peuvent menacer le succès des opérations allemandes en Ukraine. La longueur de la zone défensive ne permet pas l'occupation solide de la rive gauche du fleuve, ainsi le corps d'armée doit construire un réseau de points d'appui où les distances dépassent souvent 2 km entre les postes. À cause de la chaleur et de la destruction du centre hydraulique de Zaporijia, le niveau de l'eau du Dniepr est très bas et le fleuve est facilement franchissable ce qui encourage les attaques soviétiques<sup>17</sup>.

Ces attaques ne tardent pas beaucoup. Il y a une activité de patrouilles forte et des bombardements

**14** : Gosztonyi, Péter, *op. cit.*, p. 45.

**15** : Ravasz, István, *Magyarország és a Magyar Királyi Honvédség a XX. századi világháborúban 1914-1945*, Püedlo Kiadó, 2003.

**16** : Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi... op. cit.*, p. 59.

**17** : Ungváry, Krisztián, *op. cit.*, p. 32.

d'artillerie continus qui causent des pertes chez les défenseurs. La première grande attaque a lieu le 5 septembre et nécessite la retraite des troupes hongroises de l'île de Zaporijia dont la défense efficace est pratiquement impossible à cause des données géographiques défavorables et de l'armement faible des soldats hongrois. Les pertes hongroises sont élevées pendant ces quelques jours : plus de 500 morts et blessés<sup>18</sup>.

L'état-major de l'unité hongroise demande l'aide des Allemands qui créent le groupe Wietersheim avec le corps d'armée rapide et le XIVème corps d'armée motorisé le 7 septembre. Le nouveau groupe est responsable de la défense de la zone attribuée auparavant aux Hongrois, ainsi la longueur du front de ces derniers se réduit à 100 km. Ce renforcement arrive au bon moment, car les Soviétiques continuent leurs attaques, déjà le 7 septembre pour exploiter leur succès, mais les troupes occupant les nouvelles positions les repoussent<sup>19</sup>.

La pression soviétique exercée sur les postes hongrois commence à diminuer à partir du 16 septembre quand la dernière grande attaque soviétique est repoussée par les troupes. L'Armée Rouge ordonne la retraite de ses troupes de la zone, car le 17 septembre les armées allemandes finissent l'encerclement de Kiev, ainsi toutes les troupes soviétiques disponibles sont envoyées dans le secteur de la capitale pour essayer d'aider la percée des 5ème, 26ème, 37ème et 38ème armées soviétiques. En même temps, on commence la réorganisation du corps d'armée rapide. Le 10 octobre, la 1ère brigade de cavalerie est rapatriée à cause de ses pertes humaines et matérielles subies pendant les 3 mois des opérations, mais les deux brigades motorisées renforcées par les IIème et VIIème bataillons cyclistes récemment arrivés continuent le service au front<sup>20</sup>.



**Ce char Toldi et cette automitrailleuse Csaba semblent bien isolés dans l'immensité du front est**  
(source : <http://hongrie2gm.creer-forums-gratuit.fr>)

**18** : Dombrády, Lóránt, *A magyar királyi honvédség 1919-1945*, Zrínyi, 1987, p. 210-211.

**19** : Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi... op. cit.*, p. 70-72.

**20** : Dombrády, Lóránt, *A magyar... op. cit.*, p. 211.

## La progression jusqu'au Donetz (10-28 octobre)

Après la fin des opérations au long du Dniepr, le corps d'armée est rattaché à la 17ème armée allemande le 11 octobre. L'unité hongroise et le IVème corps d'armée allemand constituent le groupe Schwedler qui doit attaquer dans la direction de Izioum au bord du fleuve Donetz et établir la liaison avec la 6ème armée allemande en encerclant les troupes soviétiques à l'Ouest du fleuve. La réalisation de ces plans est faisable dans des conditions ordinaires. Les généraux allemands ne comptent pas avec l'arrivée de l'automne. Les pluies d'automne, même parfois la neige, arrivent le 10 octobre et transforment les routes en une mer de boue infranchissable, ainsi au lieu d'une progression dynamique les troupes piétinent. Les Hongrois sont obligés d'improviser : tous les bataillons équipent deux compagnies avec des véhicules tous-terrains et des armes lourdes et envoient ces unités de fortune en avant. Ces avant-gardes sont suivies par la majorité des troupes qui ne peuvent reprendre leur route qu'après l'amélioration des conditions climatiques<sup>21</sup>.

Les troupes mobiles réussissent à percer la ligne défensive de la 6ème armée soviétique le 19 octobre et continuent leur progression vers le Donetz. Grâce à cette réorganisation, ce sont les troupes hongroises qui arrivent les premières au bord du Donetz : la 1ère brigade motorisée atteint le fleuve le 28, la 2ème deux jours plus tard. Malgré ce succès incontestable, le bilan de l'opération est négatif car les troupes de l'Armée Rouge peuvent reculer derrière le Donetz dont elles ont détruit les ponts, ainsi les troupes de l'Axe doivent se préparer pour de nouveaux combats contre un ennemi qui occupe de bonnes positions défensives<sup>22</sup>.

Les brigades motorisées occupent des positions sur la rive gauche de fleuve et repoussent des contre-attaques soviétiques pendant la première moitié de novembre. Le commandant de la 17ème armée allemande, le général Hoth, est très content des résultats du corps d'armée rapide et a l'intention de l'utiliser dans les nouvelles offensives. L'état-major hongrois refuse cette mission, étant donné que les pertes, surtout matérielles, subies et la fatigue des troupes ne permettent pas le déploiement ultérieur du corps d'armée. Selon des estimations, la valeur combattante de l'unité n'est que de trois bataillons et demi ce qui n'est pas suffisant pour la continuation des opérations<sup>23</sup>.



<sup>21</sup> : Ungváry, Krisztián, *op. cit.*, p. 33.

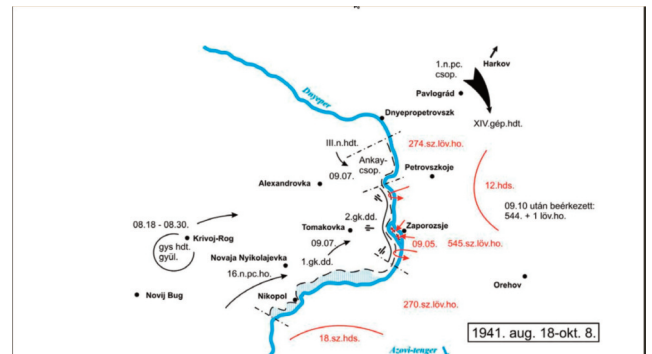
<sup>22</sup> : Szabó, Péter-Norbert, Számvéber, *A keleti... op. cit.*, p. 103.

<sup>23</sup> : Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi... op. cit.*, p. 99-100.

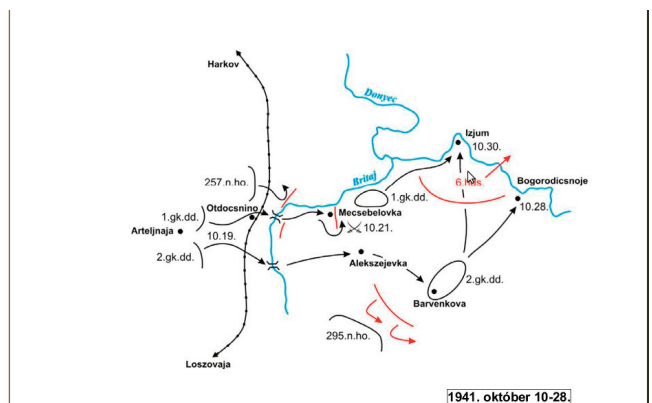
Le relèvement des troupes hongroises ne peut commencer que le 15 novembre, après que de nouvelles troupes d'occupation hongroises (les 105ème et 108ème brigades d'infanterie) arrivent aux arrières du front de l'Est pour remplacer le corps d'armée rapide. Ayant fait des travaux de préparation, le rapatriement de l'unité commence le 24 novembre et la plupart des troupes arrivent en Hongrie au cours du mois de décembre. Le 14 décembre, les troupes participent à une prise d'armes solennelle à Budapest, ensuite les réservistes sont démobilisés, les actifs continuent leur service dans leurs garnisons.



**Automitrailleuse M39 Csaba**  
(source : <http://www.histoquiz-contemporain.com>)



**Opérations du 18 août au 8 octobre 1941**



**Opérations du 10 au 28 octobre 1941**



## Le bilan de l'activité du corps d'armée rapide

Les pertes du corps d'armée sont considérables. Les pertes humaines sont moins graves : 1.132 morts, 2.288 disparus, 1.000 malades, soit 9,94 % des effectifs engagés. Par contre, les pertes matérielles sont très importantes : 100 % des chars Ansaldo, 90 % des auto-mitrailleuses Csaba, 80 % des chars Toldi, 1.200 véhicules (soit 25 %), 28 canons et la majorité des chevaux. L'unité fait 8.000 prisonniers, capture 65-70 canons et beaucoup de matériel de guerre, détruit 50 chars et 15 avions<sup>24</sup>.

L'unité la plus moderne de l'armée hongroise n'est pas préparée pour une opération de telle envergure contre l'Union soviétique dont les forces armées représentent un niveau nettement supérieur. Cependant elle est capable de participer aux opérations aux côtés des alliés allemands, même remporter des victoires, mais seulement au prix de pertes élevées. Les conclusions les plus importantes de la campagne tirées par l'état-major hongrois sont les suivantes : les pertes matérielles subies sont difficilement remplaçables par l'industrie hongroise, ainsi à l'avenir, il faut éviter le déploiement des unités les plus modernes sur les fronts pour épargner le matériel pour les combats contre les vrais ennemis comme la Roumanie. Les unités mobiles de nature différente (motorisées, montées, cyclistes) ne peuvent pas coopérer d'une manière efficace, c'est pourquoi on va les réorganiser dans le cadre de deux divisions blindées et d'une division de cavalerie qui permettront la meilleure utilisation de leurs capacités. La modernisation de l'armement est absolument nécessaire, car les chars et les auto-mitrailleuses ne sont pas capables de vaincre leurs homologues soviétiques comme les pertes élevées le prouvent aussi<sup>25</sup>.

L'avis des Allemands sur le corps d'armée est positif. Le commandant de l'unité, le général Béla Miklós, reçoit la Croix de chevalier, ses généraux subordonnés la Croix de fer<sup>26</sup>.

Malgré les problèmes techniques, technologiques et l'inégalité des rapports de force, le corps d'armée rapide a fait de son mieux et a accompli son devoir avec honneur.



**Général Béla Miklós**

**24** : Sipos, Péter (rédacteur en chef), *Magyarország...op. cit.*, p. 456.

**25** : Dombrády, Lóránd, *A magyar... op. cit.*, p. 215-216.

**26** : Gosztonyi, Péter, *op. cit.*, p. 53.

## Sources

Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi I. gyorshadtest 1941. évi ukrajnai hadműveletei*, Thèse de doctorat inédite, Zrínyi Miklós Nemzetvédelmi Egyetem, 2009.

Dombrády, Lóránd, *Katonapolitika és hadsereg 1920-1944*, Ister, 2000.

Dombrády, Lóránd, *A magyar királyi honvédség 1919-1945*, Zrínyi, 1987.

Gosztonyi, Péter, *A magyar honvédség a második világháborúban*, Európa, 1995.

Ravasz, István, *Magyarország és a Magyar Királyi Honvédség a XX. századi világháborúban 1914-1945*, Püedlo Kiadó, 2003.

Sipos, Péter (rédacteur en chef), *Magyarország a második világháborúban*, *Lexikon A-Zs*, Petit Real, 1997.

Szabó, Péter-Számvéber, Norbert, *A keleti hadszíntér és Magyarország 1941-1943*, Püedlo Kiadó, 2003.

Ungváry, Krisztián, *A magyar honvédség a második világháborúban*, Osiris, 2005.

Vargyai, Gyula, *Magyarország a második világháborúban*, Korona, 2001.

Vécsey, László (sous la direction de), *A marosvásárhelyi Magyar Királyi „Csaba királyfi”*, 1998

Source des cartes en pages 39 et 41 :

Andaházi-Szeghy, Viktor, *A magyar királyi I. gyorshadtest 1941. évi ukrajnai hadműveletei*



**Infanterie hongroise**



## Jean Moulin, un héros mort trop tôt

Par Frédéric Bonnus

*Né à Béziers, Jean Moulin (1899-1943) fut préfet et résistant français. Il dirigea le Conseil national de la Résistance durant la Seconde Guerre mondiale.*

**I**l faut détacher cette figure de la résistance de la cohorte de celles qui moururent pour la France entre 1940 et 1945. Jean Moulin n'aurait pas aimé être ainsi séparé de ses camarades. Pourtant, son rôle de Chef lui donne une place à part. En 1943, il avait été envoyé d'Angleterre en France. Les nazis le recherchaient sous le nom de « Max ». Le malheur voulut que le général Delestraint, envoyé par lui à Paris, pour organiser l'armée secrète, fût arrêté avec son ami Gastaldo.



**Béziers (Hérault, France) - Jardin des Poètes - Monument à Jean Moulin - Sculpteur : Marcel Courbier (1898-1976)**

Après l'arrestation de Delestraint et Gastaldo, le rôle de Jean Moulin devient plus essentiel que jamais. Il a beaucoup à faire. Il faut en particulier abandonner les boîtes aux lettres et les lieux de repli qui risquent d'être « grillés », alerter les principaux lieutenants. Les professeurs Raymond Aubrac et André Lassagne se rencontrent à Lyon dans la nuit du 19 au 20 juin 1943. Ils conviennent de chercher un nouveau lieu sûr, encore non utilisé, pour une réunion que Jean Moulin veut organiser le lundi suivant, 21 juin.

André Lassagne pense à deux médecins de ses amis. Le premier est absent, mais le second, le docteur Dugoujon, qui a son cabinet à Caluire, dans la banlieue de Lyon, met sans hésitation sa salle à manger à la disposition de son ami pour une « réunion importante ». Il ne pose aucune question : moins il en sait – il le comprend fort bien – mieux cela est pour tout le monde.

André Lassagne, satisfait des dispositions prises, quitte le docteur Dugoujon pour retrouver Bruno Larat, représentant et liaison du B.C.R.A., et lui demander d'avertir seulement les personnes directement intéressées.

Comme convenu, le lendemain dimanche, Jean Moulin retrouve Raymond Aubrac au parc de la Tête d'Or. Les deux hommes se promènent lentement le long des quais de la Saône, sous un soleil radieux, et bavardent longuement.

Jean Moulin trace succinctement son plan d'action future. Il ignore encore le lieu de la réunion du

lendemain après-midi ; il se borne donc à donner rendez-vous à Raymond Aubrac après déjeuner, place Carnot, à côté de la statue de la République.

Les deux hommes se séparent et Jean Moulin continue sa promenade paisible, profitant d'un soleil vigoureux. André Lassagne donne rendez-vous à Henri Aubry, tandis que Bruno Larat explique au colonel Lacaze comment trouver la maison du docteur à Caluire. Les principaux organisateurs de l'Armée Secrète sont maintenant en possession de leurs instructions.

Le Docteur Dugoujon reste tranquillement chez lui, évitant de son mieux de penser à une réunion dont il soupçonne l'importance, mais qui ne le concerne pas. La résistance française est active, mais la Gestapo l'est encore plus.

Dans le courant de la matinée du lendemain, une femme peu attrayante, bien en chair, entre précipitamment dans les bureaux de la Croix-Rouge française où elle insiste pour être reçue par l'officier principal. Elle est au bord des larmes.

« *Il faut à tout prix, crie-t-elle, empêcher une importante réunion de la Résistance qui doit avoir lieu au début de l'après-midi. C'est une question de vie ou de mort. Il faut me croire...* » supplie-t-elle.

L'officier la regarde avec méfiance, et lui demande où doit avoir lieu cette prétendue réunion. Mais la femme ne peut lui indiquer ni le lieu de la réunion, ni comment elle est au courant. « J'ai surpris une conversation entre Allemands dans un café » se borne-t-elle à répondre.

Elle prétend parler allemand. Son inquiétude et sa détresse semblent réelles ; elle frise la crise de nerfs. Au bout d'un moment, ne trouvant plus rien à dire, elle quitte les bureaux de la Croix-Rouge. Désespérée, elle sort dans la rue et se perd dans la foule.

L'officier avec qui elle s'est entretenue en sait long sur les activités de ses compatriotes. Il quitte son bureau en toute hâte, et visite méthodiquement les maisons sûres qu'il connaît.

Le secret n'a pas percé et personne n'a entendu parler d'une réunion quelconque. À deux heures et demie, l'officier retourne à son bureau, espérant que la femme a mal interprété la conversation qu'elle prétend avoir entendue.

Le docteur Dugoujon déjeune de bonne heure et les premiers malades arrivent. Il occupe dans la banlieue de Lyon surplombant la ville, une grande villa de trois étages, légèrement surélevée et entourée d'un long mur de crépi blanc ; une grille en fer surmonte le mur de façade ; une haie de verdure dissimule la partie donnant sur la ruelle étroite qui descend de l'arrêt du tram, sur la grand-rue, jusqu'à la place Castellane. Une grande place bordée de platanes s'étend devant la maison. Au loin, la Saône étincelle et les monts Lyonnais s'estompent à l'horizon.

Les fenêtres de la salle de consultation donnent sur la place et la petite rue ; la salle d'attente se trouve à



gauche de l'entrée principale, en haut d'un petit escalier de pierre.

Le docteur Dugoujon sort de la salle à manger, au premier, et descend l'escalier. Sur le seuil de la porte d'entrée, restée ouverte, il aperçoit un homme soigné, à la carrure militaire, qui tient à la main un parapluie déroulé. Le ciel bleu est semé de nuages sombres, que, jusqu'à présent, Dugoujon n'a pas remarqués.

- « *Docteur Dugoujon ?* » hasarde l'homme.

Dugoujon connaît tous ses malades, mais cet homme lui est étranger.



*Maison du docteur Dugoujon en 1943*

- « *André Lassagne m'a prié de venir le prendre ici* » dit l'homme au parapluie.

Dugoujon l'invite à monter au premier, puis il redescend rapidement. Il a du travail et il préfère éviter de rencontrer les autres visiteurs. Il entre dans la salle d'attente, à sa droite. Plusieurs de ses malades, des femmes, attendent patiemment. Dans un coin de la pièce, un jeune homme brun se lève.

- « *Excusez-moi, docteur, je suis venu vous voir pour que vous me fassiez les analyses convenues* » dit-il.

- « *En effet* » répond Dugoujon. « *J'ai quelques malades à voir. Voulez-vous attendre dans l'autre pièce ?* ».

Il monte de nouveau avec Bruno Larat, et l'introduit dans la salle à manger où attend, immobile, le colonel Lacaze, son parapluie à la main. Dugoujon les laisse seuls.

Il appelle sa domestique pour lui dire que certains de ses amis doivent se réunir au premier, afin de discuter d'une affaire, et qu'il lui est inutile de les faire rentrer dans la salle d'attente. Il retourne dans la salle de consultations et fait entrer le premier malade.

Pendant ce temps-la, André Lassagne pédale à travers

les rues de Lyon, grimpe la colline qui mène au funiculaire de Croix-Paquet.



*Maison du docteur Dugoujon aujourd'hui*

Il est deux heures moins vingt, et déjà un petit groupe de gens attendent la « ficelle » de la Croix-Rousse. À quelques pas, à l'écart, il voit Henri Aubry, mais ce dernier n'est pas seul. Il reconnaît René Hardy qui l'accompagne. Il le connaît vaguement : c'est un jeune homme blond et dynamique, qui occupe un poste de moindre importance. André Lassagne se tourne vers Henri Aubry pour le sermonner énergiquement car cette présence n'est bien évidemment pas prévue. À cet instant, René Hardy s'interpose, disant qu'il n'est là que pour apporter des messages urgents et que le secrétaire de Max lui a dit de venir ici.

Dans le petit groupe qui attend le funiculaire, une femme, en particulier, fixe attentivement les trois hommes. André Lassagne doit accepter à contrecœur la présence de ce troisième homme. Il se contente d'expliquer à Henri Aubry qu'il les retrouvera à la Croix-Rousse et que, de là, ils prendront le tramway n°33. Lui-même montera la pente à bicyclette et il leur fera signe, une fois arrivé, de descendre à un endroit déterminé. De là, ils n'auront qu'à le suivre. Henri Aubry et René Hardy prennent leurs billets et suivent les autres voyageurs dans le petit wagon poussiéreux et mal éclairé. La grosse femme qui les a remarqués lors de leur discussion s'installe discrètement sur la banquette, non loin des deux hommes.

Au terminus de la Croix-Rousse tout le monde descend. Henri Aubry et René Hardy traversent la place et prennent le tramway n°33 qui descend le boulevard de la Croix-Rousse, guettant l'arrivée d'André Lassagne. La femme les suit. Ils arrivent à Caluire, et là, ils voient André Lassagne arrêté au bord de la route en pente. Il examine nonchalamment la roue avant de son vélo. Les deux hommes descendent

du tramway. André Lassagne se redresse et, tenant d'une main son guidon, prend la première rue à gauche, en direction de la place Castellane. Les autres le suivent. Des gens du village empruntent cette même côte et la grosse femme, qui est aussi descendue au même arrêt, flâne distraitemment en arrière. Elle remarque que le petit groupe entre par la grille du n°6, qui fait le coin de la place ; elle fait demi-tour et, lentement, reprend son chemin.

Elle monte la rue principale et attend le tram qui la ramène à la Croix-Rousse. Dans ses yeux se lisent l'irrésolution et une profonde tristesse. Une heure plus tard, elle est de retour au siège de la Gestapo à Lyon, dégoûtée d'elle-même, écœurée de sa vie d'agent double : il y a des moments où cette existence lui est insupportable.

La domestique du docteur Dugoujon ouvre la porte aux nouveaux arrivés et fait monter André Lassagne, Henri Aubry et René Hardy dans la salle du premier où attendent Bruno Larat et le colonel Lacaze. Les cinq hommes bavardent de choses et d'autres pendant quelques instants, paroles décousues et interrompues par de longs silences. Chacun est occupé par ses propres pensées ; chacun espère voir arriver bientôt « Max » et les autres membres du Comité de Coordination.

Jean Moulin arrive pendant ce temps à l'heure Place Carnot, et, à peu près au même instant, Raymond Aubrac fait son apparition. Quelques gouttes de pluie tombent et les deux hommes se hâtent vers l'arrêt de tramway de la Cour Verdun.

Le tramway arrive, Jean Moulin et Raymond Aubrac y montent. Arrivés place Tolozan, ils continuent leur chemin à pied jusqu'à la gare de Croix-Paquet, où André Lassagne et les autres viennent de se rencontrer.

Les deux hommes attendent patiemment, et doivent laisser passer plusieurs funiculaires avant qu'André Lassagne arrive enfin, transpirant et à bout de souffle. Une demi-heure de marche plus tard, ils sonnent à la porte du n°6, place Castellane.



**Raymond Aubrac**

La domestique apparaît sur le seuil de la porte et Jean Moulin lui dit qu'il a rendez-vous avec le docteur Dugoujon pour une consultation. Il tient à la main une ordonnance d'un médecin de Lyon. La bonne les introduit dans la salle d'attente avec les autres malades. Ils sont arrivés si longtemps après les visiteurs du premier étage, qu'elle est persuadée qu'il s'agit de véritables patients.

Le docteur Dugoujon se penche sur l'enfant qu'il examine et dont la mère est assise dans un coin de la salle de consultation. Puis il relève la tête, réfléchissant ; en regardant par la fenêtre qui donne sur la place, il voit plusieurs hommes monter en courant les marches qui mènent à la porte d'entrée. André Lassagne exagère, pense-t-il. Combien de personnes a-t-il convoqué à la réunion ? Il se demande comment ils arriveront à entrer tous dans la salle à manger.

Il s'excuse auprès de la mère et de la petite fille et sort de la pièce pour accueillir ces derniers arrivés. Il atteint l'entrée avant qu'ils aient le temps de sonner. L'homme qui est devant lui a à la main un Luger qu'il pointe droit sur le cœur de Dugoujon.

« Mon Dieu, eut-il le temps de penser, consterné, la gestapo ! ». Il pâlit, mais ce n'est pas un lâche. Il arbore un air indifférent. Comment prévenir les hommes au premier ? C'est impossible : les événements se succèdent trop vite.

Derrière l'homme au revolver, il y en a d'autres, tous armés de mitraillettes et il ne peut pas les compter. Le premier le pousse brutalement contre le mur, lui enfonçant son revolver dans les côtes. Un autre pousse la porte de la salle de consultation et pointe sa mitraillette vers la petite fille et sa mère, qui reculent, tremblantes, dans un coin.



**Dr Frédéric Dugoujon**

D'autres hommes, écartant Dugoujon, se précipitent dans la salle d'attente où deux de leurs compagnons ont déjà pénétré en enjambant les fenêtres entrouvertes. Les femmes poussent des cris de terreur.

Jean Moulin, momentanément en sécurité sous l'identité de Jacques Martel, reste immobile et silencieux, complètement abasourdi.

- « Haut les Mains ! » hurlent les hommes de la Gestapo en brandissant leurs armes.

- « Tout le monde face au mur ».

Jean Moulin retrouve son sang-froid : il est peut-être arrivé, se dit-il, au point tellement redouté pendant ces années de lutte ; il est peut-être en face du « moment de vérité ». Il s'est toujours efforcé d'en repousser l'idée, mais elle le hante insidieusement de plus en plus ces derniers temps.

Il se lève lentement et se tourne vers le mur, cherchant du coin de l'œil le regard de Raymond Aubrac debout à quelques pas de lui. Il faut à tout prix lui parler. Est-il possible qu'on les ait suivis ou trahis ? Mais qui ? Y a-t-il quelqu'un, en dehors des intéressés, qui connaît l'adresse du médecin ? Il se demande également si Bruno Larat, Henri Aubry, le colonel Lacaze et André Lassagne sont déjà là et attendent en ce moment dans une autre pièce.

Il essaye de réfléchir rapidement et avec lucidité. Il se demande si les autres pourront réussir à s'évader, tandis que lui et ses amis dans cette salle d'attente doivent trouver le moyen de bluffer. Pourquoi pas ? Leurs papiers sont en règle et lui-même a l'ordonnance de son médecin dans sa poche. Il n'a rien laissé au hasard.

Les Allemands fouillent rapidement et méthodiquement tout le monde : les papiers sont empilés sur la table au milieu de la pièce. L'optimisme inébranlable de Jean Moulin reprend le dessus. Aucun d'entre eux n'est armé ni porteur de matériel compromettant. Avec un peu de chance, ils vont pouvoir s'en tirer.

Mais que se passe-t-il là-haut ? Il entend des pas lourds dans l'escalier. Il ne s'agit pas de militaires,



mais il reconnaît les pas moins saccadés des hommes en imperméables et chapeaux, mous, néfastes et efficaces de la Gestapo tant redoutée.

Les hommes font irruption dans la salle à manger et entourent immédiatement Bruno Larat et ses amis. Eux aussi sont fouillés, mais heureusement assez superficiellement.

Les hommes du premier, ainsi que ceux du rez-de-chaussée sont menottés par couple. Les femmes sont momentanément groupées et tenues en respect par la mitrailleuse d'un agent de la Gestapo.

- « *Silence !* » hurlent les Allemands, bien que personne ne souffle mot. Leurs voix furieuses résonnent cruellement.

Jean Moulin risque un regard vers l'homme qui Dugoujon, très pâle et décontenancé.

« *Pauvre type* » : il n'y a rien à voir dans cette affaire, et pourtant le voilà dans le bain jusqu'au cou, Dieu soit loué, il ne peut pas dire grand chose, et il ne connaît qu'André Lassagne qui est un dur. S'ils ne perdent pas la tête, ils vont sûrement s'en tirer.

Le visage congestionné, l'agent de la Gestapo, examine les pièces d'identité entassées devant lui, scrutant le visage de chaque homme au moment de l'interpeller.

Quand vient son tour, Jacques Martel rend regard pour regard calmement, sans flancher, puis se retourne face au mur ; d'un léger sourire, il rassure le docteur Dugoujon qui s'émerveille du sang-froid de cet homme. Il ne perçoit aucun tremblement du poignet attaché au sien, alors que ses propres mains sont moites. Il ne parvient pas à se dominer.



**Bruno Larat**

Un des membres de la Gestapo descend du premier étage et vient chuchoter quelques mots à ses collègues. Les Allemands hurlent des ordres : les prisonniers sont emmenés deux par deux jusqu'à la place et brutalement poussés dans des Citroën Traction qui attendent. Les vrais patients, qui habitent tous Caluire, sont relâchés et renvoyés chez eux sous la menace d'une arrestation s'ils parlent de ce qui vient de se passer.

Les Allemands s'occupent ensuite des hommes du premier étage. Bruno Larat descend d'abord, partageant les mêmes menottes que le colonel Lacaze ; Henri Aubry se trouve attaché à André Lassagne, qui a déjà eu un avant-goût des méthodes de la Gestapo et a la figure tuméfiée.

René Hardy descend le dernier. Quand il arrive sur la place, tous les autres se trouvent assis dans les tractions dont les moteurs tournent. Il est le seul homme sans menottes, et, par une chance incroyable, il a réussi à garder son revolver. Son poignet droit est entouré d'un long « cabriolet » que tient dans sa grosse main un des membres de la Gestapo. Le bras gauche de René Hardy pend librement à son côté. Les Allemands ont sous-estimé le nombre de leurs victimes et manquent de menottes.

Au moment d'atteindre la dernière voiture, René Hardy, d'un coup brusque, se libère de l'emprise de son geôlier et se met à courir. Des balles sifflent



**Henri Aubry**

autour de lui, mais il se rue sur la place, malgré les troupes, et riposte avec son revolver. Il s'enfuit vers les platanes et la route ondoyante. Il réussit sa tentative d'évasion et disparaît.

Les prisonniers assis dans les voitures, restent stupéfaits. Comment est-il possible qu'aucune balle n'ait atteint le fugitif ? Quelle chance merveilleuse !

Dans la première voiture, Jean Moulin croit reconnaître vaguement la silhouette du jeune homme blond qui brise héroïquement le cordon allemand. Ne l'a-t-il pas vu lors de la réunion à Lyon, peu de temps avant de partir pour l'Angleterre avec le général Delestraint ? Mais que fait-il à Caluire ?

La voiture prend la direction de Lyon. Jean Moulin cherche à se rappeler le nom de l'homme qui vient de s'évader. N'est-ce pas Didot ? La voiture roule vers le Fort de Montluc où le calvaire de Jean Moulin va commencer.



**André Lassagne n'était pas « Max » comme le crut un moment la Gestapo**

Le *Sicherheitsdienst Hauptsturmführer* Barbie n'en croit pas ses yeux : L'impossible s'est réalisé et il a enfin entre les mains les vrais chefs de la Résistance française et l'un d'eux est « Max ». Mais lequel ? Il examine attentivement les photographies des prisonniers qui sont développées de toute urgence et se dit que, vraisemblablement, le Professeur Lassagne est le « Max » recherché.

Ainsi, pendant deux jours, Lassagne est-il l'objet de toutes les attentions de Barbie : il en souffre corporellement et moralement sans broncher. À vrai dire il ne sait pas qui est Max.

Cependant, les autres restent emprisonnés à Montluc, sans être torturés, et ne subissent que des interrogatoires de forme.

Jean Moulin commence à reprendre espoir. Il croise le docteur Dugoujon dans la cour de la prison, pendant la demi-heure de promenade à laquelle ont droit tous les prisonniers et lui chuchote :

- « *Bon courage, mon ami.* »

C'est typique de l'homme.

À Paris, des photographies des hommes arrêtés sont montrées aux prisonniers ramenés de Fresnes au 84, avenue Foch. Personne ne connaît Max.

Barbie commence à s'énerver de plus en plus et à devenir brutal. Il est maintenant sûr que Lassagne n'est pas celui qu'il recherche mais les autres ne semblent pas non plus correspondre au signalement de Max.

Le 23 juin, à quatorze heures, la porte de la cellule de Jean Moulin s'ouvre brusquement. Il est emmené à L'École de Santé où Barbie occupe les bureaux de la *Sicherheitsdienst*.



**Klaus Barbie**

Celui-ci a soigneusement préparé la réception. Des fleurs sont disposées sur la cheminée et sur les classeurs alignés le long des murs de la grande pièce. Un soldat est en faction à une machine à écrire. Barbie lui-même est installée devant un grand bureau.

Jean Moulin entre tranquillement dans la pièce. Ses yeux rencontrent ceux de Barbie et il note l'expression cruelle et avide de l'homme qui l'attend.

- « *Alors Monsieur Jacques Martel, commença Barbie d'un ton aimable, vous nous avez donné pas mal de fil à retordre, mais enfin vous nous êtes tombé entre les mains. J'avoue être un peu étonné, car je ne me figurais pas que Max avait ce physique. Vous êtes Max, nous le savons maintenant. Nous en avons les preuves.* »

- « *Toujours des Preuves* » se dit Jean Moulin. Il n'y a qu'une chose à faire : penser à tout, sauf aux questions qu'on va lui poser et tout nier. Il fait de son mieux pour ne pas écouter la voix épaisse et sarcastique.

- « *Mais, quel est votre vrai nom, Max ?* » entendit-il malgré lui. « *Monsieur Martel n'existe pas : ce n'est qu'une identité fictive n'est-ce pas ?* »

- « *Puisque vous avez des preuves* » ... répond calmement Jean Moulin, le regard ferme.

Déjà ce calme agace Barbie. Cet homme peut crâner, il arrivera à le faire parler, après quoi, il pourra l'envoyer chez Knochen ; mais pas tout de suite : il faut d'abord l'obliger à reconnaître qu'il est Max, puis lui faire avouer sa véritable identité.

Il se lève lentement et approche de Jean Moulin debout devant lui, les bras attachés derrière le dos. Arborant un demi-sourire, Barbie le frappe du poing en pleine figure : Moulin chancelle et reçoit en même temps un furieux coup de pied dans le bas-ventre. Il vacille et est aveuglé par un violent coup de poing dans l'œil. Il s'affaisse : l'homme assis devant la machine à écrire se lève vivement pour lui décrocher un coup de botte.

La sentinelle près de la fenêtre s'approche et saisit Jean Moulin par le revers de sa veste, l'obligeant à se relever.

- « *Et maintenant, tu as compris ? Parle !* » hurle Barbie sous son nez.

Il aperçoit dans les yeux de Jean Moulin une expression infiniment méprisante et n'obtient aucune réponse. Les coups de poing et de pied se succèdent. Barbie donne l'ordre de déshabiller Jean Moulin et commence à lui flageller les reins avec un nerf de bœuf en caoutchouc. Mais Jean Moulin se tait toujours. Ils arrivent à le vaincre physiquement, mais ils ne parviennent pas à le faire parler.

À trois heures du matin, ils le rhabillent et lui remettent les menottes, puis il est ramené à Montluc où il s'affale inerte et à demi inconscient dans sa cellule. La douleur fait bloc avec lui, s'empare de tout son être, un engourdissement intolérable cerne ses reins.

Le lendemain, ils reviennent le chercher. Il ne peut plus marcher et il faut deux gardiens pour le traîner et lui faire descendre les trois étages jusqu'au rez-de-chaussée où l'attend une voiture cellulaire.

À mi-chemin, un des gardiens relâche sa prise. Jean Moulin en profite et, réunissant ce qui lui reste de forces, il se précipite en avant, espérant se briser le crâne contre les pierres. Il se cogne violemment contre le mur, mais ne perd même pas conscience et, ruisselant du sang qui coule de sa blessure, il est traduit devant Barbie. L'homme est hors de lui.

Les tortures de la veille se répètent, mais le corps de Jean Moulin est maintenant tellement meurtri qu'il est à peine conscient. Enfin, Barbie ordonne qu'on, le rhabille et qu'on l'assoît de nouveau devant son bureau.

- « *Max, vous êtes Max, répète Barbie sans arrêt, pourquoi ne pas l'admettre et vous ne souffrirez plus, vous pourrez vous reposer... racontez-moi tout* ».

Il parle d'une voix onctueuse, presque suppliante.

- « *Dites moi tout ce que vous savez, et je vous assure que vous ne serez plus torturé.* »

Il promettrait n'importe quoi à cet homme dont l'obstination fait obstacle à la promotion convoitée. Jean Moulin montre sa bouche tuméfiée : il ne peut pas parler. On lui donne un verre d'eau ; à ce moment là, il semble perdre connaissance et on lui fait avaler quelques gorgées. Alors, d'une voix faible et rauque, il demande un morceau de papier. On lui tend avec empressement un bloc épais et un crayon.

Barbie s'installe confortablement dans sa chaise, un sourire de jubilation sur les lèvres. L'homme va enfin admettre qu'il est effectivement Max, et puisqu'il ne peut pas parler, il va, selon les consignes de Barbie, faire un schéma de la Résistance. Quelle aubaine ! Il rallume une cigarette et se met à souffler des ronds de fumée vers le plafond.



**La prison Montluc**

Il voit que Jean Moulin a cessé décrire. Se penchant sur son bureau, il s'empare fébrilement du bloc : aucun schéma de la Résistance n'y figure, mais, à la place, il voit une caricature remarquable : la sienne !

À ce moment, Barbie perd tout contrôle : il se précipite sur Jean Moulin, sans défense, et le frappe de toutes ses forces avec une lanière de cuir, se servant de la



boucle métallique pour lacérer la chair de sa victime. Il lui porte des coups de pied et le frappe jusqu'à ce que Jean Moulin perde connaissance et s'affaisse sur le plancher. C'est seulement à cet instant que Barbie retrouve son sang-froid. Il renvoie le corps inanimé au Fort Montluc.

Il a perdu. Jean Moulin ne parlera jamais, pourtant Barbie sait qu'il est « Max ». Il téléphone à Paris, et, à part Raymond Aubrac qui reste à Montluc, tous les hommes pris à Caluire, y compris le docteur Dugoujon, sont transportés par le train jusqu'à la capitale et emprisonnés à Fresnes.

Barbie part en voiture de son côté avec Jean Moulin et arrive au 84, Avenue Foch, le 26 juin à neuf heures du soir. Jean Moulin est à peine conscient.

Barbie descend de voiture et se précipite dans le bâtiment de la *Sicherheitsdienst*, pour revenir quelques instants plus tard accompagné d'un interprète, Misselwitz. L'*oberscharführer*, à la tignasse ébouriffée, est épouvanté à la vue de Jean Moulin affaîssé et immobile sur le siège arrière de la voiture.

- « *Qu'avez-vous bien pu faire à cet homme ?* s'écria t-il oubliant même de donner son titre à son supérieur, *il est presque mort. Bon Dieu qu'il a dû souffrir !* »

- « *Ne croyez-vous pas qu'il faille appeler un docteur, cet homme est Max et s'il meurt, qu'est-ce qu'il y aura comme histoire, nous y passerons tous !* »

Misselwitz désire à tout prix éviter que la responsabilité d'un tel homme soit prise par « l'Avenue Foch ». Depuis longtemps, Max est l'homme le plus recherché de France : la Gestapo sait maintenant que Martel et Max ne sont qu'une seule et même personne et bientôt, grâce à l'aide de la Milice Française, elle connaîtra sa véritable identité.



**Ernst Kaltenbrunner**  
chef de la SD

Les répercussions vont bien au-delà du colonel Knochen : la nouvelle atteint l'*Obergruppenführer* Ernst Kaltenbrunner ; le général s'intéresse personnellement à l'affaire du général Delestraint et le cas Max a encore plus d'importance. Ribbentrop est mis au courant et Dieu sait ce qui se passera si Max meurt. Il faut le conserver en vie coûte que coûte.

Barbie accepte alors qu'on aille chercher un médecin, mais où donc transporter Jean Moulin s'il ne peut être gardé avenue Foch ?

Barbie commence à avoir peur : ses joues roses prennent une teinte pâle et jaunâtre. S'il est allé trop loin et que Max meure ... il sera traduit en conseil de Guerre et envoyé sur le front Russe, et là bas, il sera voué à une mort certaine.

Il reste immobile, contemplant le corps inerte et brisé de Jean Moulin, tandis que Misselwitz retourne en courant vers le bâtiment. Il revient quelques minutes plus tard accompagné de l'adjoint de Knochen, Boemelburg.

Le lieutenant-colonel considère le corps lacéré du pauvre français, puis se tourne vers Barbie :

- « *Bougre d'idiot, cria t-il, vous rendez-vous compte*

*de ce que vous venez de faire ? Vous avez failli tuer le personnage le plus important de la Résistance française. Avez-vous pu penser un instant, pauvre crétin, qu'un homme de cette trempe parlerait pour éviter la torture ? S'il meurt, je ne voudrais pas être à votre place !* »

Il n'y a pas de temps à perdre en paroles inutiles. Il est extrêmement inquiet. Si Jean Moulin meurt, ils seront tous dans de drôles de draps. Un officier est responsable de ses subordonnés. Il donne des instructions à Barbie pour que Moulin soit immédiatement conduit à la villa « Boemelburg », au 40 avenue Victor Hugo, à Neuilly.

On le sort doucement de la voiture pour le transporter dans une des pièces du premier étage. Des médecins nettoient et pansent ses blessures, lui donnent de la morphine pour calmer ses douleurs et font de leur mieux pour le soigner.

Jean Moulin ne s'aperçoit de rien : son esprit, lorsqu'il reprend connaissance pour quelques instants, n'est qu'un mélange confus de cauchemars et de souffrance... il est à jamais meurtri jusqu'au fond de l'âme... il ne lui reste que les battements de son cœur. Le 28 juin, il avale un peu de liquide et Misselwitz vient l'interroger. Le sergent entre dans la pièce et se trouve devant un visage hagard et tuméfié. Jean Moulin a maintenant les cheveux gris et semble à peine respirer.

- « *Vous m'entendez ?* » lui demande Misselwitz d'un ton égal. Bomelburg se trouve à ses côtés. Jean Moulin acquiesce des yeux.

- « *Nous savons que vous êtes Max... nous le savons depuis quelques jours déjà, mais maintenant, nous savons que vous êtes Moulin. Votre véritable identité est Jean Moulin. En juin 1940, vous étiez préfet de Chartres, n'est-ce pas ?* »

Le malade ne répond pas. Une lueur d'intelligence apparaît dans ses yeux. Le sergent se penche et lui montre un papier en désignant du doigt un nom « Jean MOULLIN ».

Un léger sourire se dessine sur le visage meurtri : les lèvres esquissent un faible mouvement. Jean Moulin désire quelque chose, car il soulève sa main droite avec effort.

Le sergent comprend : il sort son stylo. Jean Moulin le prend et, avec toute la volonté qui lui reste, il biffe le deuxième « L » de son nom. Puisqu'ils savent maintenant qui il est, il préfère que l'orthographe soit correcte. C'est tout ce que Misselwitz et les Allemands peuvent tirer de lui.

Boemelburg et Knochen décident de le transporter à Berlin.

Un long télégramme chiffré est alors transmis de Paris au Général Kaltenbrunner pour lui faire part des arrestations de Caluire, mais, tenant compte de l'état de Jean Moulin et du danger que représente pour eux sa mort possible, ils gardent son identité secrète.

Le 8 juillet, les médecins de Paris décident que la santé de Jean Moulin lui permet de partir en Allemagne. Il quitte la gare de L'Est dans un compartiment privé, accompagné d'un médecin et d'une ordonnance.

Il perd connaissance au moment où le train quitte

cette France qu'il aime plus que la vie, et il est dans le coma lors du court arrêt en gare de Metz, devenue alors ville Allemande. Le voyage continue, mais, en arrivant à Francfort, Jean Moulin est mort.

Il est passé de vie à trépas dans un train allemand, l'ennemi à ses côtés. Sa grande chance est de ne pas avoir repris connaissance. Il est mort avec tous ses secrets enfouis au fond de son cœur.

La Résistance française doit continuer à vivre à cause de lui et grâce à lui : s'il n'est plus là pour goûter la joie de la victoire qui est maintenant certaine, il a néanmoins laissé derrière lui des racines qui fleurissent en dépit de tous les orages à venir.

Le médecin allemand, affolé, descend du compartiment et se précipite au siège de la Gestapo de Francfort pour leur annoncer la mort de Jean Moulin. Mais ils ne veulent rien savoir d'une affaire qui ne les regarde pas, qui les dépasse et qui coûtera cher aux responsables.

Sans perdre une minute, ils ordonnent que le cadavre soit renvoyé à Metz par le premier train, car Metz est le grand centre de la *Sicherheitsdienst* et de la IV<sup>o</sup> section, mieux connue sous l'étiquette de « *Gestapo* ». Là, les autorités locales décident que, dans cette affaire, Knochen est seul responsable et que cela ne les regarde nullement. Que les autorités de Paris se débrouillent !

C'est ainsi que, malgré tout, Jean Moulin retourne dans son Pays.

Le corps arrive à la Gare de l'Est le vendredi 9 juillet, à 18 h 43. Un détachement de la *Sicherheitsdienst* s'en empare dès son arrivée, ayant reçu l'ordre de « prendre livraison » d'un citoyen Français, décédé et non identifié, et de procéder immédiatement à l'incinération du cadavre au cimetière du Père Lachaise.

Les instructions sont suivies à la lettre avec la compétence habituelle des Allemands, mais le lendemain étant un samedi, le certificat d'incinération n'est signé que le lundi suivant, 12 juillet, quand Misselwitz le trouve sur son bureau. Le numéro de l'urne est : 10 137.

Jean Moulin a disparu pour toujours, et, à l'exception de quelques membres de la Gestapo, sa fin ne doit jamais être connue. Il faut, de toute évidence, cacher cette mort au haut-commandement allemand et aussi le plus longtemps possible, à la Résistance française. Deux mois plus tard, celle-ci, ignorant toujours la mort de Jean Moulin (« Max »), cherche par tous les moyens à retrouver sa trace : des demandes sont formulées par le B.C.R.A. auprès des autorités britanniques, les suppliant d'intervenir officiellement auprès des autorités allemandes, car Jean Moulin est soldat. Mais aucune piste ne peut être découverte ... et Jean Moulin demeure perdu dans l'ombre.

## Sources :

Documents et fac-similés conservés au Musée Jean Moulin à Béziers (notamment pour les dialogues)

Documents, Lectures et discussion avec le conservateur des Archives de L'Hérault

Discussion voici quelques années avec Mr Joseph LANET à propos de son ouvrage "Mémoires de Résistance"

## Photos et biographies

<http://www.memorialjeanmoulin-caluire.fr/fr/Portraits>



### Après les arrestations de Caluire...

#### **Le docteur Dugoujon (1913 - 2004)**

Emprisonné à Montluc puis transféré en juin à la prison de Fresnes il est libéré le 17 janvier 1944 et fait une carrière politique après la guerre.

#### **Colonel Albert Lacaze (1884 - 1955)**

Après son arrestation, il est conduit au siège de la Gestapo. En juin 1943 il est transféré à la prison de Fresnes. Jugé par le tribunal militaire allemand du Grand Paris, il bénéficie d'un non lieu et est libéré le 17 janvier 1944. Il rejoint le maquis après le débarquement de Provence.

#### **Raymond Aubrac (1914 - )**

Il passe plusieurs mois dans la prison Montluc. Il est libéré le 21 octobre 1943 par opération des groupes-francs, dirigée par son épouse Lucie. Il rejoint Londres en 1944, siège à l'assemblée consultative provisoire d'Alger. Il sera nommé « commissaire régional de la République pour la Provence » au moment du débarquement dans le sud de la France.

#### **Bruno Larat (1916 - 1944)**

Emmené au siège de la Gestapo, puis ensuite à la prison Montluc. Transféré à Fresnes en août 1943 puis déporté à au camp de Buchenwald en janvier 1944, il y décède début mars.

#### **André Lassagne (1911 - 1953)**

Incarcéré à la prison de Montluc puis transféré à Fresnes il est jugé en octobre 1943 par le tribunal militaire allemand du Grand Paris. En mars 1944 il est envoyé au camps de concentration du Struthof, puis, c'est le camp de Brieg, en Silésie puis ensuite la prison de Liegnitz, puis le camp de Gross-Rosen. De Gross-Rosen, il est transféré à Leimeritz dans des conditions épouvantables. Il arrive au camp de Flossenburg, en Bohême où il est libéré, fin avril 1945, par la Troisième armée américaine.

#### **Henri Aubry (1914 - 1970)**

Incarcéré à la prison Montluc, sévèrement interrogé, malmené, tabassé, conduit devant un peloton pour un simulacre d'exécution, à bout de force, il finit par désigner « Max », le 23 juin. Transféré à la prison de Fresnes, il est libéré le 20 novembre 1943.



## L'ossuaire du Mont d'Huisnes

Par Philippe Massé

**E**n rentrant des journées du forum 2010, j'ai voulu prolonger celles-ci par un arrêt à l'ossuaire de Mont d'Huisnes. Situé entre Avranches et Pontorson, je me suis autorisé ce détour de quelques kilomètres. J'ai eu quelques appréhensions liées au fait que je comparais intérieurement cet ossuaire à l'ossuaire des catacombes de Paris où des milliers de reliques sont rangées et cette image nous renvoie vers notre propre destinée.



©Francois Levalet

Situé sur une colline de 30 m de hauteur, à un kilomètre au nord du village d'Huisnes-sur-mer, l'ossuaire offre une vue imprenable sur le Mont Saint-Michel et sur l'emplacement d'un ancien moulin à vent. Le site se trouve à un point clé de la bataille de Normandie, puisqu'à quelques kilomètres, les Américains réussirent la percée qui permit à la troisième armée du général Patton de déferler sur la Bretagne puis de prendre un virage vers Paris et l'est de la France.

Huisnes-sur-mer fut libérée le 1er août 1944 par la 79ème division d'infanterie.



L'ossuaire de Mont d'Huisnes est l'un des lieux de sépultures les plus importants de France puisqu'y reposent 11 956 soldats morts durant la Seconde Guerre mondiale.

C'est le seul mausolée allemand de France. Le service d'exhumation du Volksbund y inhume les dépouilles des soldats allemands provenant des départements du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine, de la Mayenne, de la

Sarthe, du Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de la Vienne, d'Indre et des îles anglo-normandes de Jersey, Guernesey, Alderney et Sark à partir de 1961. Seuls reposent encore sur l'île de Guernesey les morts du cimetière de Fort Georges à Guernesey. Le mausolée fut inauguré le 14 septembre 1963.

Lorsqu'on arrive sur le parking, on est surpris de l'intégration architecturale dans le paysage, les lignes du bâtiment sont sobres et les drapeaux flottants au vent ne sont pas sans rappeler l'origine de ce lieu.



L'ossuaire est un bâtiment circulaire, d'un diamètre de 47 m, composé de deux niveaux avec une croix plantée en son centre. Une fois à l'intérieur de ce cercle de deux étages, on peut apercevoir une galerie aménagée au rez-de-chaussée et à l'étage supérieur. Chaque niveau comporte 34 cryptes renfermant les restes de 180 morts. Les noms sont inscrits sur une plaque de bronze.

On accède à ce mausolée par un premier escalier entrecoupé de pierres portant chacune l'inscription d'un département ou d'une des îles d'où proviennent les corps inhumés.



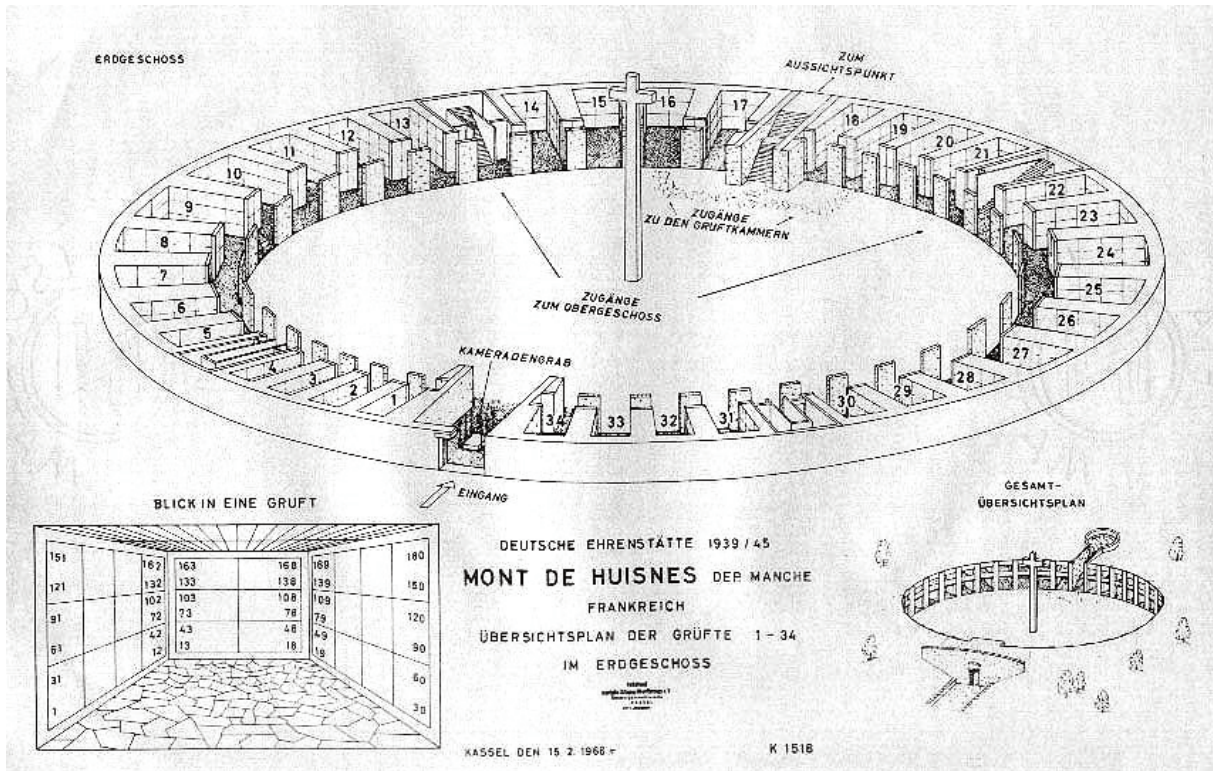


Ensuite un second escalier nous mène dans un espace couvert comprenant sur la droite, une loge de gardien, dramatiquement inoccupée lors de mon passage, et encore sur la droite un lieu de recueillement symbolisé par un Christ sans croix.

À l'entrée du cercle, on passe devant la tombe des « camarades ». Chose surprenante, des noms d'enfants sont gravés sur la pierre<sup>1</sup>.

Je parviens au centre de cette construction à deux niveaux, au pied d'une croix blanche dominant le site. Cette première visite m'impressionne, je suis en effet entouré de 11 800 soldats qui sont morts sur le front Normand. Connaissant grand nombre de cimetières militaires, c'est la première fois que je pénètre dans un ossuaire et j'ai l'impression que ces 11 800 soldats sont en train de me regarder ; je ressens une sensation de mal être qui va heureusement s'estomper au fil du temps.

Je monte à l'étage, les niches sont sombres, des couronnes de fleurs ornent ici et là les tombes. Je m'arrête sur l'esplanade et je regarde le Mont Saint Michel et son archange qui veille au repos de ces soldats pour l'éternité. Puis je prends le chemin de la Bretagne, marqué par cette visite.



**1** : Nombre de civils de l'administration d'occupation nazie furent emprisonnés au cours de la Libération dans un camp d'internement près de Poitiers. Les conditions de vie y étaient telles que beaucoup d'entre eux y périrent dont de nombreux enfants.

Après l'ouverture de l'ossuaire, il fut décidé d'y rapatrier les corps de tous les soldats allemands inhumés en terre étrangère ainsi que les corps de ces civils jusqu'alors délaissés dans une fosse commune sur le site de l'ancien camp. Les noms gravés sur la tombe à l'entrée du mausolée sont ceux des personnes décédées au camp mais dont les restes ne purent être retrouvés de façon certaine dans la fosse commune.





## Le coin lecteur

Par Philippe Massé

Peu de grandes sorties sur la Seconde Guerre mondiale ces dernières semaines dans l'Hexagone, les éditeurs d'outre-Manche, eux, sont plus enclins à publier sur ce thème. J'attends le nouveau livre de Didier Laugier, *Sturmartillerie*, aux éditions Heimdal qui m'a l'air assez pertinent, dommage que les éditions Heimdal le scinde encore une fois en deux volumes, les tirelires ne vont pas aimer. La sélection de ce mois-ci parlera de Résistance, de résistants, de la Shoah, de l'épuration et de la Hongrie. Bref de quoi compléter les connaissances des lecteurs en attendant des jours meilleurs.

### Les militaires dans la Résistance, 1940-1944. Actes du colloque de Grenoble, novembre 2008.



De 1940 à 1944, plusieurs dizaines de milliers de militaires, de tous grades, de toutes origines et de toutes sensibilités, ont rejoint le combat de la Résistance intérieure, prenant leur part dans le relèvement de la France.

Ils apportèrent à la Résistance leurs qualités propres de patriotisme, de rigueur et de connaissance du métier des armes. Ils reçurent en retour la force d'un lien armée-nation, ainsi qu'une forme de respect et de fraternité, forgées et nourries dans les épreuves.

À la Libération, silencieux par devoir de réserve, par modestie, ou par méfiance pour les tentatives de récupération politique et de détournement des idéaux de la Résistance, peu d'entre eux cherchèrent à se prévaloir de cet engagement. Du reste, beaucoup, dès le lendemain de la guerre se trouvèrent engagés hors de la Métropole, ce qui eut pour conséquence de minimiser leur rôle aux yeux de l'opinion. Pourtant, dans les seuls rangs de l'Organisation de résistance de l'armée, 2 400 militaires périrent, tués au combat ou morts en déportation, sans oublier les représailles subies par leurs familles.

Pour la première fois, une étude fait un point complet sur un aspect méconnu de l'histoire militaire française et de celle de la Résistance. Des premières organisations de camouflage de matériel à la reprise des combats, rien n'est oublié : les services secrets, la mise sur pied des maquis, les organisations militaires de Résistance (ORA, AS...), les combats du Vercors ou des Glières, l'action clandestine, l'amalgame avec la Première Armée, l'attitude des troupes d'occupation allemandes et italiennes, la mémoire, etc. Beaucoup de ces aspects n'avaient jamais, jusqu'à présent, fait l'objet d'études historiques rigoureuses.

Ce livre contient les actes du colloque organisé à Grenoble en novembre 2008 par l'Institut d'Études Politiques de Grenoble et l'Union des Troupes de Montagne. Les textes des communications et des débats sont illustrés par une abondante iconographie,

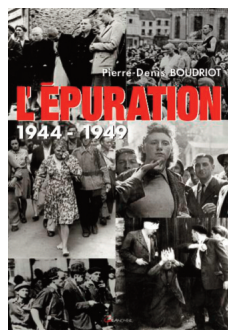
souvent inédite, ainsi que par de nombreuses annexes.

Des signatures prestigieuses ont apporté leur contribution : Jean Delmas, André Martel, François Broche, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Jean-François Muracciole, Paul Gaujac, etc.

Cet ouvrage de référence est accompagné de nombreuses annexes et d'un dictionnaire biographique de plus de 200 fiches, disponibles sur CD-Rom ou en tirage numérique. (Commentaire éditeur)

Éditions Anovi, Prix 30 €.

### L'Épuration (1944-1949), Pierre-Denis Boudriot.



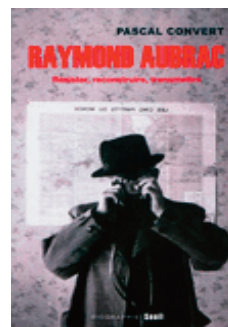
À la Libération, avant que les Cours de justice et Chambres civiques soient créées, et à la faveur de mouvements de foules, résistants et populations s'en prennent aux collaborateurs ou considérés comme tels. La collaboration féminine est sanctionnée par la tonte des cheveux et l'exhibition dans les rues, les coupables étant accusés de collaboration

horizontale. L'épuration « extrajudiciaire » entraîne elle la mort d'environ 9 000 personnes. Par la suite, un cadre juridique prend le relais de ces exécutions sommaires. Il s'exerce par l'entremise de tribunaux d'exception, et traite plus de 300 000 dossiers, dont 97 000 se concluent par des condamnations, les peines s'échelonnant de 5 ans de « dégradation nationale » à des peines de détention, jusqu'à la peine capitale. Au total, environ 2 000 français supplémentaires seront exécutés. Le gouvernement de la République votera ensuite trois amnisties, en 1947, 1951 et 1953. Longtemps l'épuration a été un tabou dans la mémoire collective.

Cet ouvrage inédit, fruit d'un long travail de recherche, se fonde sur une bibliographie approfondie, mais aussi sur une trentaine de témoignages directs, du camp de Drancy à la prison de Fresnes, de la caserne de Saint-Denis et du fort de Romainville, au sujet desquels les informations demeuraient encore rares. (Commentaire éditeur)

Éditions Grancher, Prix 22 €.

### Raymond Aubrac, Pascal Convert.



Cette biographie détaillée et très documentée de Raymond Aubrac est le fruit de trois années d'entretiens réguliers avec l'auteur. Il en résulte un texte à deux voix qui mêle le récit historique de Pascal Convert à la parole même de Raymond Aubrac. Dès 1940, Raymond Aubrac s'est engagé dans la Résistance à Lyon avec son

épouse et complice Lucie.

Né Raymond Samuel, il devient Aubrac dans la clandestinité. Il est aujourd'hui l'un des derniers grands témoins de cette époque et le dernier survivant de l'arrestation de Caluire, au cours de laquelle Jean Moulin fut arrêté.

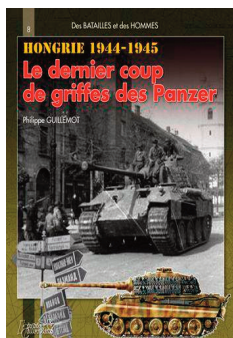
Au cours de trois années d'entretiens réguliers, l'ancien résistant, toujours pétillant, s'est confié à Pascal Convert. Des négociations discrètes qu'il a menées à la demande de Jean Moulin au moment de la création de l'Armée secrète durant la Résistance, à son rôle de messenger entre Hô Chi Minh et les présidents Johnson et Nixon durant la guerre du Vietnam, il semble bien difficile de suivre cet homme dont le visage s'efface dans les volutes de fumée de sa pipe. Son voyage nous mène de Prague à Pékin, Berlin, Genève, Rabat, Rome et New York.

À partir de ce témoignage direct et grâce à de nombreuses archives inédites, Pascal Convert a conçu un texte à deux voix qui rend avec justesse et minutie le détail du parcours de cet homme singulier à travers le siècle. Dans un récit honnête et vif, sans grandiloquence ni manichéisme, leurs deux voix se conjuguent pour témoigner d'une histoire et d'un passé dont le souvenir reste encore vivace plus de soixante ans après, un passé qui continue de travailler l'actualité. L'occasion de rappeler que l'Histoire est d'abord faite par des hommes.

Pascal Convert a réalisé le Monument à la mémoire des résistants et otages fusillés au Mont-Valérien. Sculpteur mais aussi auteur de films documentaires, il interroge les relations entre la mémoire et l'oubli. (Commentaire éditeur)

Éditions Seuil, Prix 23 €.

### Hongrie 1944-1945 - Le dernier coup de griffes des Panzer, Philippe Guillemot.



Les noms de Bicske, Debrecen, les Monts Vertes ou la colline du Château ne trouvent guère d'écho en nous. Pourtant, c'est dans ces confins hongrois que se sont déroulés des combats d'une très grande âpreté, culminant avec un des sièges les plus durs du front de l'Est et de la Seconde Guerre mondiale, celui de Budapest, et consacrant la dernière grande offensive blindée allemande.

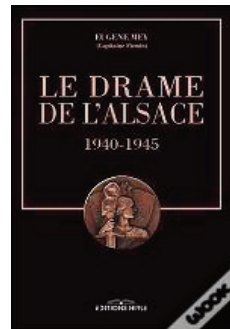
Succédant à la destruction spectaculaire du Groupe d'Armées Centre et masqués par la ruée sur Berlin des forces de Koniev et de Joukov, ces combats sont restés dans un oubli relatif. Pourtant, quand on analyse de plus près les effectifs engagés, les sacrifices consentis, les implications stratégiques et politiques, les nombreux combats livrés et les pertes subies, le tout dans des conditions climatiques extrêmement rigoureuses, on ne peut qu'être étonné de la pénombre qui entoure encore ces derniers efforts germano-hongrois à l'Est et la façon dont les Soviétiques ont su y faire face tout en poursuivant leurs propres plans.

Cette monographie est l'occasion de détailler ces engagements dont les derniers soubresauts représentèrent en définitive, à un mois et trois semaines de la capitulation allemande à Reims, le

dernier coup de griffe des panzers. (Commentaire éditeur)

Éditions Histoire et collections, Prix 15 €.

### Le drame de L'Alsace - 1940-1945, Eugène Mey.



Voilà certes l'une des plus belles pages de l'histoire de l'Alsace. Les traits d'héroïsme, la volonté de vaincre, ou de réduire un ennemi sournois, avide et animé de l'esprit du massacre, l'inspiration patriotique poussée au sublime, tels sont les éléments essentiels d'un livre à tous égards remarquable. Il y avait, dans ces années dramatiques et si souvent tragiques, plusieurs Alsace :

celle de ceux qui étaient restés au pays ; celle de la zone dite libre ; celle des Forces libres. Mais ces trois Alsace n'en formaient qu'une que dévorait le feu ardent de la Patrie. L'histoire de la Résistance alsacienne est sans doute plus nuancée que celle de la Résistance dans le reste de la France. C'est qu'en Alsace, il n'y avait pas que le seul fait de vouloir miner, grignoter la position de l'occupant. Il y avait aussi le désir de la jeunesse d'échapper, non seulement au service du travail obligatoire, mais encore à l'incorporation de force dans la Wehrmacht. Ceux qui voudront prendre le contact le plus sûr avec l'âme alsacienne dans ce qu'elle a de plus noble iront le chercher dans ce livre qui est le plus exaltant des monuments élevés à la gloire de la Résistance.

Eugène Mey est né le 30 janvier 1902 près de Saverne. De 1935 à 1967, il enseigna les lettres classiques au lycée Fustel de Coulanges. Officier de la Légion d'honneur (à titre militaire), croix de guerre avec palmes, croix du combattant volontaire, officier du Mérite militaire, officier des Palmes académiques... Il fut également le plus ancien des correspondants des Dernières Nouvelles d'Alsace pendant près de 60 ans... (Commentaire éditeur)

Éditions Hirlé, Prix 15 €.

### Shoah roumaine : une tragédie oubliée in Revue Histoire de la shoah N 194, Mémorial de la Shoah.



La Shoah en Roumanie a pu être caractérisée comme une Shoah « oubliée » et son historiographie comme un « trou noir ». Pour les discours officiels roumains, il n'y aurait pas eu de Shoah dans un pays qui aurait protégé ses Juifs, et la responsabilité n'en aurait incombé qu'aux seuls Allemands. La réalité est toute autre. Oui, il y a eu une Shoah en Roumanie et elle fut, très

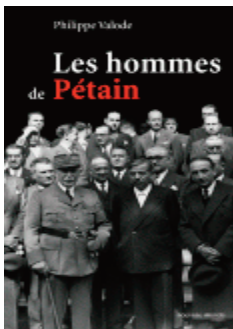
majoritairement, une Shoah roumaine. Une violente législation antisémite, promulguée dès 1937, s'est durcie en 1940. Même si les initiatives liées à la déportation et à l'extermination des Juifs ont pu porter les marques distinctives de l'entreprise nazie, leur mise en œuvre et leur exécution ont relevé pleinement du fascisme roumain, qui d'ailleurs les a revendiquées sans équivoque. Les Roumains n'ont-ils pas eu leur *Einsatzgruppen*, ces unités de gendarmerie qui ont



fonctionné pendant toute la guerre comme des unités de tueries mobiles, leurs *Aktionen*, menées de manière si brutale que même les Allemands, choqués, déclarèrent que le problème juif, dans ces régions, avait été placé en de « mauvaises mains ». La Shoah en Roumanie fut le théâtre de massacres de Juifs parmi les plus massifs de la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, ils demeurent largement méconnus, depuis le pogrom de Bucarest (janvier 1941), celui de Iasi (juin 1941), jusqu'aux massacres d'Odessa (octobre 1941), de Bessarabie et de Bucovine (1941-1942). Pour finir par les déportations en Transnistrie (près d'un demi-million de victimes), dans un territoire que le régime du maréchal Antonescu considérait comme son « dépotoir ethnique ». La mémoire de ces massacres à la mise en œuvre atypique (marches de la mort, extermination par la faim, par le feu), est au cœur de ce volume qui en analyse aussi l'impact dans la Roumanie d'aujourd'hui. (Commentaire éditeur)

Éditions Calman Levy, Prix 19 €.

## Les hommes de Pétain, Philippe Valode.



Si de nombreux ouvrages ont été consacrés à Vichy et à la figure centrale du maréchal Pétain, il n'existait jusqu'ici aucune étude d'ensemble sur les hommes-clés qui, autour du chef vieillissant, ont véritablement façonné la politique de l'État français entre 1940 et 1944.

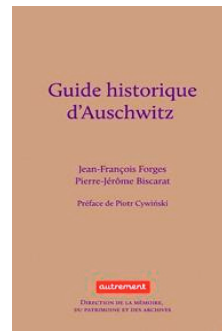
Après un portrait des quatre personnalités dominantes du régime, Philippe Pétain lui-même, Maxime Weygand, François Darlan et Pierre Laval, cet ouvrage analyse les cercles concentriques de pouvoir qui entourent Pétain et l'aident à gouverner.

Son cercle d'amis au premier rang desquels le Dr Ménétrel, puis son brain-trust, grand concepteur de cette Révolution nationale qui doit réveiller, rénover et revitaliser une population vautrée dans la défaite ; enfin une multitude d'amiraux, qui ont fait ironiquement surnommer Vichy, la SPA, Société de Protection des Amiraux. L'auteur décrypte ensuite l'action politique de Vichy en pénétrant au cœur des cabinets civils et militaires de Pétain, de Darlan et de Laval, où travaillent les véritables ouvriers de la grande réforme. Et il analyse l'influence globale des trois têtes pensantes de l'État français : Paul Baudouin, Marcel Peyrouton et Joseph Barthélemy. Si Vichy a partout échoué, des legs importants subsistent encore des réformes, adoptées entre 1940 et 1944, que le général de Gaulle et ses successeurs ont protégées. (Commentaire éditeur)

Éditions Nouveau Monde, Prix 24 €.

## Guide historique d'Auschwitz, J-F Forges et P-J Biscarat

Les camps de concentration d'Auschwitz I, Birkenau, Monowitz et leurs commandos ainsi que le centre d'extermination de Birkenau sont des faits historiques connus. Les nazis souhaitaient édifier à Auschwitz une cité idéale nationale-socialiste avec une administration, des infrastructures, des exploitations minières et agricoles, des camps de concentration et de mort et un centre d'extermination pour les Juifs. Il reste aujourd'hui encore des traces de cette activité.



Cependant, si certains de ces sites disparaissent avec le travail du temps et le développement humain et économique polonais, d'autres sont restaurés, reconstruits, marqués par des monuments et des musées. En parcourant les lieux, en suggérant des itinéraires et, en dernière partie, en revenant sur les traces juives de Cracovie, ce livre voudrait transmettre un certain

savoir qui puisse permettre de mieux comprendre ce qu'on voit si on va à Auschwitz ou si on en regarde seulement des images. Seule une histoire rigoureuse, factuelle et chronologique pourra assurer la pérennité de la mémoire et accompagner, dans l'avenir, l'humanité irremplaçable des récits des survivants. (Commentaire éditeur)

Éditions Autrement, Prix 24 €.



## Les abris de la ligne Maginot

Par Antoine Schoen

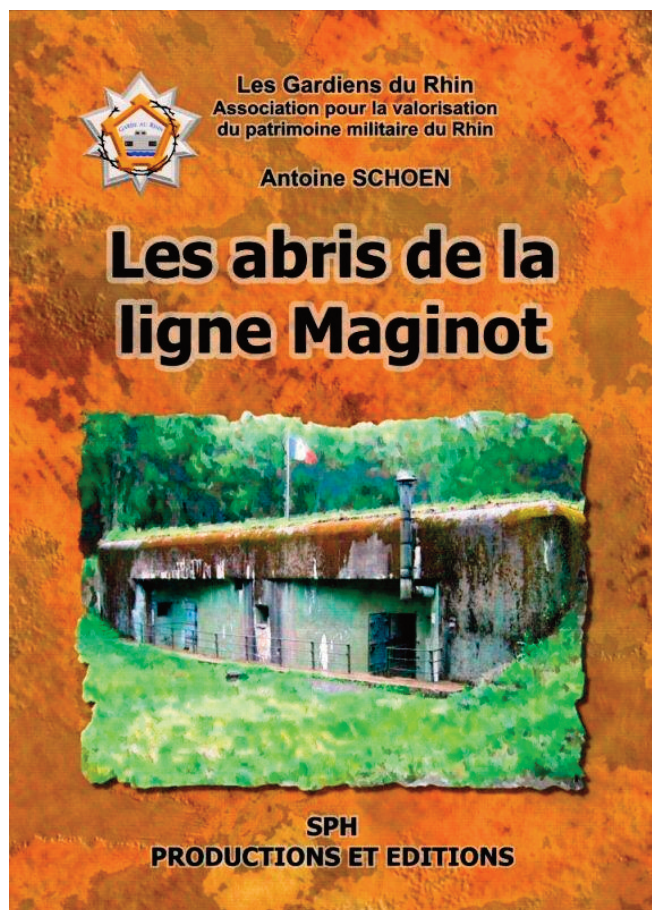
**Fiche technique :** *Les abris de la ligne Maginot, Les Gardiens du Rhin*, Association pour la valorisation du patrimoine militaire du Rhin.

Antoine Schoen

SPH Productions et Éditions, février 2010

format 14.8 x 21.5, 60 pages

ISBN : 978-2-918204-06-0. - 8€



nombreuses troupes peuvent alors prendre un jour de repos dans des locaux sains et à l'épreuve des bombardements.

Alors que les abris de première génération ne comportent que des chambres de troupe et, parfois, une réserve d'eau potable, la CORF (la Commission d'Organisation des Régions Fortifiées) fait très nettement évoluer la fonction des abris. Pour citer Jean-Bernard Wahl, spécialiste de la ligne Maginot, ils deviennent de « véritables casernes sous béton ». Bien que situés légèrement en retrait de la ligne de résistance, ils offrent, à une centaine d'hommes en moyenne, une protection de 2,50 mètres de béton, ou jusqu'à 20 mètres de terre pour les abris cavernes.

Comme les ouvrages de la ligne Maginot, ces abris peuvent subvenir à tous leurs besoins. On peut y trouver des groupes électrogènes, des centraux téléphoniques et de radiotéléphonie, des installations de ventilation, des organes de défense rapprochée, des réserves d'eau, et des magasins pour les vivres, pour les munitions et les combustibles leur permettant une autonomie d'une quinzaine de jours.



**A**u même titre que manger ou se reproduire, chaque être vivant cherche à se protéger, que ce soit de ses prédateurs ou des désagréments dus au climat. Mais quel pire prédateur pour l'homme si ce n'est l'homme lui-même ?

Les concepteurs des fortifications, par souci d'économie, associent bien souvent la notion de se protéger à celle de se défendre 1. Nous ne retrouvons donc, dans notre patrimoine fortifié, que peu d'abris à l'épreuve des bombardements qui ne soient pourvus d'éléments actifs. Durant la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, avec l'évolution de la fortification vers une organisation linéaire, les abris de troupe apparaissent simultanément chez les Français et les Allemands. Un parallèle peut d'ailleurs être fait avec la dispersion de l'artillerie défensive dans les intervalles des forts démodés par la révolution de l'artillerie dans les années 1880.

« Les abris pour réserves locales » permettent à des troupes qui occupent les intervalles entre les ouvrages de fortification de s'abriter à tour de rôle. Ces

La CORF est malheureusement rapidement contrainte à l'économie et ne construit, pour cette raison, que 89 abris, qui ne représentent que 20 % des « petites constructions » de la commission dans le Nord-est. Les éléments passifs ne sont dès lors construits que pour protéger le commandement. Cette économie est préjudiciable pour la troupe durant la Drôle de guerre, plus particulièrement durant le très dur hiver 1939-40.

Ce livret est publié au profit de l'association des Gardiens du Rhin, pour l'aider à valoriser le patrimoine militaire du Rhin.

Renseignements : [www.lesgardiensdurhin.com](http://www.lesgardiensdurhin.com)





## Blockhaus de type R515

Par Jean Cotrez

Dans le HM numéro 60, la rubrique BTP vous avait présenté le blockhaus de flanquement pour mitrailleuse type R630. On vous propose de vous présenter un de ses « petits frères », le blockhaus type **R515** de sa véritable dénomination, selon le catalogue Todt, « *MG Schartenstand am Vorderhang* » que l'on peut traduire par « casemate pour mitrailleuse sur pente vers l'ennemi ». Dans l'obsession de Todt de tout vouloir réglementer, le R630 est un blockhaus de flanquement, et le R 515 est supposé être installé sur une pente dirigée vers l'assaillant. Sur le terrain on trouvera en fait des R630 à flanc de colline et des R515 en flanquement de plages ou « posés » sur des quais et inversement...

Créé en 1939 à l'origine pour le Westwall, il sera construit à 77 exemplaires sur l'AOK 15 et 19 exemplaires sur l'AOK 7. Il sera à partir de 1943 progressivement remplacé par le type R620.

La principale différence entre un R630 et un R515 est que le R630 est plus autonome au niveau de sa défense propre. En effet on se souvient qu'il est équipé d'un tobrouk intégré et que son entrée est couverte par une caponnière qui protège la face arrière de l'ouvrage. De plus son couloir d'accès est protégé par un créneau de défense intérieur dont le tireur se trouve dans la salle de repos du blockhaus.

Rien de tout cela dans le R515. Dans sa version basique, il ne possède pas de tobrouk et son accès ne comporte pas de créneau de défense intérieure.

Cependant nous allons vous présenter un R515 SK, ou variante, dont l'accès se fait par un escalier qui tourne à 90° vers la droite et qui est équipé d'un tobrouk dont l'accès comme toujours se fait par un escalier extérieur à l'ouvrage.

### Description :

Le R515 dans sa version de base nécessite 380 m<sup>3</sup> de béton ainsi que 31 tonnes de fer à béton et de profilés. Ses dimensions sont :

Longueur : 10,70 m

Largeur : 8 m

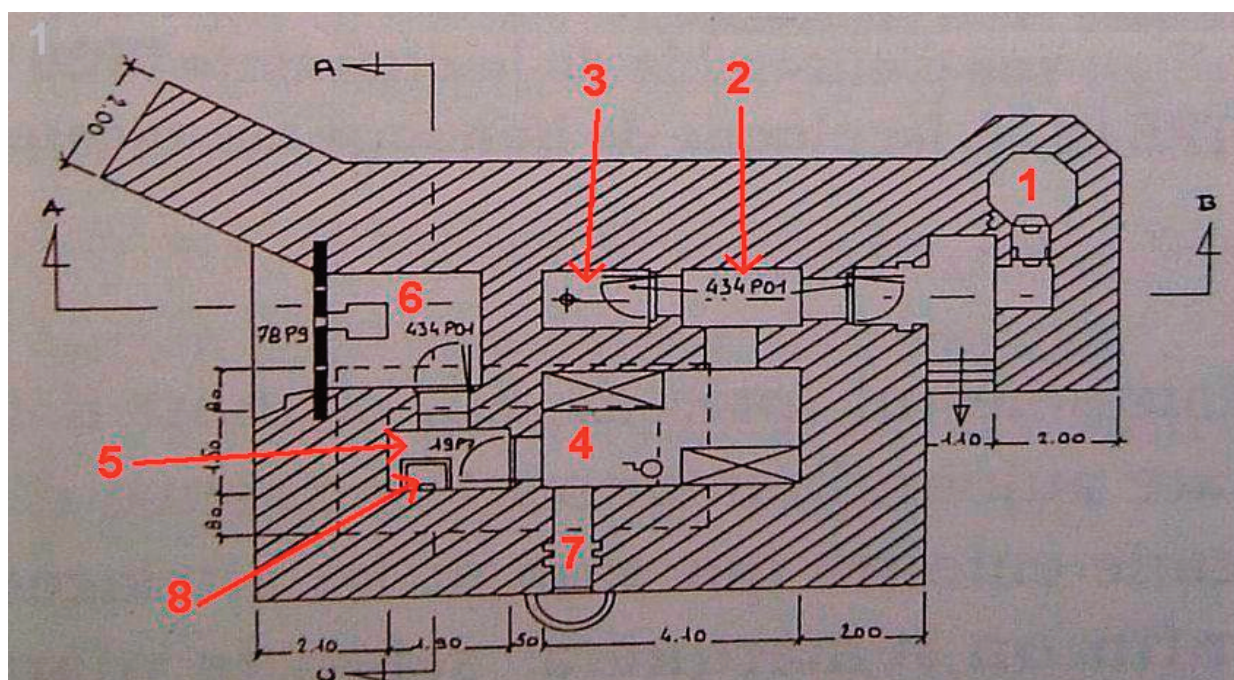
Hauteur : 4,90 m

Radier : 0,80 m

Ses murs et son toit ont une épaisseur de 2 mètres. La plaque blindée de la chambre de combat est du type 78P9 de 20 cm d'épaisseur et d'un poids de 24 tonnes pour une dimension de 3,8m x 3m. A noter que certains modèles seront équipés d'une plaque blindée qui résulte de la superposition de 2 plaques (726P3 et 7P7) d'une dimension de 2,7 m de hauteur pour 3,40 m de large. Son épaisseur est de 20 cm (2 x 10cm). Le poids des 2 plaques est de 15 tonnes. Ce sera en fait le résultat de la réutilisation de plaques blindées fabriquées au début de la guerre, devenues obsolètes mais encore présentes en grand nombre dans les arsenaux et dont la faiblesse est palliée par leur superposition.

### Visite guidée :

On pénètre dans l'ouvrage via une porte blindée à 2 vantaux type 434P01. En face se trouve une porte identique qui donne dans le local périscope. Rappelons au passage que ce type de porte permet en cas d'éboulis importants devant la porte d'utiliser le vantail supérieur pour sortir du local. A noter aussi que toutes les portes des blockhaus, extérieures ou intérieures s'ouvrent toujours vers l'extérieur afin d'empêcher leur enfoncement par un assaillant.



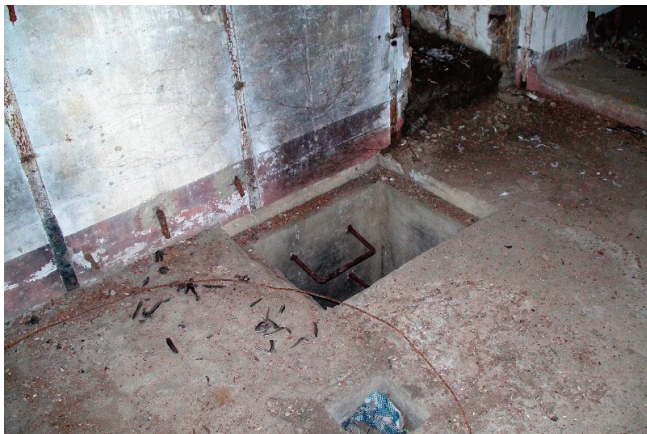
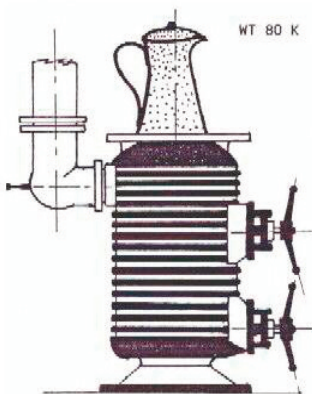
Légende : 1 : tobrouk - 2 : sas - 3 : salle périscope - 4 : salle de repli - 5 : local munition  
6 : salle de combat - 7 : issue de secours - 8 : accès citerne d'eau.



Pour en revenir au périscopes, il est du modèle « Sehror » SR9 et coulisse dans une gaine blindée qui traverse la dalle de toit. Il permet bien sûr une vue périphérique sur 360°. La gaine peut-être équipée d'un volet blindé pivotant mais ce n'est pas le cas dans le modèle qui nous intéresse. En cas d'absence de ce volet blindé, quand le périscopes n'est pas utilisé, on le remplace dans la gaine par un obturateur (sorte de tube) qui vient affleurer la sortie de la gaine et qui permet d'une part l'étanchéité et d'autre part, d'empêcher le jet de liquide enflammé ou de grenades par cette gaine. Sa mise en place se fait par une poignée depuis l'orifice inférieur de la gaine dans le logement périscopes.

Franchie la première porte donc, on tourne à droite et l'on tombe dans la chambre de repli. Prévue pour 6 hommes elle mesure 4,10 m x 2,3 m. Pour mémoire celle du R630 prévue également pour 6 hommes mesurait le double (4 m x 4,20m).

Elle est équipée de 2 fois 3 couchettes superposées, d'un poêle de chauffage type Wt.K80 et d'un ventilateur mécanique type HES 1.2. Comme tous les blockhaus ne comportant qu'un accès, cette pièce est équipée d'une sortie de secours. Sur le plan présenté, l'accès à la citerne d'eau située sous le blockhaus se fait depuis la soute à munitions. Dans le blockhaus visité, cet accès est situé dans la salle de repli à proximité immédiate de la sortie de secours comme le montre la photo ci-dessous.



Au premier plan l'accès aux soubassements du blockhaus, au second plan la sortie de secours. Le passage dans le coin supérieur gauche donne dans le local à munitions.

Comme le montre la photo ci-après tous les plafonds du blockhaus sont recouverts de bois. Peut-être les restes de coffrage non ôtés afin d'améliorer l'isolation thermique des pièces. On remarque également les crochets permettant la fixation des lits superposés.

On continue la visite en se dirigeant vers la salle de combat. Avant celle-ci on entre dans la salle de stockage des munitions. Cette pièce est séparée de la salle de repli par une porte 19P7. Cette salle de stockage est aussi pourvue d'un puits qui descend

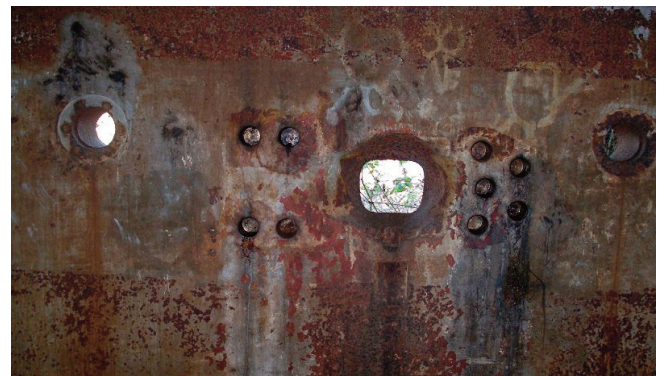
sous la dalle et où était installé le réservoir d'eau potable. Selon les modèles, cet accès se trouvera aussi dans la salle de repli.



On franchit une dernière porte 434P01 et l'on arrive dans la dernière pièce qui est la salle de combat. On a déjà parlé de sa plaque blindée sur laquelle venait se fixer un seul type d'arme, à savoir, la Mg 34 montée sur affût ou Kugelkopflafette. Si l'arme n'était pas en batterie, l'orifice était bouché par un obturateur, comme c'était le cas dans les cloches blindées multi créneaux. De chaque côté de l'arme sont percés 2 orifices cylindriques recevant des diascope type Bush.

### Conclusion :

Comme nous l'avions fait au sujet du R630, on peut s'étonner de la débauche d'énergie et de matériaux qu'il aura fallu pour ériger ce type de blockhaus afin d'abriter seulement une mitrailleuse...



**Plaque blindée avec l'orifice central pour l'arme et de chaque côté les emplacements des diascope**



**Obturateur de périscopes (côté intérieur). La poignée est manquante.**

**Plan :** Patrick Fleuridas  
**Photos :** auteur



# Modelisme : Focke-Wulf 190A de la JG 54

Par Michel Wilhelme et Alexandre Prétot

A la rencontre de l'Histoire et du jouet, le modèle réduit permet à certains de concilier leur passion pour la seconde guerre mondiale et l'esprit d'enfant qui sommeille, paraît-il, en chacun de nous. Développant un savoir-faire extraordinaire et un étonnant sens de la « débrouille », le modeliste expérimenté arrive parfois à donner naissance à de véritables chefs-d'oeuvre recréant, au travers d'un diorama ou d'une décoration personnalisée, de petits moments d'histoire. Histomag'44 a demandé à l'un d'entre-eux, Michel Wilhelme, dont vous pouvez admirer les créations sur le forum « un monde en guerre » sous le pseudo « Michel 76 » de nous faire profiter de son travail et de ses conseils. Il a gentiment accepté de nous faire partager sa passion.

**S**pécial front de l'est oblige, le sujet de cet article devait avoir connu les rigueurs de l'hiver russe. Pour cette occasion, Michel nous propose d'évoquer le Kit Hasegawa permettant de monter un FW190 A. Il nous propose deux finitions concernant des appareils appartenant à la Jagdgeschwader 54 (JG54).



**FW190 A4 de Walter Nowotny, chef de la 1/JG54-  
Front de l'est - Début 1943**

**Walter Nowotny, 258 victoires, mouru le 8/11/1944  
à bord de son Me262**

## Historique du Focke-Wulf 190 A

Le Focke-Wulf Fw 190 est un avion de chasse monoplace utilisé par l'Allemagne à partir de septembre 1941. Il ne réussit jamais à remplacer complètement le Messerschmitt Bf 109, mais s'avéra supérieur au Spitfire V, alors le principal chasseur utilisé par la RAF. Grâce à sa polyvalence issue d'une construction modulaire, il donna naissance à un grand nombre de modèles dérivés, spécialisés comme avion d'appui des troupes au sol ou comme chasseur lourd pour lutter contre les bombardiers.

Malgré sa taille modeste, le 190 était un appareil lourd, mais il était capable de transporter une grande variété d'armes et autres équipements.

### 1. Conception

L'avion fut commandé par le ministère de l'air allemand (RLM) en 1937, pour seconder le Messerschmitt Bf 109, qui commençait seulement à entrer en service. Afin d'attribuer toute la production du moteur Daimler-Benz DB 601 à refroidissement liquide au chasseur de Willy Messerschmitt, Kurt Tank, ingénieur en chef de Focke-Wulf, opta pour un moteur radial à refroidissement par air, le BMW 139. Pour limiter l'inconvénient que représentait la section frontale plus importante de ce moteur, il l'enveloppa

dans un capot moteur aérodynamique très ajusté, avec une turbine de refroidissement par air forcé très caractéristique dans la prise d'air annulaire juste derrière la casserole d'hélice.

De construction monocoque et métallique, le fuselage était construit en deux tronçons. La voilure, elle aussi de construction métallique composée de deux ailes étant solidaires par le longeron avant. Cette modularité de la construction permettait de fractionner la production dans plusieurs petits ateliers indépendants, ce qui devint très utile vers la fin de la guerre. Contrairement au Messerschmitt Bf 109, il fut doté d'un train d'atterrissage à large voie (s'ouvrant vers l'extérieur), escamotable dans l'épaisseur de l'aile par deux moteurs électriques, et une roulette de queue rendue aussi escamotable par un système de câbles et de poulies de renvoi.

Le prototype Fw 190 V1 vole pour la première fois le 1er juin 1939, mais Tank ne fut pas satisfait du BMW 139, qui se révéla trop peu puissant. Il décida de le remplacer par le BMW 801, qui sera être conçu en urgence et spécifiquement pour l'avion. Le prototype Fw 190 V5 fut redessiné pour embarquer le nouveau moteur, et Hermann Göring, impressionné par les démonstrations en vol, décida la production immédiate d'une présérie de quarante exemplaires, désignée Fw 190 A-0.

Des modifications surviendront encore durant la phase de mise au point, entraînées par des problèmes de voilure et de surchauffe moteur.

### 2. L'évolution des chasseurs Fw 190 A

Le ministère de l'air allemand, au milieu de 1941, décida la mise en production de l'appareil sous le nom de Fw 190 A-1 aux usines de Marienburg et de Brême, à 102 exemplaires. Il fut envoyé au sein du JG 26, pour être testé opérationnellement à l'ouest, face à la RAF. Le moteur continua de poser des problèmes de surchauffe, entraînant quelques accidents, et les pilotes étaient alors assez réticents à s'éloigner des aérodromes.

En août, l'usine Arado de Warnemünde, et l'usine AGO de Oschersleben commencèrent, elles aussi, à produire le Fw 190 A-2, dont l'armement fut renforcé par le remplacement des mitrailleuses d'aile par deux canons Mauser MG 151/20 approvisionnés à deux cent coups. Par la suite l'armement de la plupart des A-2 fut encore augmenté de deux MG-FF de 20 mm, montés à l'extérieur des MG 151. Ce total de quatre canons, leur procura une puissance de feu dévastatrice. Ce modèle resta en production pendant six mois au cours desquels 888 exemplaires furent produits.

En 1942, la version A-3 entra en dotation, les premiers appareils se virent encore équipés de moteurs C-2 pas totalement fiables, mais l'évolution D2 du BMW 801, qui portait remède à tous les défauts de ce moteur, devint rapidement le standard. Neuf cent soixante-cinq exemplaires furent produits, dont soixante-douze d'une version A-3a destinée à la Turquie.



*Camouflage hiver typique du front russe*

En juin 1942, le A-4 lui succéda, apportant un système de surpuissance suralimentant le BMW 801 D-2 pendant de courtes périodes par injection d'eau-méthanol. Cinquante exemplaires furent terminés en Fw 190 A-4/Trop, dotés de filtres à air et d'un nécessaire de survie, adaptés aux conditions désertiques. D'autres variantes d'usine furent aussi réalisées, comme le U1, un chasseur bombardier avec un lance-bombes ventral ETC-501, le blindage réduit et les MG FF démontés, qui fut produit spécifiquement pour le SKG-10. Le U3 et le U8, deux autres chasseurs-bombardiers, seront renommés respectivement, par la suite, Fw 190 F-1 et Fw 190 G-1. Au total neuf cent vingt Fw 190 A-4 seront assemblés.

A partir de novembre 1942, un grand nombre de dérivés furent réalisés en usine, comme le U2 destiné à la chasse de nuit selon les tactiques Wilde Sau (troué sauvage), et donc doté de caches-flammes. Apparurent aussi les premiers Zerstörer (destroyer) avec un armement nettement plus puissant pour lutter contre les quadrimoteurs américains, les U7, U9 et U17, et des variantes plus originales encore comme les U14 et U15, qui grâce au lance-bombes ETC 502 et à une roulette de queue allongée peuvent emporter des torpilles.



*FW190 U14 avec sa torpille*

La variante A-6 fut mise au point pour remédier à l'alourdissement progressif de l'avion, elle se distingue principalement par une nouvelle conception

de l'aile, le remplacement des MG/FF par 2 MG 151/20, et l'adoption d'un nouveau modèle de radio.

Il y eut deux conversions réalisées en usine à partir du A-6, les chasseurs-bombardiers A-6-Bo, avec un lance-bombe ETC 501 sous le fuselage et quatre ETC 50 sous les ailes, et les chasseurs de nuit A-6-N équipés du FuG 217. Le Fw 190 A-6, avec plus de trois mille exemplaires fut la version la plus produite des déclinaisons du Focke-Wulf.



*FW190 A5 de Robert Weiss, 3/JG54  
Russie juin 1943*

*Robert Weiss, 121 victoires, fut tué le 19/12/1944  
lors d'un engagement contre des spitfires sur la  
frontière germano-belge*

## La "JG 54" sur le front de l'est

Le Jagdgeschwader 54 Grünherz (escadre de chasse n°54 "coeur vert") est l'unité de la Luftwaffe qui obtint la seconde place au palmarès du nombre d'avions abattus avec environ 9600 victoires homologuées.

Transférée sur le front de l'est pour l'opération Barbarossa en juin 1941, l'unité est affectée au nord du front, appartenant à la Luftflotte 1.

Elle passe l'essentiel de la période 1941-1944 dans ce secteur, assurant des missions de supériorité aérienne visant à maintenir la pression sur le front de Leningrad.

Équipée à l'origine de Messerschmitt Me109, elle reçoit les premiers Focke-Wulf 190 au début de 1943.

Quelques célèbres as allemands s'illustrèrent sous l'insigne au coeur vert, à l'exemple de Walter Nowotny (258 victoires) ou de Otto Kittel (267).

Elle passe les derniers mois de la guerre sur la Baltique, couvrant le groupe d'armée nord dans la poche de Courlande puis assistant les opérations d'évacuation de la Kriegsmarine. A l'approche de la fin de la guerre, les derniers FW 190, allégés au maximum pour pouvoir emporter deux passagers, sont repliés vers la frontière danoise afin d'éviter la capture des survivants de l'unité. 90 personnes sont évacuées de cette drôle de manière.





## La Maquette : FW 190 A au 1/72 de Hasegawa



### Le Montage

Pour réaliser le montage de ces deux maquettes, j'ai utilisé le kit Hasegawa, qui, à mon avis, est une très bonne base de travail. Pour un kit qui date de 1993, il reste, à mon avis, une référence; et surtout à un prix abordable (moins de 15€).

le montage commence par le poste de pilotage qui bien que simpliste est bien suffisant pour du 1/72, surtout qu'une fois les demi fuselages collés on n'en voit plus grand chose. Pour ce point, il suffit de peindre l'ensemble en RLM02 ou du Humbrol 79.

Pour plus de réalisme, j'ajoute toujours les harnais en photodécoupe de chez Eduard, ou je les fabrique à partir de bande cache tamiya (je découpe de fines bande de 1mm et je les peints ensuite avec un mélange de Humbrol 92 et 34). Il ne reste plus alors qu'à coller l'ensemble sur le siège du pilote.

Le montage continue avec l'assemblage du fuselage. Rien de bien compliqué, par contre, pour le montage des ailes, il faudra bien faire attention aux ouvertures à pratiquer pour obtenir la bonne version du A5, en effet, certaines parties du bord de l'aile sont à évider pour le montage des tubes des mitrailleuses. Chaque version ayant son emplacement prédécoupé, il faut bien regarder le plan.

Pour faire " plus vrai ", j'ai remplacé les canons d'ailes livrés avec le kit par des aiguilles de seringue. Une fois coupées et peintes, le réalisme est parfait.

Il conviendra d'apporter un soin tout particulier au montage du train d'atterrissage. Pour obtenir le bon dièdre, il faudra placer soigneusement les verins dans les logements prévus. Là encore, rien de bien compliqué.

### Peinture et décoration

J'ai pour habitude de monter toute la maquette sauf les roues avant la mise en peinture, puis de protéger mon poste de pilotage à l'aide d'un petit morceau de mouchoir en papier et de bande cache pour éviter des projections lorsque le fuselage sera peint.

Je commence par la teinte la plus claire, c'est à dire l'intrados ou le dessous de l'appareil. Il reçoit un gris bleu (RLM<sup>1</sup> 76) fait à partir de la gamme Humbrol (du 65 à 80% et du 27 à 20%). Les logements du train d'atterrissage sont peints en Humbrol 92.

Pour les surfaces supérieures ou extradros, les teintes

standards sont RLM70 et RLM71. Le vert foncé RLM70 est réalisé avec du Humbrol 91, le vert clair RLM71 avec Humbrol 30.

Il est possible d'obtenir ces teintes RLM 70 et 71 dans d'autres gammes de peinture, Tamiya XF27 et XF65 ou Gunze H65 et H64.

Pour ma part, je peints toutes mes maquettes à l'aérographe, et très souvent, j'utilise d'autres peintures pour éclaircir ou foncer mes teintes de bases dans le but de donner du volume à la maquette. Mais cela peut être aussi réalisé au pinceau, en " broissage à sec ". Pour utiliser cette technique, il suffit de bien essuyer son pinceau pour n'avoir que très peu de peinture, on pourra alors broser la surface très doucement pour obtenir une différence de teinte au milieu du panneau de structure.



*Camouflage été classique, avec 2 tons de vert  
A noter le harnais du pilote rabattu hors du cockpit*

Je viens de résumer mes habitudes de mise en peinture. D'autres maquettistes en ont évidemment développées d'autres qui fonctionnent très bien. A chacun de trouver la méthode qui lui convient le mieux.

Pour en terminer avec ce modèle, il existe également un très bon kit chez REVELL (réf 4165 ou 4171) qui pourra vous donner toute satisfaction pour un coût raisonnable.

### Sources principales :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Focke-Wulf\\_Fw\\_190](http://fr.wikipedia.org/wiki/Focke-Wulf_Fw_190)

[http://en.wikipedia.org/wiki/Jagdgeschwader\\_54](http://en.wikipedia.org/wiki/Jagdgeschwader_54)



**1** : RLM = Reichsluftfahrtministerium  
Ce code désigne la référence de la couleur dans le système du ministère allemand de l'air de l'époque

## Annonce

L'Association France 44 est un groupe de reconstitution historique qui rend hommage aux forces françaises libres et britanniques pendant la 2e guerre mondiale. Depuis 1999, l'association rend hommage à tout ces valeureux combattant par des expositions, camps reconstitués et participation aux cérémonies commémoratives .

Depuis 2001, France 44 organise une marche en hommage aux commandos et parachutistes britanniques du 6 juin .

<http://france.44.free.fr>

### Programme de la 11ème marche des commandos du 4 juin 2011 :

France 44 s'installera dès le vendredi 3 juin à la Batterie de Merville. Vous pourrez dès ce jour nous rencontrer et même vous installer avec nous. Pour le samedi 4 juin, rendez-vous pour tout le monde à la batterie à partir de 9h. (Sous réserve de modification, l'heure pourrait être avancée)

- 9h : briefing et préparatifs pour la marche
- 9h15 : départ du convoi direction la Brèche d'Hermanville
- 9h30 : arrivée à la Brèche, photo du groupe sur la plage et au monument des commandos
- 10h : départ de la marche direction Colleville
- 12h : arrivée à Bénouville, jonction avec les paras et photo sur le pont
- pause déjeuné à la charge des participants
- 13h : départ vers Amfreville
- 14h45 : arrivée à Amfreville à la ferme des Commandos
- 15 :30 arrivée à la Batterie de Merville

Le transport sera assuré par nos véhicules

### Consignes souhaitées pour le bon déroulement de la marche

- Présenter une tenue correcte
- Avoir l'équipement minimum utilisé par les commandos ou les parachutistes
- Le port de décorations sur la tenue est interdit
- Eviter la surcharge de galons
- Pendant la marche éviter les débordements intempestifs
- La marche est strictement réservée aux personnes en tenues représentant les commandos franco/britannique
- Les parachutistes devront nous attendre sur le pont pour la jonction puis finiront la marche avec nous
- Les civils désirants prendre des photos ne devront pas être dans le groupe de marche
- Les horaires signalés seront respectés
- Ne vous charger pas inutilement, faites le en fonction de vos capacités physiques
- Après la jonction sur le Pégasus Bridge, les paras termineront la marche avec les Commandos
- Seules les armes neutralisées seront autorisées
- Participation au camp (tentes militaires uniquement)
- La participation à la marche et au camp sont totalement gratuite



Renseignements : 02 35 92 47 01  
<http://france.44.free.fr>

BULLETIN D'INSCRIPTION à la marche, à retourner à France44, Sébastien LEMONNIER, 30 rue du Mouquet 76570 PAVILLY – tél : 02.35.92.47.01 ou 06.72.50.20.76)

Nom..... (Pour les groupes – nom du président)

Prénom.....

Adresse.....

Téléphone.....

Portable.....

Nombre de participants.....

Fournir une photo en pied (si possible) – unité représentée : n°4 commando français ou anglais à préciser.

Accepté : autres commandos britanniques, parachutistes Anglais ou Canadien.

Unité représentée :.....

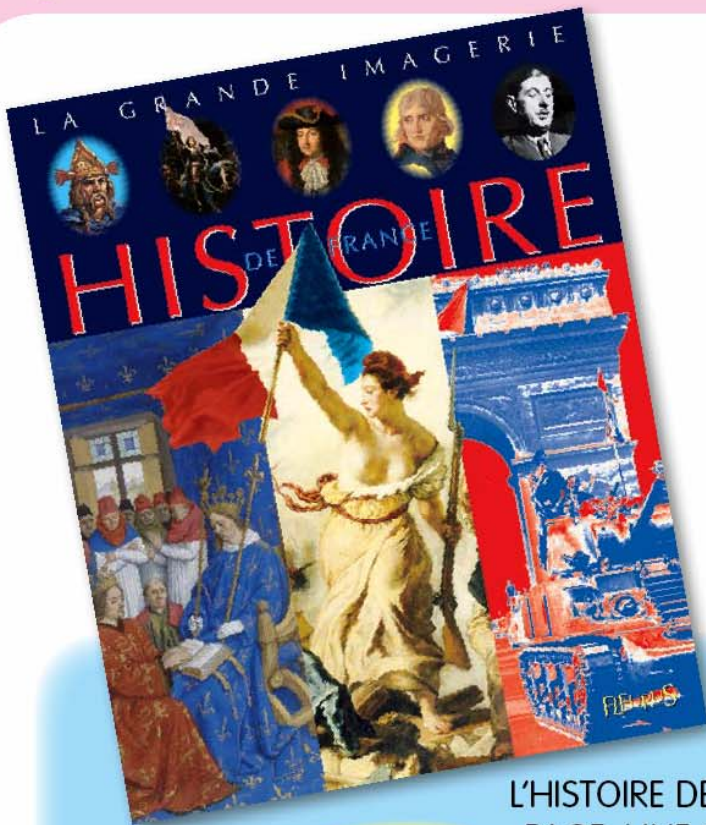
Camp expo sur la batterie de Merville du 3 au 7 juin

Pour le camp arrivée et départ.....

Nombre de tente et type (uniquement tente militaire 2e guerre)

Le campement sera ouvert au public, le matériel présenté devra être en adéquation avec les lieux à savoir les commandos et parachutistes franco/britannique du 6 juin. Sur place sanitaire et eau courante seront mis à disposition, les repas seront à la charge de chacun. Tout au long de votre séjour sur place vous pourrez rencontrer de très nombreux vétérans britanniques. Plusieurs activités et visites seront proposées. Le 7 juin nous assurerons une prise d'armes pour les vétérans du n°3 commando.





Collection : LA GRANDE IMAGERIE

Titre : HISTOIRE DE FRANCE

Auteur : SYLVIE DERAIME

Illustrateur : M.I.A. : BALDANZI.

Parution le : 8 AVRIL 2011

**VIVE LA FRANCE !**

Dès 7 ans

L'HISTOIRE DE FRANCE CONCENTRÉE EN 11 DOUBLES PAGE. UNE CHRONOLOGIE SUR CHAQUE DOUBLE PAGE POUR QUE L'ENFANT SE REPÈRE. UN POSTER DES ROIS DE FRANCE ET DES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE.

COUVERTURE CARTONNÉE

32 PAGES

23,5 X 29,5 CM

ISBN : 978 2 215 106425

Prix France TTC : **6,00 €**

